

Bonjour  
(le Pouvoir des Mots)

\*\*\*

Hervé Thro

\*\*\*

# Un.

Un crissement de pneus retentit en écho dans la ruelle étroite, une de celles qui existent encore dans le treizième arrondissement. Une antique Bmw à la peinture écaillée et aux pare-chocs passablement défoncés fendait le bitume devant elle. Le bolide remontait la rue Camus, le moteur poussé à son maximum. Un petit vieux mit un pied sur la chaussée à l'angle du bistrot Chez Germain. Il n'eut le temps que de se jeter dans la benne à ordures qui débordait du trottoir. La Bmw le frôla en lui faisant la peur de sa vie et pourtant il avait fait l'Algérie et ça n'avait pas été drôle tous les jours. Mais il était sûrement plus jeune à l'époque. Il retrouva ses esprits juste à temps pour apercevoir une Subaru grise qui courait l'Allemande. Cinq secondes plus tard le quartier avait retrouvé un semblant de sérénité. Tout ça n'avait-il été qu'un rêve?

Mais déjà la course poursuite enchainait rue du Temple et débouchait dans l'avenue Foch. Là, la circulation était plus dense. Il fallait jongler avec des conducteurs apeurés qui, pris de panique, stoppaient en plein milieu de la chaussée ou se

gараient en catastrophe là où ils pouvaient. Il y eut des frictions, quelques embardées, de la tôle froissée mais, Dieu merci, aucun accident et pas le moindre blessé. Combien de temps encore ce rodéo allait-il se prolonger sans faire de victime?

A intervalles réguliers, le pot d'échappement de la Bmw crachait une fumée noirâtre comme un dragon vieillissant. Les pneus commençaient à chauffer sérieusement. Ils mugissaient maintenant systématiquement à chaque coup de volant un peu brusque.

On distinguait à peine la silhouette au volant de la Bmw. Les vitres étaient légèrement fumées et l'homme portait un épais blouson surmonté d'une écharpe qui lui enserrait le menton comme s'il avait froid. C'était pourtant une belle matinée d'Avril. A l'intérieur de la Subaru, deux hommes à la dégaine quasiment identique : jean usagé tenu par un ceinturon imposant, un blouson de cuir noir pour l'un, beige pour l'autre, qui laissait apparaître une chemise à carreaux, dans les tons vert bouteille pour le conducteur et rouille pour le passager. Le pilote portait une paire de lunettes de soleil qui lui donnait un faux air de Clint Eastwood période polar; le cheveu déjà rare, d'un blond filasse et quelques rides au coin des yeux annonçaient la petite cinquantaine. Il avait le regard fixé droit devant lui, ses gestes étaient précis, jouant avec une grande maîtrise du volant et du levier de vitesse. Un zoom sur ses pieds aurait pu dévoiler une

pratique courante du pilotage de haut niveau. Il alternait sur la pédale de frein et celle de l'accélérateur avec une rare dextérité. Comme un danseur au sommet de son art. A ses côtés, son collègue se tenait des deux mains au tableau de bord. Les tempes grisonnantes étaient la marque des années chez lui. Une coupe en brosse, un menton proéminent, un nez droit et un regard d'acier - pas besoin de lunettes - lui conféraient un air militaire.

La Bmw vira soudainement à gauche, coupant l'artère sans prévenir et obligeant les voitures d'en face de piler dans un concert de klaxons et, cette fois, quelques tamponnages inoffensifs.

- Il va où, ce con?

Le passager de la Subaru avait une voix qui dénonçait la pratique régulière du tabac, pas moins de deux paquets par jour. Il lâcha sa prise de la main droite et fouilla dans la poche intérieure de son blouson alors que l'habitacle semblait basculer sur lui-même.

- Putain, fais gaffe, merde!

Le conducteur lui jeta un rapide coup d'œil, un reproche muet. Pas besoin de sermon. Il avait compris.

- Ok, ça va, c'est toi le champion du volant. Mais putain, y va pas nous promener comme ça toute la journée ce bâtard.

Il réussit quand même à extirper une cigarette sans filtre et l'alluma dans une série de contorsions

athlétiques que lui imposait le ballotement de la carcasse qui empruntait maintenant les trottoirs sans la moindre gêne. La rue était en sens unique.

Cependant la poursuite continuait en évitant les conducteurs venant en face, sûrs de leur bon droit et qui s'agitaient en vociférations diverses et gestes peu équivoques. L'échappement de l'Allemande envoyait de plus en plus souvent ses émanations nauséabondes.

- Son carbu est naze. Il n'en a pas pour longtemps, tu peux me croire. Et pis, faudrait qu'il surveille le gonflage de ses pneus, l'enfoiré.

Le conducteur tourna la tête un instant vers son complice, semblant l'évaluer en connaisseur. Son regard se fit plus doux et il sourit à peine.

Devant eux, à moins de cent mètres, la Bmw déblayait le terrain, faisant voltiger les poubelles vertes ou noires selon le tri sélectif en vigueur, des containers déjà cabossés, un caddie et deux ou trois vélos garés négligemment.

- Regarde-moi ces cons! Déjà qu'ils nous font chier avec leurs bécanes, ils les laissent n'importe où.

Le conducteur ne releva pas. Il fixait avec la plus grande attention les quatre vingt prochains mètres comme si sa vie en dépendait. La rue défilait, l'enchainement des façades se reflétaient dans le verre de ses lunettes noires. Il conservait un calme et un mutisme de moine tandis que ses membres jouaient avec les manettes de la Subaru comme s'il dirigeait un orchestre.

Un camion poubelle surgit au bout de la rue à sens unique. La Bmw sembla hésiter un instant puis elle tourna à angle droit dans un dérapage de belle volée qui fit de ce tête à queue un exemple de pilotage. C'était l'entrée d'un parking. Là, il était coincé. Impossible de s'échapper. Le conducteur de la Subaru eut un petit rictus, un nouveau semblant de sourire qui le fit encore davantage ressembler à l'inspecteur Harry.

- Oh le con. Là, il est cuit.

Les deux compères s'engagèrent dans le plan incliné qui menait à un parking privé. La barrière d'entrée avait disparu comme on pouvait s'y attendre, arrachée par la Bmw qui en avait vu d'autres. Sortant à demi de la machine à composer, un ticket voletait au vent qui sortait des entrailles de l'immeuble.

Sur le sol en béton les crissements des pneumatiques s'intensifièrent, répercutés et augmentés par le confinement, le vide relatif et le revêtement au sol, bien lisse. Puis tout se tut en une seconde. Le silence pesant qui annonce la tempête.

La Subaru avançait au pas. Le conducteur penchait la tête vers la vitre grande ouverte, attentif au moindre son. Son collègue allait lancer un commentaire, il le stoppa d'un geste : sa main droite levée à hauteur du tableau de bord.

Une porte claqua, mais pas nettement, comme si le bruit avait été étouffé.

- La porte à ressort. Les escaliers. Il tente de

s'échapper par le hall de l'immeuble.

Mais le conducteur avait déjà jailli hors de la voiture et piquait un sprint vers l'origine du bruit.

La Bmw était garée en travers, la porte grande ouverte. Le moteur tournait encore, jetant quelques soubresauts cacochymes.

- C'est son ralenti qu'est mal réglé fit remarquer le collègue alors que les deux hommes grimpaient maintenant l'escalier de service quatre à quatre. Lorsqu'ils atteignirent le rez-de-chaussée de l'immeuble, la porte se refermait doucement.

Les deux hommes bondirent comme des jaguars vers l'ouverture puis, ils ouvrirent précautionneusement, s'attendant à un guet-apens. Mais le hall était vide. La porte d'entrée était commandée par un système de verrouillage automatique. Si le fuyard était sorti, elle serait encore en train de se refermer. Il était donc encore là, tapis dans l'ombre, caché quelque part.

Les deux poursuivants se déployèrent dans la vaste entrée. Une rangée de boîtes aux lettres tapissait une partie du mur en face, deux ou trois plantes exotiques ajoutaient une touche de verdure à l'opposé. Une poussette de bébé était garée à proximité de la porte de l'ascenseur. Celui-ci émit un déclic. Quelqu'un allait en sortir. Si jamais c'était une jeune maman avec un bébé dans les bras on courait à la catastrophe. Le malfrat n'hésiterait pas à fondre sur eux pour les prendre en otage. Là, on ne pourrait plus rien faire. Les deux flics se

regardèrent en redoutant le pire. La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Une vieille dame en sortit, portant un bichon dans ses bras et en minaudant face à la bestiole. Elle installa le toutou dans la poussette et traversa le hall à petits pas. Puis elle actionna le bouton d'ouverture. La lourde porte s'ouvrit et elle disparut sur le large trottoir. Un poids s'envola en même temps des épaules des deux inspecteurs. Ils portèrent alors leurs regards vers la cage d'escalier à laquelle une porte vert pale donnait accès. Ils ne l'avaient pas vu se refermer. Leur gaillard était donc toujours là... A moins que. L'ascenseur!

- Le fils de pute! Il a croisé la vieille et il s'est barré par le haut.

- Et où veux-tu qu'il aille, par le haut comme tu dis.

- Ben, les toits, vieux.

Les deux hommes s'engouffrèrent dans l'ascenseur séance tenante. Debout l'un à côté de l'autre il apparaissait que le conducteur était plus grand d'une bonne tête que son acolyte. Il ôta d'un geste machinal ses lunettes noires tandis que son compère donnait un coup de poing sur le bouton du niveau 8. Le sosie de Clint Eastwood soupira.

- Quoi? Faut bien que je passe ma rage sur quelque chose s'excusa-t-il dans un haussement d'épaules.

Un déclic sonore annonça le dernier étage. Ils se plaquèrent de chaque côté de la porte, leurs flingues bien en main. Mais l'ultime palier était désespérément vide. Quelques enjambées sur la

droite et ils découvrirent un vasistas encore ouvert.

- Bingo! On est bon pour un moment de voltige.

Cela ne semblait pas du tout du goût du pilote. Son compagnon le sentit, il savait le peu d'entrain de son collègue pour les altitudes.

- Devant ton manque d'enthousiasme, je te propose de le courser comme je peux et tu nous suis dans la rue. Faudra bien qu'il redescende à un moment, non? Et là... Couic!

- Branche ton portable.

- Comme pour le serrage de la rue des Quais?

- Comme pour la rue des Quais, oui.

Le plus petit des deux esquissa un grand sourire. Ils se frappèrent la paume de la main d'un geste d'habitué et il se hissa par les toits, l'air réjoui, comme si on venait de lui donner un ticket pour un tour de manège. Clint Eastwood fit demi tour, chaussa à nouveau ses lunettes et moins d'une minute plus tard, il était au volant de la Subaru, avançant au pas dans la rue. L'oreillette du téléphone bien vissée, il écoutait les commentaires de son pote, là-haut à plus de 30 mètres de hauteur. C'était de la haute voltige, tant par les bonds de chamois qu'il effectuait que par le langage fleuri dont il émaillait sa traque. Il sourit intérieurement. Il l'aimait vraiment bien son copain Raoul. Il lui revint en mémoire cette cavalcade de la rue des Quais où ils avaient déjà employé ce moyen d'appréhension d'un suspect. La technique de la tenaille disait Raoul. Ce jour-là, il l'avait fait rire à

en pisser dans son jean en parodiant la célèbre scène des Tontons Flingueurs lorsqu'il annonça les droits du fugitif.

- Je vais te l'envoyer aux quatre coins de Paris, moi, ce naze. Façon puzzle. Y va voir qui c'est Raoul.

La Subaru n'avancait pas plus vite qu'une mamie au guidon de son vélib'. Bientôt un concert de klaxons s'éleva dans son dos. Il ouvrit la boîte à gants, en sortit un gyrophare qu'il posa sur le toit. Aussitôt le silence revint dans la rue.

A trente mètres de là, Raoul s'époumonait au grand air. Le soleil réchauffait une matinée glaciale. Il se sentait bien. Il aimait ces parties de poursuite, la seule chose qui le retenait à ce putain de boulot à la con. Les paperasses, très peu pour lui. Rester toute la journée confiné au commissariat dans un bureau de trois mètres sur quatre, merci! Même tirer les vers du nez de gonzes patibulaires, ça ne l'enchantait pas trop. Il aimait la vie au grand air. Se dégourdir les jambes, voir du monde, avoir la tête au soleil et l'adrénaline qui courait dans ses veines.

Après un premier toit de tôle, il avait dû escalader un petit mur surmonté d'une cheminée. C'est à ce moment-là qu'il aperçut le fugitif aux prises avec une petite échelle à moins de soixante mètres. Il lui serait facile de le rattraper, le fuyard semblait moins à l'aise sur les toits de Paris. La poursuite s'était engagée sans qu'il ne se montre à sa proie. Il

fallait que le gars pense avoir gagné la partie.

Ils enchainèrent plusieurs toits, des tuiles, des ardoises, une verrière, puis ce fut quelques terrasses qui devaient parfois servir de lieu d'apéro : on y avait laissé fauteuils de jardin et petites tables. Ne manquait que le pichet d'eau fraîche et la bouteille de Ricard.

Enfin l'homme entama la descente par le biais de deux balcons idéalement situés qui permettaient de gagner trois ou quatre étages sans risquer de se dévisser le cou. Jusque là, tout s'était bien emmanché. Sa filature était relaté pas à pas à son collègue qui suivait dans les rues adjacences via le téléphone portable. Une belle invention, ça. A leurs débuts, ils n'avaient que leur instinct et une connaissance sans égale des méandres des quartiers où ils avaient la charge de coincer les délinquants de tout poil. C'était une autre époque. C'était le bon temps. Mais il fallait vivre avec son temps et ces petites trouvailles technologiques avaient tout de même du bon.

Le fugitif devait s'être aperçu qu'un seul des deux flics le courait, se méfier de quelque chose de pas bien catholique, car au moment même où il allait sauter dans la rue où Tonio l'attendait au volant de la Subaru, il opta pour une porte située à mi-hauteur du second étage puis enfila une galerie qui courait sur toute la longueur du bâtiment. A croire qu'il connaissait les lieux. Ou bien bénéficiait-il d'un sacré coup de chance.

Raoul se souvenait d'un gus qui leur avait fauché compagnie en traversant une voie ferrée, forçant les barrières baissées en rasant la locomotive qui tractait un long train de marchandise. Comme dans la vieille pub de la 205. La Subaru en travers de la route dans une odeur de caoutchouc brûlé.

Une autre fois, c'était toute la monnaie que contenait ses poches qui l'avait trahi alors qu'il s'était retrouvé suspendu à une poutre transversale.

Aujourd'hui, le piège n'avait pas fonctionné non plus. Il fallait poursuivre la traque. Tonio avait bondi de la Subaru lorsqu'il s'était aperçu qu'il ne servait à rien de rester derrière le volant les bras croisés. Ce n'était pas fini. Et loin de là. Car cette fameuse galerie débouchait sur un vaste entrepôt désaffecté. Là, tous les coups seraient permis, quoique on a souvent vu des malfrats faire peu de cas d'une foule dense lorsqu'il s'agissait de laisser s'exprimer leur armes à feu.

Les deux flics, au pas de course, aboutirent au bout de la galerie. Le fuyard avait perdu pas mal de temps à défoncer la porte rongée par la rouille et il se tenait maintenant là, à portée de menottes. Parfois aussi la chance se retournait comme une peau de chamois. Comme aux dés. On ne peut pas toujours gagner, à moins de tricher. Les deux flics, surpris de trouver leur proie juste deux mètres devant eux, firent un pas en arrière et se protégèrent derrière le chambranle de ce qui restait de la porte. On ne sait jamais : un tir à bout portant pouvait

faire quelques dégâts. Mais l'homme les ignora et fit demi tour en plongeant dans le vide.

Une seconde après, les deux compères virent le dénommé Paulo se balancer au bout d'un câble qui pendait de la verrière servant de plafond à l'entrepôt. Il riait comme un dément.

- L'enfoiré!

Tandis que Raoul restait médusé par l'audace du malfrat, Tonio prenait déjà son élan alors que le câble revenait lentement dans leur direction, aidé par un lent balancement. Raoul comprit trop tard les intentions de son collègue.

- Putain, non, Tonio!

Mais déjà l'inspecteur se jetait dans le vide comme l'avait fait le fugitif une minute plus tôt. Il parvint à attraper le fil mais ne put empêcher ses mains de glisser le long de la corde de cuivre gainée d'une sorte de caoutchouc. La propulsion originelle l'envoya valser par-dessus des cartons empilés et il alla se fracasser dans un maelström de boîtes diverses où il ne tarda pas à disparaître totalement. A cette vitesse la chute devait avoir des conséquences sérieuses. Raoul hurla le nom de son pote. Le câble continuait son pendule comme si de rien n'était. Il hésita à réitérer l'exploit réussi par le malfrat et qui avait sûrement coûté quelques belles fractures à Tonio si ce n'est davantage. Il regarda de part et d'autre du seuil où il se trouvait et, surtout, à ses pieds. Il y avait au moins douze mètres de vide. C'est alors qu'il aperçut une échelle

fixée au mur. Il entreprit de dévaler les barreaux alors que le silence revenait dans le gigantesque entrepôt. Des images lui revenaient en tête.

Leur première rencontre, Tonio et lui. A l'époque ils n'étaient que de la bleusaille, des flics en herbe, tout juste sortis de l'école, qui ne savaient rien de rien du métier. Ils s'étaient trouvés côte à côte sur le banc du même commissariat pour leur premier jour. Mais ils n'avaient pas fait équipe ensemble aussitôt.

On les avaient affectés l'un et l'autre avec deux vieux briscards de la PJ. Lui avait hérité d'un flic pépère et pantouflard, à deux ans de la retraite, qui taquinait pas mal les petits verres de blanc, mais qui lui avait appris les ficelles du métier. Les astuces, les raccourcis, comment s'y prendre avec les têtes de mule qui ne voulaient rien avouer. Tout en douceur. Sans recourir à la moindre violence. Par la persuasion et aussi un peu en agitant la carotte et menaçant du bâton. Ça marchait toujours. Du moins ça marchait à l'époque.

Il croisait assez souvent Tonio au fil d'enquêtes qui se recoupaient parfois. Les bureaux de leurs collègues étaient mitoyens. Ils tapaient leurs rapports de concert et allaient souvent s'en jeter un au café du coin, mais seulement après leur service.

Tonio faisait équipe avec une ancienne tête brûlée et cela s'était senti dans sa façon d'appréhender le métier. Autant Raoul savait manier la psychologie, jouer d'astuces, tourner autour du pot

pour mieux cerner les délinquants de tout poil, autant Tonio fonçait dans le tas quitte à faire des étincelles. Une manière franche et forte qui permettait d'obtenir des résultats dans certaines circonstances. Mais, au fil du temps, cela lui avait surtout valu plus d'emmerdes que de félicitations de la part de la hiérarchie. Flic brillant, Tonio aurait pu prétendre à un poste de commissaire mais sa fougue et sa franchise surtout l'avaient toujours empêché de viser plus haut. Lui s'en moquait. Il n'aimait que le terrain et passer toutes ses journées derrière un bureau n'était pas dans ses cordes. En cela Raoul lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. C'est leurs manières qui différaient.

Au bout de cinq ans, le commissaire qui les chapeautait avait eu la bonne idée de les réunir. Une équipe de choc, disait-il, un brin narquois. Effectivement, très vite, les résultats tombèrent comme les petits délinquants du quartier. Raoul aurait bien aimé s'attaquer à de plus gros poissons, serrer les commanditaires plutôt que les exécutants, les barons de la drogue que les dealers à la petite semaine, mais avec Tonio il était impossible de mettre en place un plan d'envergure. Il avait bien essayé une fois, contre l'avis de son supérieur qui avait finalement accepté. Raoul était aussi persuasif avec sa direction qu'avec les indics et les malfrats de tout poil. Mais ça n'avait pas manqué. Raoul avait tout préparé, construit un bel assemblage de mensonges, d'artifices, de mystifications. Il avait

mis en branle tous les indicateurs qu'il connaissait, resserré le piège jusqu'au moment crucial où il fallait en passer inévitablement par l'action. En fait, il aurait fallu alors mettre une autre équipe sur le coup, moins téméraire peut-être que Tonio ne l'était. Ca avait été un joli dérapage. Avec poursuites en plein Paris et même une fusillade en règle avec, heureusement, aucune victime à déplorer, pas même du côté des truands. Ceux-ci s'étaient échappés et on ne les avait jamais plus revus. Pour leur compte, ils avaient écopé d'une mise à pied de quinze jours et toute velléité de promotion envolée à jamais.

Parvenu au bas de l'échelle, il manquait une dizaine de barreaux jusqu'à terre. Raoul se laissa tomber en un roulé boulé qu'il n'avait plus mis en pratique depuis le fameux jour où, toujours en compagnie de Tonio, ils avaient atterri sur une péniche depuis la rambarde d'un pont. Il se releva en massant les articulations de ses genoux.

- Putain, j'ai dépassé l'âge de ces conneries.

Négligeant une douleur plus aiguë au genou droit, il s'élança vers l'amas de cartons où avait disparu Tonio. Il l'appelait de toute sa voix, déblayant les emballages étonnamment légers. Ils contenaient tous des peluches d'ours, pandas, koalas, kangourous, marmottes, hérissons dont les piquants n'étaient que des bouts de laine colorés. Tonio émergea de l'amoncellement comme un plongeur retrouve la surface de l'eau. Il n'avait pas une

égratignure, les peluches avaient parfaitement amorti sa chute. En fait, c'est Raoul qui boitait lorsqu'ils se mirent à reprendre leur traque.

La scène n'avait pas duré une minute mais cela avait permis au fuyard de prendre une certaine avance en pratiquant la politique non pas de la terre brûlée chère à quelques héros vikings légendaires mais celle du chaos : partout où il passait, il faisait basculer des dizaines de cartons de peluches, rendant toute progression impossible. Un champ de séracs de mousse. Jusqu'à ce que le stock de peluches se transforme en palettes de roulements à bille. Lorsque Raoul donna, sur sa lancée, un grand coup d'épaules dans le premier carton, il en fut pour ses frais. Après le genou droit, l'épaule gauche.

C'était maintenant un vrai labyrinthe où il devenait hasardeux de progresser pour le fugitif. Des centaines de piles de cartons, de containers empilés tels des buildings sans queue ni tête. Comment savoir si les méandres du stockage ne le ramèneraient pas directement dans les pattes de ses deux poursuivants? Il avisa un transpalette jaune dont les deux dents en acier étaient en position haute. Il grimpa sur le siège en cuir noir qui aurait bien eu besoin d'un léger rafraîchissement et enclencha une vitesse. Lorsqu'il appuya sur la petite pédale, l'engin avança dans un silence total, seules les petites roues crissant sur le revêtement lisse trahissaient sa présence. Il déambula quelques

minutes entre les tours de cartons, de palettes diverses avant de trouver une issue. Un passage seulement condamné par de larges rubans de plastique beige qui pendaient du plafond. Il traversa le rideau mouvant et se retrouva devant un monte-charge qui avait la particularité de ne proposer que la descente. Il s'y engouffra au moment même où les deux flics déboulaient derrière lui. Il se retourna vers ses deux poursuivants, leur faisant un joli bras d'honneur et quelques gestes du même acabit. La plateforme s'enfonça irrémédiablement sous terre.

- M'étonnerait qu'il y ait une issue, avança Raoul qui se massait toujours l'articulation du genou droit et roulait l'épaule gauche en grimaçant.

Tonio remarqua le geste.

- Tes rhumatismes?

- Ta gueule.

- J'aime quand tu me parles délicatement ma poule.

- Tu sais ce qu'elle te dit, "ta" poule?

- Je me doute, mais on attendra d'en avoir fini avec Bébert le pervers pour les mots doux.

- T'as un plan?

- Tu vas rester là. Forcément il finira par remonter. Moi, je vais aller voir ce qu'il y a là-dessous. Il allait appeler le monte-charge en appuyant sur un gros bouton rouge lorsque celui-ci se mit en branle tout seul.

- Ben, ça n'a pas été long.

Aussitôt les deux hommes se planquèrent derrière le rideau de lames de plastique. Ils en virent sortir

deux jeunes filles emmitouflées dans des manteaux de fourrures et encadrées par deux molosses aux costards de garde-corps, ce qu'ils semblaient être du reste. Ils dévisagèrent les deux filles. Elles n'avaient pas vingt ans et étaient passablement maquillées. Leurs visages étaient une pub pour du parfum ou des bijoux et si l'on ne pouvait deviner leurs silhouettes enveloppées dans leurs longs et épais manteaux, il ne faisait pas de doute qu'elle étaient de vraies bombes atomiques. Le quatuor passa devant eux sans les voir, dissimulés dans un recoin d'ombre.

- C'est quoi ce binz?

- A mon avis, il n'y a pas que des peluches dans cet entrepôt.

Ils descendirent du coup tous les deux par le monte-charge qui avait emporté Bébert le pervers et régurgité deux tops modèles avec agents de sécurité en prime.

L'ascenseur descendit l'équivalent de deux étages avant de s'immobiliser devant un long couloir passablement humide et mal éclairé. Une première porte en fer donnait sur la droite. Les deux inspecteurs l'ouvrirent en silence.

Un caquetage assourdissant semblait provenir d'une grande salle située à l'extrémité d'un nouveau corridor. Ils s'avancèrent avec précaution dans un boyau plus étroit. Le tapage s'intensifiait. Ils s'immobilisèrent sur le seuil d'une pièce grande comme un demi terrain de football. Des centaines

de machines à coudre jacassaient dans un nuage de fumée que la maigre ventilation ne parvenait pas à dissiper totalement.

- Merde, un atelier clandestin, fit Raoul à mi voix mais il n'avait pas besoin de chuchoter car le chahut était tel qu'il aurait fallut hurler pour se faire entendre.

- Tu crois qu'il a décarré par là?

- Sais pas, mais je vois mal les deux nanas de tout à l'heure bosser ici douze heures par jour ou même les trois huit si tu veux mon avis.

Raoul regardait Tonio sans comprendre. Que venaient foutre les deux gonzesses de tout à l'heure là dedans?

D'un coup de coude, Tonio fit comprendre à Raoul qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté-là. Ils firent demi tour et, à nouveau dans le long conduit suintant, ils ouvrirent la deuxième porte sur leur gauche cette fois. Au bout d'un corridor mal éclairé d'une dizaine de mètres, ils poussèrent tout doucement une épaisse porte en bois cette fois.

Là, l'ambiance n'était plus du tout la même.

Raoul, pourtant toujours prêt au moindre commentaire en avait le gosier coupé. Un studio éclairé dans ses moindres encoignures avec tout un fatras de caméras, de projecteurs, de réflecteurs, des perches telles des oiseaux de proie qui se tendaient, des câbles qui couraient partout au sol comme des lianes s'enchevêtrant sans arrêt. Ca, c'était pour le décor. Il fallait y ajouter cinq ou six

canapés, un lit immense, un à baldaquin, un autre réplique de ces lits d'hôpital avec barrières et porte perfusions. Toujours dans le domaine médical, on trouvait un fauteuil d'obstétricien, une paillasse et un coin salle de bains avec bidet, un coin douche et deux baignoires. A l'opposé de l'imposante pièce, on avait recréé une atmosphère de châtelain : cuisine rustique, bar, vraie fausse cheminée, salon moelleux où trônaient la moitié des canapés présents. Un véritable appartement témoin. Ici ou là pourtant on décelait quelques accessoires inconvenants. Des chaînes pendaient du plafond où un miroir géant avait été installé; on trouvait dans un recoin une véritable mini salle de sport avec barres parallèles et asymétriques, cheval d'arçon, anneaux et, fixé au mur, des barres horizontales qui remontaient jusqu'au plafond.

Mais le plus étonnant dans ce décor était le personnel qui oeuvrait sans relâche, véritable petite fourmilière. Rien à voir avec les clandestins qui s'échinaient sur leur machine à coudre à piquer des jeans à la chaîne. Ca fourmillait dans tous les sens. Des attroupements se formaient, masquant aux deux flics ce qui se passait vraiment et qui semblait attirer toute l'attention de ce qu'il fallait bien appeler des techniciens de cinéma. Quelqu'un criait des ordres aux acteurs. On tournait trois scènes à fois dans trois angles de la pièce. De l'abattage. On aurait pu croire à ces fameuses séries au kilomètre diffusées sur les chaînes du câble pour trois francs

six sous, mais ce qu'il fallait bien appeler la direction d'acteurs ne permettait pas la moindre méprise.

- Fred, écarte-toi un peu qu'on voie bien la chatte de Julia. Je veux des gros plans mes chéris. Julia, maintenant halète davantage, prend ton pied, bordel. Ou fait semblant. Hé, le preneur de son, pas dans le champ la perche, merde!

Raoul, intrigué, se déplaça sur la pointes des pieds. Il n'en revenait pas. Là, au deuxième sous-sol d'un entrepôt désert, et en moins de deux minutes, ils étaient tombés sur un atelier clandestin de prêt à porter et... un studio de films pornos!

Il s'était un peu déplacé sur la gauche pour profiter d'un meilleur angle quand Tonio l'attrapa par le revers de son blouson. D'un signe de tête, il lui indiqua le corridor d'entrée.

Une fois revenus dans le couloir suintant, il retrouva la parole.

- Tu te rends compte mon pote! Putain, jamais j'aurais pu croire que...

- Ouais, ben calme tes ardeurs ma poule. Faut bien que tout le monde vive.

Ils s'avancèrent à pas de loup vers le bout du couloir. Ils avaient déjà pas mal perdu de temps comme ça. Une nouvelle porte, faite de lattes de bois disjointes, se proposait à leur investigation. Raoul la fit voler en éclats. S'il fallait qu'il passe son humeur sur quelque chose, autant que ce soit sur une porte vermoule.

Un long couloir en faïence cette fois se déroulait à perte de vue. Le moindre chuchotis était répercuté en écho à l'infini. Ils purent ainsi entendre des pas qui s'éloignaient. Ils étaient sur la bonne piste. Tonio avait quelques longueurs d'avance sur son collègue lorsqu'il se trouva devant un plan incliné, le même que celui qui avait permis leur entrée dans le parking souterrain. Vingt secondes plus tard, il était à l'air libre, entouré de vieilles baraques décrépies. En plein treizième arrondissement. Ça sentait la cuisine orientale épicée à souhait. De quoi vous donner l'appétit en moins de deux ou, au contraire, vous dégoûter à vous filer la gerbe. C'était selon les humeurs, selon les envies, les habitudes. Tonio aimait assez un brin de dépaysement dans ses plats. En revanche, Raoul était de la vieille école. Sorti des tripes et du cassoulet, du fameux steak frites et d'une bonne choucroute, rien ne trouvait grâce à ses yeux qui provenait d'au-delà les frontières hexagonales. A part, peut-être, un bon couscous. Pour ça, il était toujours partant, le Raoul.

On ne se serait pas cru en plein Paris. Des gosses se faufilaient entre vos jambes, des arrières cours proposaient un véritable poulailler quand ce n'était pas chèvres et cochons qui bêlaient ou grognaient selon leur humeur. Des fils tendus où séchaient du linge, des appels d'une fenêtre à l'autre, des hommes et des femmes qui vaquaient à leurs occupations mais bien malin celui ou celle qui

aurait pu déterminer ce qu'ils étaient en train de faire. Tonio avançait sans courir, qui aurait été le meilleur moyen de se faire remarquer. Mais il avançait d'un bon pas : il avait repéré le fugitif qui adoptait la même tactique, une cinquantaine de mètres devant. Soudain, il disparut à l'angle d'une maison d'où s'échappait des roulements de tambour. Raoul avait fini par revenir à sa hauteur lorsqu'ils obliquèrent dans la direction prise par Bébert le Pervers.

C'était un immeuble en construction comme l'indiquait les grandes ouvertures qui attendaient leurs baies vitrées ultra modernes. Une masse de béton gris terne faisait suite à un quartier plus que coloré. On entrait dans un paysage en noir et blanc en un instant. Le fugitif grimpait à nouveau des escaliers de ciment.

- Il a la manie des altitudes, Bébert, s'égaya Raoul que les cimes urbaines commençaient à plaire. Tonio était moins ravi. Une fois encore ils se séparèrent, juste reliés par leurs téléphones portables.

Tonio contournait le futur bâtiment dont il manquait visiblement la partie supérieure, ce qu'il se refusait à appeler un toit. Une grue solitaire et déserte se penchait sur l'ouvrage, semblant donner la becquée à un oiseau de béton. Alors il les vit. Bébert le Pervers, tel un funambule, avancer sur la mince poutre de la grue, suivit comme son ombre par Raoul. Tonio hurla en chuchotant dans son

portable :

- Arrête tout de suite, Raoul!

Mais le compère semblait s'amuser comme un petit fou. Tonio, resté à terre en avait le vertige à les voir avancer avec leurs bras comme balanciers. Heureusement Bébert le Pervers n'était pas armé ou bien il avait dû perdre son arme dans ses pérégrinations précédentes. Aucun risque de ce côté-là. Mais rien qu'à les regarder jouer les équilibristes, Tonio en avait la nausée. Sa gorge était nouée à ne plus pouvoir prononcer une syllabe. Du reste, Raoul semblait se moquer des avertissements de son compère. Il était comme ça, Raoul. Un peu tête brûlée à sa façon. Tonio aurait été bien incapable de lui faire la morale, lui était pareil.

Bébert le Pervers fut bien entendu le premier à accéder à la cabine de pilotage. Il actionna plusieurs leviers, enfonça quelques pédales : on voyait bien qu'il n'y connaissait rien et heureusement d'un sens car si la machine se mettait en branle, on aurait pas donné cher de la peau de Raoul. Il y eut cependant un soubresaut qui déséquilibra le flic des airs. Il tenta de se rattraper en moulinant des bras mais son centre de gravité était bien loin de son nombril et il tomba. Tonio fut pétrifié. Il voyait déjà la chute irrémédiable de son collègue, de son pote, peut-être le seul ami qui lui restait en ce bas monde. Vingt mètres au bas mot et rien qui ne puisse amortir le funeste choc, aucun

carton de peluches cette fois.

Instinctivement il avait fermé les yeux. Quand il les rouvrit, Raoul était pendu au deux tiers de la grue, ses jambes dandinant dans le vide comme un nageur qui veut rester à la surface, brassant l'eau. Il tentait de se raccrocher à la poutre métallique. Il devait maudire ses dix kilos de trop à coup sûr. C'est à ce moment précis que l'engin se mit en mouvement. Il pivota sur lui-même et commença sa descente. Assurément, ce n'est pas ce que voulait faire Bébert le Pervers mais le pilotage d'une grue ne s'improvise pas. Tonio avait déjà empoigné les barreaux de l'échelle qui menait au poste de pilotage, mais une quinzaine d'échelons plus haut, il fut pris de vertiges. Il connaissait bien ces symptômes. Une autre scène lui revint en mémoire qu'il chassa aussitôt de son esprit et entreprit une descente délicate. Son dos était déjà trempé d'une sueur glacée, ses mains glissaient sur les montants en fer, ses jambes tremblaient. Il serait plus utile les deux pieds fermement plantés au sol. Mais il fallait y parvenir. Quelle idée à la con l'avait poussé à tenter le diable.

Pendant ce temps, Raoul se débattait toujours, vrai pantin désarticulé qui était ballotté en tous sens. Ses biceps commençaient à chauffer sérieusement, les ligaments tendus au maximum, ses poignets commençaient à le faire souffrir et les deux pinces qui lui servaient de mains devenaient moins fiables au fil des secousses qui faisaient trembler toute la

carcasse de la grue. Le pilote improvisé faisait n'importe quoi mais il riait aux éclats d'en voir les conséquences navrantes sur le flic.

Tonio jeta un coup d'œil sous lui : il ne lui restait que cinq barreaux, autant sauter à terre directement. Raoul fut pris d'une crampe. Cela naquit au creux de son aisselle, remonta un temps vers l'épaule puis, semblant changer d'avis, irradija jusqu'au coude. La fulgurance lui fit lâcher prise. D'un seul bras, il n'était plus qu'un pantin qui vivait ses derniers instants. La grue donna un coup d'accélérateur et le flic ne put contenir la nouvelle secousse. Il fut projeté sur une verrière qu'il traversa dans un grand bruit de verre brisé, puis plus rien. Tonio, roulé boulé à terre, remis de ses effrois, se précipita vers le hangar où avait disparu son collègue. Il le trouva dans un enchevêtrement de fibres, de tuyaux, de câbles; de cordages métalliques en tout genre. Au pouvoir moins amortisseur que des peluches, c'était certain.

Il débaya le plus gros et put enfin saisir la main de Raoul. Celui-ci réprouva une grimace de douleur et, dans un demi sourire, prononça une phrase qui se voulait comique.

- Ben, pour Bouglione, c'est pas gagné je crois.

## Deux.

Le bureau à la criminelle ressemblait à n'importe quel bureau de flic. En d'autres termes à un foutoir organisé.

Des armoires métalliques contenant des dossiers archivés qui dormaient du sommeil du juste, certains, plus volumineux, étaient posés en équilibres instables à même le sol. Un bureau en contreplaqué était le modèle de désordre maîtrisé : seul Tonio pouvait y retrouver ce qu'il cherchait. On y apercevait quelques feuilles éparses, une paire de menottes, une boîte de bière vide, une lampe de bureau, un portable et l'écran d'un ordinateur relié à un clavier et un central dissimulé dans le corps du meuble. Le siège à roulettes était libre : Tonio était en grande conversation avec deux collègues venus pour la pause de neuf heures.

- Et Raoul, comment y va?

Tonio inspira lourdement. Il avait le sentiment que c'était un peu à cause de lui, de son incapacité à s'éloigner du sol, que son collègue était depuis hier cloué dans un lit d'hôpital.

- Juste une luxation de la hanche. Enfin, non, c'est plus grave, je crois. Et un truc à la cheville droite, plus sérieux, enfin ça va demander du temps. Non, le plus impressionnant c'est toutes les coupures

qu'il a sur le corps. Traverser une verrière ce n'est jamais bon.

Un petit flic rondouillard avec un fort accent du sud-ouest commenta :

- Il est pas prêt d'aller courir les filles si je comprends bien.

- Note que tous ces pansements, ça lui donne un genre.

Le second flic se contentait de hocher silencieusement la tête. Il pensait que les emmerdes c'était plutôt Tonio qui allait les avoir. Ca ne manqua pas. Une auxiliaire fit son apparition dans le réduit.

- Inspecteur Marchand, le commissaire Lafleur veut vous voir immédiatement.

Les deux flics eurent un mouvement de compassion. Une telle convocation n'était jamais bonne. Surtout à neuf heures du matin.

Tonio attrapa son blouson à une patère à droite de la porte toujours ouverte et suivit la jolie fliquette jusqu'à la réception où il obliqua à gauche pour grimper une volée de marches qui menaient à l'étage. Le bureau du commissaire était la deuxième porte à gauche. Il frappa sur la porte vitrée qui rendit un son cristallin. Il entendit qu'on bougonnait quelques mots incertains et abaissa la poignée.

Ici, c'était un autre univers. Moquette au sol, ficus épanoui dans un gros pot en terre cuite, une reproduction d'un Renoir pour lequel Lafleur avait

une passion qu'il entendait vouloir partager à tout prix, une sculpture chinoise posée dans un angle à une longueur d'homme de la large fenêtre qui donnait sur l'arrière cour. Le bureau, un modèle d'ascétisme où n'étaient visibles que le cadre d'un cliché familial : Lafleur au centre, posant deux mains protectrices sur deux enfants, une fille un garçon, et une gentille brunette qui regardait son mari plutôt que l'objectif. Une miniature en terre cuite représentant un couple enlacé et un sous main sur lequel le commissaire terminait le paraphe de documents lorsque Tonio entra.

Le commissaire se redressa dans son confortable fauteuil en cuir crème, surement assorti aux sièges de sa Mercedes. L'homme était large d'épaules, un visage carré avec un bon gros pif et des cheveux d'un blond souple qu'il coiffait au millimètre. Des yeux bleus d'acier qui vous transperçait au premier regard et une verrue au coin de la lèvre supérieure lui donnant un faux air de Bruno Crémer.

- Marchand, vous m'emmerdez, Marchand.

Tonio s'installa sur l'un des deux sièges vacants face au bureau sans en avoir attendu l'autorisation.

- Merci Monsieur le commissaire, moi aussi je suis ravi de vous voir. Et vous, comment allez-vous?

Le commissaire Lafleur se renfrogna.

- Pas ce ton là avec moi, Marchand je vous prie, pas ce matin.

Il fit une pause pendant laquelle il regarda l'un de ses meilleurs éléments bien en face et parut se

rappeler quelque chose d'essentiel.

- Il ne me semble pas vous avoir autorisé à vous asseoir.

Il allait enchaîner lorsque le terminal téléphonique bipa sur son bureau, un modèle d'épuration.

- Oui? Ah, déjà? Eh bien qu'il monte.

Le commissaire se massa les tempes d'un air las.

- Savez-vous combien va nous coûter votre petit rodéo dans un Paris grouillant de monde?

- Vous savez, ce ne sont que des quartiers populaires, Monsieur le commissaire. Le Ministre aurait été plus ennuyé si cela s'était déroulé dans un quartier plus... disons plus touristique.

- Oui, parlons-en du Ministre. Je viens de l'avoir au téléphone. Des têtes ont tombé pour moins que ça par le passé.

- Oh, vous savez, il ne peut plus rien m'arriver de sérieux après ce que j'ai déjà subi.

Le commissaire se radoucit un tantinet, cela se remarqua dans son œil droit pour qui le connaissait suffisamment, avant de reprendre une attitude plus sévère.

- Oui, eh bien ça ne vous autorise pas à ces débordements de mauvaise série télévisée ni à vous affranchir de la procédure.

- Vous savez aussi bien que moi que si on suit la procédure, on ne serrera jamais des gars comme Bébert.

- Bébert?

Tonio ravala sa salive avant de poursuivre.

- Albert Martin, dit Bébert le Pervers.

- Et qu'a-t-il fait, ce... Bébert?

- Trois fois rien, Monsieur le commissaire. Trafic de stupéfiants, vaguement maquereau et trempant comme une soupe dans l'affaire des champs de course. On le surveille depuis plusieurs années, mais trop malin il parvient toujours à ne pas se trouver impliqué. Là, on l'a prit la main dans le sac alors qu'il finalisait une transaction avec les frères Mariani.

- Les paris truqués?

- Parfaitement. On allait le serrer quand il s'est dérobé. Qu'auriez-vous fait à ma place, Monsieur le commissaire?

Un regard affûté aurait pu discerner un très léger rictus d'apaisement, presque une esquisse de sourire dans les traits figés de Lafleur que ses yeux ne pouvaient trahir. Ils pétillaient. Puis tout s'effaça en une demi seconde.

- Certainement pas cette poursuite démentielle au travers du treizième à une heure de pointe! Vous êtes un bon flic, Marchand. Je vous ai toujours couvert, n'est-ce pas? Vous ne pouvez pas dire le contraire. Mais cette fois, c'est trop. Que voulez-vous que je dise au ministre après cet épisode.

Tonio se souvint de quelques épisodes vécus sous les ordres de Lafleur. Ce n'était pas un mauvais bougre. Il comprenait sa position, pas facile et, finalement, il aimait encore mieux se coltiner la rue que les embrouilles hiérarchiques et une paperasse

de député. Il est vrai que le commissaire connaissait la valeur de ses hommes. Les manières un peu brusques de Tonio semblaient lui plaire au fond de lui. Lui non plus n'aimait guère les gratte papiers et leur préférait les hommes de terrain même si parfois leur enthousiasme les faisaient s'écarter un peu en dehors des bandes blanches posées par l'administration. Il l'avait toujours soutenu, c'est vrai, dans des expéditions un peu limites mais qui aboutissaient toujours à des résultats. S'il avait connu Lafleur à l'époque de Lisa, tout aurait été autrement... Enfin, pas si différent que ça, tout de même. On ne peut pas changer le passé, Tonio ne le savait que trop.

Il prit un air détaché.

- Alors, je suis viré.

Le commissaire haussa les épaules.

- Vous savez très bien qu'on ne vire jamais personne dans la grande maison. Au pire on sanctionne, on relègue, on dégrade, on ostracise, bref on mute.

A cet instant, quelqu'un frappa à la porte.

Lafleur inspira un grand coup.

- Justement, la voilà votre punition.

Et d'une voix portant, il claironna : Entrez!

La porte du bureau s'ouvrit et un homme à qui l'on donnait la trentaine entra.

Tonio le détailla en se retourna d'un mouvement d'épaules. Le nouveau venu respirait la réussite. Costume bleu marine idéalement cintré, on devinait

sous la coupe italienne une allure sportive. L'homme devait passer ses weekends dans des salles de musculation, avaler ses vingt kilomètres de footing matinal et surement être inscrit à un club d'arts martiaux. Son visage n'était pas encore totalement sorti de l'enfance. Il y subsistait un air juvénile, quelque peu innocent. De cette innocence qui permet de croire encore à un sacerdoce, une mission d'intérêt public. Un visage pas encore marqué par la vie songea Tonio. Des joues rondes, rasées de frais, un nez droit à peine épaté, des yeux attentifs, un front volontaire et le cheveu coupé ras comme une moquette épaisse. Une copie conforme de l'acteur américain Jamie Foxx.

Lafleur fit les présentations.

- Inspecteur Marchand, je vous présente le lieutenant Jean Marc Lequélec.

Tonio leva un sourcil. Les origines bretonnes du jeunot ne transparaissent absolument pas sur sa figure.

Mais le commissaire enchainait, sarcastique.

- Puisque vos pérégrinations à la Starsky & Hutch vous ont privé de votre adjoint... Comment va-t-il, d'ailleurs?

Tonio se racla la gorge. Il sentait le coup foireux venir.

- Euh, il se remet, Monsieur le commissaire, il se remet.

- Bien, en tout cas si j'en crois ce papier et il brandit une feuille en l'air comme pour lui faire

prendre son envol, si j'en crois cette notice, il en a au moins pour cinq mois d'arrêt.

Lequélec ne bronchait pas. Il semblait au garde à vous, ne bougeant seulement pas une oreille.

- Vous allez donc faire équipe avec ce jeune prodige qui nous vient tout droit du centre de Garches. Ses états de service sont impressionnants. De surcroît, il possède une licence de droit et une maîtrise en lettres anciennes.

Lequélec voulut préciser quelque chose mais il se ravisa.

- Un peu de culture ne devrait pas vous faire de mal, Marchand.

Lafleur s'était levé, indiquant ainsi que l'entrevue était close. Tonio se mit debout et constata avec amertume que le jeunot le dépassait encore d'une demi tête. Ca commençait bien!

Lafleur s'était immobilisé devant le fameux Renoir. Tonio savait déjà ce qui allait suivre. Le commissaire ne pouvait s'empêcher d'un certain prosélytisme devant cette scène de bal.

- Toujours imperméable à l'art, inspecteur?

Tonio était rassuré. Si Lafleur lui parlait de son tableau préféré, c'est qu'il avait encore toute sa confiance.

- Vous savez, les gribouillages de maitres, c'est pas trop mon truc. Je préfère voir les choses comme elles sont, pas comme certains barbouilleurs les voient, même s'il s'agit de génies.

Lafleur hocha la tête. Il respectait les goûts de

chacun. Il y avait même un certain paradoxe dans cette lubie de faire partager son penchant pour l'art pictural. Le commissaire mettait un point d'honneur à se sentir supérieur d'un point de vue moral à ses sbires. Il appréciait les huiles, en faisait la propagande mais redoutait celui parmi ses subalternes qui aurait réellement partagé ses goûts. C'était une façon comme une autre de se démarquer des hommes dont il avait la responsabilité, des gradés qui était sous son autorité. Si bien que, dans le commissariat, tout le monde savait et quand bien même un simple planton aurait eu des dispositions sur l'art de Renoir, il se serait bien gardé d'en faire part au commissaire. C'est encore Raoul qui avait été le plus doué en cette occasion et sans même simuler un désintérêt.

Lorsque Lafleur s'était arrêté devant son tableau, enjoignant l'inspecteur à en dire quelque chose, Raoul avait laissé parler son cœur :

- C'est quoi cette croute? Un brouillon de votre petit neveu de trois ans, non?

Le commissaire prit un air affolé et siffla entre les dents qu'il maintenait serrées :

- C'est un Renoir de sa meilleure période, inspecteur Blanchot. Rompez!

Mais au fond de lui-même, Lafleur était rassuré. Ce Raoul ne contesterait jamais son autorité.

- Marchand préfère jouer les inspecteur Harry en plein Paris à une heure s'affluence que s'intéresser au patrimoine national. Et vous, lieutenant

Lequélec, vous en pensez quoi?

Le lieutenant Lequélec, n'ayant pas eu le temps d'être mis au courant des particularités psychiques du commissaire, tomba dans le panneau. Il s'avança, stoppa à deux mètres du tableau, la bonne distance pour apprécier tout le génie de Renoir et signa la future aversion du commissaire.

- Hum, le moulin de la Galette. Un équilibre parfait entre le mouvement et les couleurs. Ca me fait penser à la scène de Casque d'or où Serge Reggiani danse avec Simone Signoret.

Tonio sourit intérieurement, mais déjà il appréhendait de faire équipe avec un zigoto pareil. Quant à Lafleur, sous le large sourire qu'il prodigua à la nouvelle recrue, allant jusqu'à lui tapoter l'épaule droite de sa main gauche, il méprisait déjà ce gamin qui essayait de lui donner un cours d'art pictural. Du reste, il ne connaissait pas le film de Jacques Becker.

Au moment de quitter le bureau du commissaire, il articula.

- Au fait, envoyez une brigade à l'entrepôt impasse Martin dans le treizième.

Devant l'air incrédule du commissaire, il ajouta :

- Atelier clandestin et studio de... Enfin, vos hommes verront bien.

# Trois.

Tonio s'installa au volant de la Subaru fraîchement remise à neuf par les services techniques de la brigade. Au moment de tourner la clé, un grand échalas dont l'estomac de buveur de bière le devançait de quelques centimètres s'approcha. Tonio baissa la vitre.

- Alors, toujours les 400 coups, Tonio? Raconte un peu.

- Là, j'ai pas trop le temps fit-il en jetant un coup d'œil à son nouveau collègue.

- Je vois, s'excusa le grand Paulo. On ira s'en jeter un, un de ces soirs, tu veux?

Tonio sourit et serra l'avant bras du mécano.

Si Tonio et Raoul n'étaient pas du genre causant, surtout Tonio, on pouvait raisonnablement parler d'osmose entre les deux collègues. De vrais potes confirmeraient tous ceux de la brigade. Ils se comprenaient parfaitement et se complémentaient, chacun sachant ce qu'il avait à faire en fonction des aptitudes ou des manques de l'autre. Le tandem fonctionnait donc idéalement sans qu'il soit besoin de raconter sa vie à tout bout de champ pour passer l'ennui. L'ennui des traques, des planques qui n'en finissent pas, des rapports inutiles qu'on était bien obligé de taper à chaque retour de mission. Le train-train d'une vie de flic. Rien de bien folichon

en vérité. Mais ils s'entendaient bien et se connaissaient l'un l'autre autant rapport à leur caractère bien trempé que leur passé qui contenait déjà suffisamment de matière pour construire un homme de cinquante ans. Nous sommes ce que nous avons été. Nous sommes ce que la vie nous a permis ou obligé de faire. Nous sommes la somme de nos choix.

Raoul avait bourlingué un peu partout avant d'atterrir un beau matin dans ce commissariat où tout le monde se connaissait. On prétend même qu'il avait fait cinq ans de légion. Ce n'était pas faux. La légion, c'est un peu comme entrer dans les ordres : l'important ce n'est pas ce qu'on y a fait ni le temps qu'on y est resté mais plutôt les raisons qui ont poussé un être en apparence normal à couper les ponts avec la société. Raoul n'aimait pas trop s'épancher sur ces années noires. Les actions des légionnaires, leur mental, on les connaît, pas besoin d'en faire un dessin. En revanche, il avait confié à Tonio seul, devenu son meilleur ami, son seul ami en vérité, les circonstances dans lesquelles il s'était engagé.

Il ne fallait pas chercher une enfance difficile dans une banlieue pourrie où le ciel semble toujours gris même par grand beau temps. Surtout par grand beau temps. Des mauvaises fréquentations, à la limite de la petite délinquance. Non, c'était tout le contraire. Un père magistrat, une mère journaliste, un grand appartement à Neuilly, école privée et

camarades triés sur le volet, vacances en Corse l'été et en Suisse l'hiver, séjours linguistiques et toute une panoplie de jouets et objets gadgets pour suppléer au manque d'amour de ses parents. On ne pouvait même pas parler de manque d'affection, c'était au-delà. Le jeune Raoul se demandait parfois pourquoi il était né. Comment était né ce désir d'enfant dans la tête de deux personnes accaparées par leur travail et à l'ambition démesurée. Pas de place pour un enfant dans deux carrières prenantes. Alors, pourquoi? Peut-être tout simplement parce que, dans ce milieu encore empreint d'une certaine forme de religion, on respectait la vie... avant la vie. Cela avait toujours étonné Raoul, ces gens qui militaient contre l'interruption volontaire de grossesse mais qui désiraient le retour de la peine de mort par exemple, sans parler de la vie après la naissance, ce qui, seul, importait finalement.

Raoul avait donc grandi avec deux inconnus pour parents. Il vivait à leurs côtés, mangeait à la même table, visitait les musées en leur compagnie, allait au théâtre, aux spectacles dits culturels. Il s'ennuyait à mourir. De cette période était née son peu de cas pour l'art en général, la peinture en particulier. La plupart aiment sans connaître, lui connaissait mais n'appréciait plus. Que n'aurait-il alors donné pour vivre la vie, la vraie. Celle qu'il apercevait parfois au détour d'un article de journal ou d'un reportage télévisé. Car autant les démunis

ne peuvent imaginer le train de vie de ceux qui possèdent l'argent, un bagage culturel et un certain niveau social, autant ceux-ci ignorent sciemment l'existence misérable de ceux qui n'ont rien. Ils ne sont, à leurs yeux, que des pions qui aident à la marche du monde, de simples rouages qui exécutent les décisions de ceux qui possèdent le pouvoir, ce ceux qui sont bien nés.

A seize ans, Raoul qui s'appelait encore Charles-Louis - il utiliserait les lettres centrales de ces deux prénoms ampoulés pour en construire un aux antipodes des grandes familles -, en a eu marre. Il fugua. On le retrouva quelque part en Italie. Ses parents ne le sermonnèrent même pas. Ils le transférèrent simplement d'école et confièrent comme toujours le délicat travail de cadrer un enfant devenu un adolescent à des tiers. D'abord la nounou qui devait réprimer les caprices d'un bébé, la gouvernante qui devait poser des limites à un enfant puis les diverses institutions qui forment les futurs adultes. Mais jamais les directives pas plus que les remontrances ne venaient de ses parents. Raoul avait l'impression d'évoluer dans des sables mouvants. Il aurait été orphelin qu'il s'en serait certainement senti mieux.

Il resta deux ans dans un nouveau lycée en compagnie de camarades laissés eux-aussi à l'abandon par des parents trop occupés par leur ambition pour s'intéresser vraiment à leur progéniture. Il attendait patiemment le sésame de

ses dix-huit ans pour vivre enfin sa vie. Mais comment se débrouiller dans cette jungle qu'il ne connaissait pas vraiment : la vie. Il choisit la pire des solutions.

Tonio roulait nonchalamment dans les rues de Paris. Il jetait de rapides coups d'œil à son nouvel adjoint qui n'avait pas desserré les dents depuis le départ. Il n'était pas sûr qu'un jour il en apprenne autant que sur son pote Raoul, dut-il passer le reste de sa vie aux côtés de ce blanc-bec qui ne lui augurait rien de bon.

Ils avaient été appelés pour une histoire d'homicide dans le vingtième arrondissement. Tonio ne se pressait pas, prenant le temps de fleurir l'air du temps, plus exactement prendre le pouls de la ville. Il aimait faire corps avec elle, avec la foule qu'elle charriait matin midi soir et surtout la nuit. Il aimait bien patrouiller la nuit. Un autre monde s'offrait aux regards, aux sensations. On ne rencontrait plus les mêmes personnes. L'air résonnait différemment. Le rythme aussi n'était plus le même. Comme si la cité prenait ses aises avec les conventions. Tout était permis ou presque. Les mystères s'épaississaient mais Tonio y voyait mieux qu'en plein jour comme si une connexion le liait à toute cette faune qui arpentait le bitume, se soulait, traversait ses insomnies. Les nuits blanches, il connaissait. C'est justement à cette époque qu'il avait demandé à travailler de nuit. Puisqu'il ne

trouvait pas le sommeil, autant en profiter pour mettre un peu d'ordre dans cette fourmilière.

Il stoppa la Subaru au bas d'un immeuble qui avait connu ses heures de gloire à n'en pas douter. Façade imposante, baies vitrées, balcons débordant de verdure, digicode condamnant l'entrée d'un hall rutilant et constamment illuminé de cette lumière crue qu'offre les néons.

Oui, il y a quarante ans, on devait se bousculer pour venir habiter ici. Mais le temps avait fait son œuvre comme partout ailleurs. La verdure des balcons avait déperî, la façade était lézardée de trainées noirâtres, témoignage d'un air saturé en particules diverses, la porte vitrée de l'entrée fermait mal et le digicode ne servait donc plus à rien. Dans le hall, les néons clignotaient par moments lui conférant un aspect de parking souterrain et la rangée de boîtes aux lettres avait été vandalisée.

Lequélec, serré dans son complet bleu marine, appuyait déjà sur le bouton de l'ascenseur tandis que Tonio entamait les sept étages par l'escalier de service, persuadé que l'élévateur devait être hors d'usage. Contre toute attente, un dé clic se fit entendre et on entendit distinctement la cabine descendre le long des câbles.

Lequélec ne montra aucun signe de sa victoire, mais Tonio était vexé.

L'engin finit par atteindre le rez-de-chaussée dans un tintement typique des années 70. Lequélec saisit la poignée et les deux flics s'engouffrèrent dans

une cabine de deux mètres carrés, plongeant du même coup quarante ans dans le passé. Moquette vieille rouille qui avait dû être du plus parfait orange criard à ses débuts, ergonomie futuriste des boutons d'appel, boiserie en plastique, chambranles en caoutchouc et même un interphone design pour le cas où la machine tomberait en panne : les ingénieurs des années 70 avaient misé sur un look an 2000 ou du moins ce que l'on supposait à l'époque que serait le troisième millénaire, mais avaient gardé un zeste de sagesse hérité du dix-neuvième en supputant que cette fusée digne d'un épisode de Star Trek pourrait éventuellement tomber en panne. L'appareil se traîna avec difficulté jusqu'au dernier étage en émettant quelques bruits, grincements, crissements peu recommandables. Tonio serait certainement arrivé avant la machine s'il avait continué par les marches.

Enfin l'engin stoppa dans un tremblement peu orthodoxe et cette fois ce fut Tonio qui poussa la porte d'un coup d'épaule comme si ses mains étaient occupées par d'importants sacs de provision. La saleté de l'habitacle laissait présager un grouillement bactérien assez grandiose sur chaque partie destinée à recevoir les paluches des rares habitants encore attachés à leur antique navire.

Un gendarme était de faction à la porte d'entrée située à gauche de l'ascenseur. Deux autres

appartements se partageaient le palier fortement secoué par les années. On se serait cru à Beyrouth, pas dans le cœur du Paris du troisième millénaire. Le gendarme les salua d'un geste tout militaire et ils s'engagèrent dans un duplex qui, à l'image de l'ensemble de l'immeuble, avait connu des heures plus grandioses.

Tonio pensa à ces polars avec Delon où les truands demeuraient dans de tels espaces. Moquette aux couleurs vives, canapé occupant le centre d'une seule et unique pièce, agrémenté de quelques poufs jaune, orange et rouge. Bar américain délimitant un espace cuisine ergonomique et utilitaire. Une baie vitrée qui courait sur toute la largeur d'un pan de mur. Lampes halogènes disposées aux quatre coins de l'imposante pièce. Table de salon d'une seule pièce moulée en verre. Faux tableaux de Dali ou Magritte. Statues néo-grecques tout droit sorties de l'univers de Picasso : chimères humaines consécutives à de fortes radiations nucléaires. Bref, un lieu daté dont la décoration n'avait pas bougé d'un millimètre depuis que notre cher ex président longiligne avait prononcé ces quelques mots plein d'espoir « au-revoir ».

Deux autres gendarmes en uniformes faisaient le planton auprès de deux hommes en blouse blanche : la police scientifique avait été appelée en premier visiblement. Si le décor était résolument des années 60/70, les méthodes étaient bien actuelles. Prélèvements d'Adn sur toute surface pouvant

« parler ». Prise de clichés sous toutes les coutures comme si on radioscopait l'appartement en long et en large. Bien entendu, le corps serait manipulé avec grand soin, enveloppé dans un sac isotherme et envoyé directement au labo pour une autopsie dans les règles de l'art.

Tonio frissonna. Il venait de se rendre compte qu'il faisait ici un froid polaire. Il comprit en remarquant un générateur à iodes, sorte de climatiseur haute définition qui bloquait le travail des bactéries sur les lieux du crime et permettait ainsi aux scientifiques de mieux prélever les données chimiques.

Le macchabée était en effet la proie idéale des acariens de tout poil. Tonio qui pourtant en avait vu des vertes et des pas mûres dans sa vie de flic eut un haut-le-cœur tandis que Lequélec gardait un flegme tout professionnel. De quoi était donc bâti ce flic avec qui il devait faire désormais équipe? N'avait-il pas de cœur? Il s'avavançait déjà vers la victime quand un des hommes en blouse blanche l'arrêta dans un borborygme inaudible en faisant de grands geste en lui montrant son masque. Tonio et Lequélec enfilèrent une tenue neutre et aseptisée, se coiffèrent d'un bonnet et cachèrent leur haleine sous un masque du même type que les spécialistes scientifiques.

Lequélec se pencha sur la victime. Elle était maculée de sang. Et pour cause. On avait pris un malin plaisir à l'écorcher sur l'ensemble de son

anatomie. Un scalp grandeur nature. L'absence de peau laissait le rosé des muscles et la blancheur des tendons dessiner un joli réseau autoroutier. Tonio pensa au mannequin de la salle de biologie à son entrée en sixième. Ce n'était que du plastique mais Jean-Michel comme aimaient à le surnommer les élèves lui avait toujours fait peur.

Il demanda à l'un des deux policiers chargés de récolter le maximum d'échantillons sur la scène de crime si...

- Non, inspecteur. Vraisemblablement la victime était déjà morte quand on l'a épluché comme une orange. Je pense que, s'il était resté libre de ses mouvements, le gars se serait débattu comme un beau diable si ça avait été le cas. Vous n'imaginez pas combien notre peau est sensible.

Si, Tonio l'imaginait très bien. Il eut un instant une pensée pour Brigitte Contant. Prostituée notoire qui avait eu le malheur de vouloir travailler en indépendante. Après plusieurs tentatives d'intimidation, les sbires de son mac lui avaient laissé un joli cadeau: ils avaient lentement arraché la peau de ses joues au scalpel avant de s'attaquer de la même façon à sa poitrine.

On avait retrouvé son corps inanimé sur un des quais de la Seine au petit matin. Avant de sombrer dans le coma, elle avait dû déguster. C'était l'une de ses premières affaires. Il y a bientôt trente ans. La demoiselle vit encore mais à l'époque la chirurgie plastique ne faisait pas les miracles

d'aujourd'hui et elle garderait sur son visage la trace indélébile de la cruauté des hommes.

Lequélec inspectait le cadavre en grand professionnel. Cela ne semblait lui faire ni chaud ni froid. Une vraie machine. Surement efficace au plus haut point mais pour ce qui est des rapports humains, il allait falloir s'accrocher. Tonio songea que la police, à l'image de la société toute entière et du monde du travail en particulier, était en train de se robotiser. A ses débuts, on ne serait pas resté toute une demi journée à collecter des échantillons dans une pièce, à raisonner froidement, à faire parler la science. On serait aller collecter des infos auprès du voisinage, on aurait battu le pavé pour traquer physiquement l'assassin. On aurait mené une enquête à visage humain. Mais actuellement, les gens ne se parlaient plus, ils communiquaient par écrans interposés. Des caméras à tous les coins de rue mais plus personne ne voyait rien. Difficile de trouver des témoins fiables. Les seuls témoins seraient ces fragments d'Adn, ces poussières qui contenaient une preuve du passé à condition de savoir les faire parler.

Oui, aujourd'hui, le métier de flic c'était de faire parler la poussière.

Lequélec demanda s'il pouvait manipuler le corps. L'un des deux scientifiques hocha la tête en guise d'assentiment. Leur boulot sur le macchabée était terminé : ils commençaient toujours par lui.

Difficile d'établir un âge précis à vue d'œil

concernant la victime. Surement entre 30 et 40 ans. Les tissus étaient encore bien fermes, les muscles saillants. Un joli gabarit, sportif accompli. Comment s'était donc pris l'assassin pour terrasser un tel athlète sans utiliser d'arme à feu. Tonio pensa aussitôt à un poison. Les résultats du labo donneraient sans peine l'arme du crime. Quant à son auteur, ce n'était pas gagné.

Lequélec fit pivoter le cadavre sur le ventre. Son dos ne marquait aucune marque de torture post-mortem. Le meurtrier ne s'était acharné que sur la partie faciale comme par désoeuvrement. Comme s'il n'avait rien d'autre à faire après avoir commis son méfait. Comme s'il attendait patiemment quelque chose. Ce n'était visiblement pas l'œuvre d'un tueur en série. Un déséquilibré sans doute. Tonio se rassura : ils sont toujours les plus faciles à appréhender. Mais pour quoi? Dans quel but? Il serait forcément reconnu irresponsable et serait surement mieux soigné dans une institution spécialisée qu'enfermé derrière des barreaux.

Lequélec fit jouer les articulations du corps qui craquèrent dans un bruit d'osselets. La rigidité cadavérique commençait son travail.

Il se releva et fit face à Tonio. Il butait lui aussi sur les mobiles.

- Surement l'œuvre d'un déséquilibré, reconnut-il en enlevant son masque.

Tonio n'avait pas eu besoin de tripoter cette masse sanguinolente pour parvenir au même constat.

Dégoûté par l'âme humaine en général et celle-ci en particulier, il arpenta la pièce l'air songeur. Les halogènes dispensaient une lumière crue et les deux scientifiques n'avaient même pas eu besoin de leurs projecteurs afin de ne rien omettre des lieux du crime. Les deux représentants de la police scientifique inspectaient maintenant l'un le sol, la moquette, prélevant d'infimes fils, l'autre radiographiant le plafond.

Tonio s'avança vers le mur qui supportait quelques étagères où trônaient des petites statues en ivoire, en marbre, en plâtre et représentant des divinités et des chimères. Il s'avança vers la penderie qui étonnement n'avait pas été inspectée par les deux représentants de la police scientifique. Un manquement à leur éthique? Un oubli dans toute cette rigueur méthodique? Tonio sourit. Le côté humain n'était pas encore totalement absent de cette société robotisée. Même les plus stricts pouvaient encore faire des erreurs.

Il poussa le pan en imitation bois qui coulissa sans un bruit et laissa apparaître trois étagères sur lesquelles étaient disposés du linge de maison, une couette encore dans son sac d'emballage, une peluche de lapin plus grande qu'un enfant de huit ans. La penderie elle-même proposait une série de costumes d'homme, une gabardine et un manteau d'hiver. La victime devait vivre seule et recevoir le temps d'un weekend le gamin d'un divorce à l'amiable. Au sol, quelques paires de baskets

sanctionnaient le côté sportif de l'homme, tout juste atténué par des chaussures de qualité et deux paires de bottes en cuir, signe d'une certaine élégance. Tonio écarta les pans de la gabardine et du manteau pour découvrir un homme chétif, assis les bras entourant ses genoux, l'air dans le vague tandis qu'il fixait intensément l'inspecteur dans le blanc des yeux.

## Quatre.

- On n'a vraiment rien sur le coupable?
  - Nada. Pas fiché. Aucun papier d'identité sur lui. Et impossible d'en tirer quelque chose.
  - Il refuse de parler?
  - Ah ça, pour parler, il parle, Monsieur le commissaire. Mais il assure qu'il ne se souvient de rien. Il ne sait même pas pourquoi il se trouvait dans cet appartement.
  - Les analyses?
  - Pas de trace de stupéfiants, alcoolémie zéro. A moins d'un lavage de cerveau, l'hypnose ou un truc de ce genre, je vois pas.
- Lafleur fit une moue. Tous ces trucs mettant en scène la psychologie lui étaient hermétiques. Il se racla la gorge avant de poursuivre.
- Il n'a pas donné son nom?
  - Si. Mais en l'absence de justificatif, il peut dire n'importe quoi. On est en train de vérifier. J'ai envoyé le p'tit jeune.
  - Ah, au fait. Comment ça se passe?
- Tonio lui avait déjà tourné le dos et, la main sur la poignée du bureau, assura d'un air las.
- Ca se passe. Ca se passe de commentaires surtout.

Rolland Dumoulin s'appelait effectivement bien

Rolland Dumoulin. Lequélec avait fait du bon boulot. Il fallait s'y attendre. Il avait même fait preuve d'un rare esprit d'initiative. Après s'être rendu sur les lieux du domicile que leur avait gentiment indiqué Rolland Dumoulin et vérifié toutes les affirmations de ce dernier, il avait questionné le voisinage immédiat. Dumoulin était un homme effacé mais toujours de bonne humeur et sociable. Même son de cloche au centre des impôts où il officiait comme gratte-papier. Ses collègues n'avaient aucun motif de se plaindre de lui, si ce n'est son peu d'entrain à partager autre chose que le boulot. Il était consciencieux dans son travail. Son supérieur direct n'avait rien à lui reprocher et aucun retard ou absence en six ans de présence. Mais il montrait une réserve, peut-être une timidité, qui le rendait presque transparent. Au sein de la grande administration on avait instauré plusieurs activités extra professionnelles. Il n'avait jamais été tenté ni par le club de foot, ni par la chorale et pas davantage par l'amicale qui organisait des randonnées dans la région. Lequélec fut surpris par toutes ces activités proposées aux employés des finances publiques.

- Vous savez monsieur l'inspecteur, le Trésor Public est une grande machine. Personne ne se connaît. C'est un moyen de fédérer, de mutualiser les forces vives de l'entreprise.

Le responsable des ressources humaines était à l'image de l'inspecteur adjoint. Né de parents issus

de l'immigration, on voyait qu'il désirait plus que tout s'intégrer. Drh dans une grande administration à trente ans à peine, c'était déjà une belle réussite. Lequélec était sur la même longueur d'onde, mais avant que le commissariat dans lequel il était affecté ne propose de tels activités à ses recrues, il coulerait de l'eau sous les ponts. Il imaginait mal l'inspecteur principal Marchand en train de pousser les vocalises dans une chorale. A la rigueur il taperait bien dans le ballon mais il devait lui préférer le comptoir des supporters au terrain des joueurs.

Tandis que Lequélec mettait toutes ces informations par écrit, Tonio fit son apparition après son entrevue avec le commissaire. Il donna un coup d'œil à son collègue et haussa les épaules.

- Laisse tomber la paperasse et suis-moi plutôt.

Lequélec ne se laissa pas démonter.

- Je dois d'abord mettre un point final au rapport suite à l'enquête sur la personne supposée coupable...

- Supposé coupable? T'en as de bonnes, toi! Supposé. On l'a retrouvé prostré à deux mètres du mec qu'il venait de charcuter. Il avait encore dans la main la lame du couteau qui avait servi à...

Putain, supposé coupable!

Lequélec demeurait imperturbable.

- C'est peut-être une mise en scène. Moi, les suspects qui sont à l'ouest et ne se souviennent de rien, je trouve ça louche. Pas vous?

Le jeune inspecteur avait repris sa prose sur le clavier de l'ordinateur disposé sur le bureau lorsque l'imposante paluche de Tonio se saisit du clavier en le faisant tourner d'un quart de tour et appuya d'un doigt rageur sur la touche « point ».

- Le voilà, ton point final. Allez, viens. On va faire un tour. Une enquête se résout au dehors, pas en tapotant sur un clavier.

De mauvaise grâce, Lequélec enfila la veste qu'il avait disposé sur le dossier de sa chaise et suivit un compagnon qui commençait déjà nettement à lui être antipathique. On lui avait laissé entendre que cette mission ne durerait que deux mois, le temps au collègue amoché de refaire surface. Mieux valait prendre sur soi, ne pas faire d'esclandre et continuer de bâtir sa carrière coûte que coûte.

Le duo prit place dans la Subaru. Lequélec avait déjà bien saisi que la voiture banalisée était le bureau principal de l'inspecteur Marchand. Un mutisme de rigueur s'installait dans l'habitacle tandis que Tonio conduisait paisiblement en direction de l'adresse donnée par le suspect Rolland Dumoulin. Une petite perquisition allait leur dégourdir les jambes et, peut-être, leur permettre de trouver quelque chose de significatif. Mais Tonio n'y croyait pas du tout. Il la sentait mal, cette affaire. On allait s'engluer dans des conjectures diverses pour arriver au final à ne pas pouvoir expliquer le geste inconcevable d'un petit employé de bureau, sans vagues jusque là.

Machinalement, Tonio jeta un regard en oblique sur son collègue qui faisait jouer ses doigts sur un écran. La maladie du siècle. La Subaru pila d'un seul coup, projetant Lequélec d'à peine un centimètre en avant. Le flic intègre bouclait toujours sa ceinture. Il leva la tête de son smartphone.

- Hé, c'est peut-être pas le moment de surfer sur les réseaux sociaux, Monsieur le flic sans reproche.

Lequélec tendit l'écran du téléphone aussi large qu'un portefeuille en ajoutant.

- Je suis en train de glaner des informations sur les crimes mettant en scène le même processus dermatologique.

- Le... quoi?

- Tous les meurtres ayant pour trait commun les écorchages, les brûlures, les tortures diverses mettant en scène l'épiderme.

- Et tu trouves ça sur internet?

- Parfaitement. Vous n'avez pas idée de toutes les horreurs qui circulent sur les sites basés en Russie, en Indonésie, en Turquie ou au Panama. Si j'avais un gosse, je ne serais pas tranquille. N'importe qui peut y avoir accès.

- Fais voir.

C'était édifiant. Des centaines de sites, jamais en français, des milliers de pages évoquant des tueurs en série célèbres et leurs exactions ignominieuses. Voyeurisme et racolage pour mieux vendre de l'espace publicitaire. Tonio qui pourtant en avait vu

d'autres et bien réelles celles-là, était dégoûté.

- L'âme humaine est bien noire, n'est-ce pas monsieur l'inspecteur principal.

Tonio bougonna.

- Tu ne peux pas m'appeler Tonio comme tout le monde.

Il avait prononcé ces mots sans lever le nez du smartphone où défilaient les clichés les plus immondes que l'on puisse imaginer dans ses pires cauchemars. Il releva soudain la tête pour ajouter :

- Et puis arrête de me vouvoyer à la fin! J'ai l'air de quoi, moi? Je suis si vieux que ça?

Lequélec répondit calmement.

- Ca n'a rien à voir avec l'âge. Vous pourriez être plus jeune que moi, ça ne changerait rien. J'ai le sens de la hiérarchie et du poids de l'expérience.

Tonio haussa les épaules en lui rendant son écran.

- Comme tu voudras.

La Subaru s'était remise en marche. Lequélec précisa :

- Tous ces sites sont des attrape-nigauds. Lorsqu'on télécharge les images les plus crues, un logiciel malveillant caché permet au propriétaire du site d'avoir accès à vos mots de passe. Ensuite, c'est la voie royale pour détourner des informations sur vos comptes, voire les utiliser contre vous.

Tonio se tourna vers son collègue.

- Comment tu sais ça, toi?

Lequélec avait éteint son smartphone et regardait droit devant.

- Avant d'atterrir ici, je bossais dans la brigade informatique et liberté. Je traquais des truands en col blanc qui se cachent derrière de véritables faux-fuyants. Tous les sites en question sont basés dans des pays où la police occidentale ne peut rien ou des paradis fiscaux tout aussi opaques en matière de détournement fiscal qu'en dérégulations en tous genres. En bref, on peut y faire ce qu'on veut à condition de savoir manier l'art du pot-de-vin.

- Eh bien, tu m'en diras tant.

Tonio se gara à moitié sur le trottoir au bas d'un immeuble noirci par la pollution parisienne. Il sortit le gyrophare qu'il installa sur le toit et poussait déjà la lourde porte d'entrée d'un immeuble haussmannien. Lequélec le rejoint comme bondit un félin. Il ne fit aucune remarque sur les libertés que Tonio prenait avec les restrictions de stationnement. Après tout, il y avait bien au moins une quinzaine de véhicules en infraction rien que dans cette rue passante.

Les deux flics s'engouffrèrent dans le hall de l'immeuble et atteignirent très vite le cinquième. Tonio fit jouer le propre jeu de clés trouvés sur le suspect dans la serrure et la porte s'ouvrit sur un trois pièces confortable et soigné, impeccable et ordonné.

L'interrogatoire de Dumoulin leur avait appris qu'il vivait seul depuis six mois. Il avait eu une relation avec un certain Jean Pierre Lehut pendant trois ans et s'étaient quittés en bonne intelligence l'année

passée. Il leur arrivait encore de se revoir pour boire un coup ou aller à un concert.

L'appartement de Rolland Dumoulin ne fit que souligner et accréditer toutes les informations glanées lors de son interrogatoire. 35 ans, bon travail parfois un peu ennuyeux au centre des impôts, pratique de plusieurs sports, mais toujours en solitaire, bon niveau culturel, partageant un réseau de connaissances et d'amis suffisamment étoffé au regard de sa réserve, de sa timidité. Rolland Dumoulin était un homme comme tant d'autres. Rien ne justifiait cet acte barbare. Lequélec inspecta la bibliothèque : on y trouvait quantité d'auteurs classiques : Balzac, Lamartine, Chateaubriand mais aussi quelques philosophes : Voltaire, Descartes, Rousseau jusqu'à un recueil de Platon. Ca ne cadrerait absolument pas avec le délire de la nuit précédente. On attendait les résultats des analyses toxicologiques.

C'est Tonio qui reçut un appel les concernant. Le labo n'avait absolument rien trouvé, confirmant la sobriété apparente du suspect. Dès qu'il raccrocha, Tonio appela le service psychologique de la PJ. Tout comme Lequélec, il ne voyait que cette solution.

Dumoulin avait été victime d'hypnose ou souffrait d'une schizophrénie aiguë.

Les deux hommes quittèrent l'appartement. Lequélec reposa un des seuls volumes contemporains qu'il ait trouvé sur les étagères.

Les âmes assassinées de Paul Fallissard.

## Cinq.

Le lendemain, l'enquête n'avait pas avancé d'un pouce malgré l'ardeur que mettaient Tonio et Lequélec à défricher le terrain. Rolland Dumoulin n'avait décidément pas le profil du tueur machiavélique et diabolique. Sa vie se résumait à un petit train-train semblable à celui de millions de gens dans le pays, si ce n'est un goût et des pratiques culturelles supérieures à la moyenne. Mais Tonio se méfiait de l'eau qui dort. Combien de fois avait-il été témoin de ces anonymes silencieux, ces personnes effacées qui ne faisaient pas de vagues et qui, pour une raison ou une autre, basculaient dans la perversité la plus absolue. L'âme humaine était le dernier monde restant à explorer, sûrement plus vaste que l'univers dans son ensemble.

A 11 heures du matin, Henri Martin se présenta au commissariat central. Il avait été convoqué pour évaluer le profil psychologique du suspect.

Le psychiatre avait une solide formation dans quasiment toutes les spécialités liées à psychologie et au fonctionnement de l'inconscient et du subconscient. On aurait pu s'attendre donc à un être physiquement chétif, sûrement myope au dernier degré à force d'avoir ingurgité quantité d'ouvrages spécialisés, au teint blafard de ceux qui ne quittent

jamais bibliothèques et salles de cours et une asociabilité liée au fait de ne croiser que des cas cliniques.

Henri Martin était un gaillard de presque 50 ans qui en paraissait quinze de moins. Ancien joueur de rugby, il en avait conservé à la fois la carrure et les muscles entretenus dorénavant par une activité sportive intense : ski de fond, participation à de nombreux marathons et avant tout la natation, mais jamais dans une piscine. Il ne concevait pas pratiquer une quelconque activité entouré de murs ou s'activer sur des machines de musculation dans une salle. Il lui fallait les grands espaces. Les hauts plateaux jurassiens pour tracer des dizaines de kilomètres sur les pistes de fond en hiver, des cadres prestigieux où courir à la belle saison, plages infinies, balcons donnant sur pics et glaciers, forêts légendaires où se perdre, vignes parsemées des couleurs automnales et rien ne valait de vrais cours d'eau, des lacs glacés ou encore l'océan pour assouvir son envie de nager. Il avait traversé la Manche, reçu l'autorisation de s'immerger dans les grands lacs canadiens. Il avait descendu façon canyoning plusieurs rivières sauvages, réalisé un exploit en parcourant des kilomètres au contact de la banquise.

Sa réputation était telle qu'on le surnommait l'esturgeon, parfois le saumon.

Ces pratiques sportives qu'il pratiquait en solitaire au regard de la difficulté rencontrée auraient dû le

couper du monde, peut-être même initier une certaine misanthropie.

Là encore, on se trompait. Il n'y avait pas plus enjoué, sociable et fêtard que l'esturgeon. D'un abord sympathique, il savait se faire apprécier, il inspirait confiance et on aimait se confier à lui. Une aubaine pour son métier, qu'il vénérât par-dessus tout. Pourtant ce n'était pas rose tous les jours, surtout dans sa spécialisation des cas singuliers, voire désespérés. La pratique sportive lui permettait d'éliminer les tensions nerveuses qui avaient souvent raison de la bonne santé mentale de ses collègues. Les seuls qui tenaient le coup étaient justement des forces de la nature, tant sur le plan psychologique que physique. Un esprit sain dans un corps sain. Rien n'était plus vrai en ce qui concerne Henri Martin.

L'entrevue dura une bonne heure.

Lorsque l'esturgeon sortit, il trouva Tonio qui, une fois n'est pas coutume, était resté à son bureau mettre un peu d'ordre dans la paperasse qui s'accumulait au fil des jours. Il avait envoyé Lequélec fouiner du côté de la vie pépère de Dumoulin sans réel espoir de le voir revenir avec de fracassantes révélations mais uniquement pour ne pas l'avoir dans les pattes.

A l'arrivée au commissariat le matin même, il l'avait une nouvelle fois exaspéré. Pourtant le jeune flic aux dents longues n'avait rien fait, pas esquissé la moindre remarque. Mais il était là avant lui et

toujours bien mis. Un air de premier de la classe sur son visage. Et Tonio ne souffrait pas les premiers de la classe.

Henri Martin avait quelquefois croisé Tonio. Ils s'estimaient mais n'avaient jamais vraiment sympathisés. De ces occasions manquées dont la vie est abondante.

Ils partageaient une aversion pour tout ce qui était paperasse ou voie hiérarchique et le psychiatre proposa un déjeuner dans une brasserie à proximité pour lui confier son opinion sur le suspect, lui communiquer de vive voix autour d'une viande grillée le résultat de ses observations. Cela lui évitait d'établir un rapport ampoulé et à Tonio d'essayer de déchiffrer le jargon surement abscons du spécialiste.

La brasserie des deux cochons faisait l'angle d'une rue à deux pas du commissariat.

- C'est un peu notre cantine, résuma Tonio lorsqu'ils se furent installés à une bonne table, sur des banquettes de molesquine bordeaux. Des posters joliment encadrés sous verre égayaient les murs, exposant des boxeurs au summum de l'effort, le poing serré, les mâchoires crispées et l'œil volontaire.

L'esturgeon fit un signe du menton vers la décoration.

- Une marotte du patron. C'est un fêlé de la boxe.

Il eut une moue de dégoût.

- On dirait que ça ne vous inspire pas trop...

- Tu sais, j'en... Il marqua un temps d'hésitation puis reprit... On se tutoie, hein? L'autre inclina la tête en guise d'assentiment. Je disais donc que des mecs qui se font tabasser, j'en vois quasiment tous les jours, alors deux gugusses qui montent sur un ring pour s'en mettre plein la gueule, je sais pas, ça ne me pousse pas trop dans mes élancements.

Le psychiatre sourit à cette tournure et ajouta, comme pour tester l'inspecteur.

- Vous sav..., tu sais, pendant un match de rugby il s'en passe de belles aussi. Les arbitres ne peuvent pas avoir l'œil partout.

Un moment surpris, Tonio enchaina avec évidence.

- Ca n'a rien à voir. On peut parler de dommages collatéraux. Dans le feu de l'action... Enfin c'est humain, ces débordements. Tandis que là, c'est pensé, c'est prémédité, c'est voulu. Sciemment.

Un silence s'installa. Henri Martin semblait s'imprégner de l'atmosphère des lieux, et même Tonio qui connaissait l'endroit par cœur, parut le découvrir à nouveau, y déceler de nouveaux détails, humer un air neuf. Instant en suspension. Au bout d'un moment, le naturel reprit le dessus.

- Alors, qu'est-ce que tu prends? Je te conseille l'entrecôte, à point, c'est un délice, la meilleure adresse de Paris.

L'autre sembla hésiter. En réalité, il n'était pas très viande, ce qu'infirmait son imposante carcasse. Mais ce n'est pas parce qu'on ressemble à un bœuf qu'on préfère en bouffer. Sur ce plan, Tonio avait

tout faux.

- Si ça ne te fais rien, je vais plutôt opter pour un turbot aux morilles.

Tonio s'illumina.

- Je n'osais pas te le proposer, je pensais que, enfin bon, on peut se tromper.

Le psychiatre sourit avec magnanimité.

La salle commençait à se remplir, élevant d'un ton le bourdonnement ambiant. Bientôt le flot continu des conversations recouvrit le bruit des couteaux et des fourchettes. Parfois un rire plus haut perché, une exclamation fusaient dans le brouhaha indistinct d'une foule qui se sustente dans une ambiance bon enfant. Esprit de brasserie.

Henri Martin s'était naturellement penché vers Tonio et entreprit le portrait psychologique de Rolland Dumoulin.

- Quelque chose ne cadre pas avec ton client.

Il avait prononcé ce dernier mot comme s'il le mettait entre guillemets.

- Je te fais grâce des termes techniques, mais Dumoulin ne souffre d'aucune pathologie sérieuse. En un mot, il n'est pas plus fou que toi ou moi, si tant est que nous sommes tous, à un degré différent, un peu déséquilibrés.

Tonio était captivé.

- Sous notre crâne, il se passe des choses dont le meilleur roman ne peut imaginer. Et pourtant ce n'est que de la chimie et un brin de physique. Les neurones ne font que leur travail, comme les

processeurs d'un ordinateur. Là où tout se corse, c'est le fait de vivre en communauté. Tu peux être sûr que Robinson ou Tarzan n'avaient pas de problèmes psychologiques. Car il suffit d'être en contact avec la société pour que naisse toute une batterie de sentiments imbriqués les uns dans les autres. Jalousie, ambition, gratitude, envie, altruisme, égoïsme... Toute la palette qui résulte de la vie en commun et permet de vivre ensemble. Cela s'est développé grâce à notre important cerveau mais surtout à cause du mode de vie grégaire que nous partageons avec bon nombre de mammifères. Chez certains, les loups par exemple, une forte hiérarchie empêche le développement psychique de l'individu. Chez les insectes, abeilles et fourmis notamment, c'est le système des castes qui place chacun à sa place sans se demander ni le pourquoi ni le comment. Grossièrement, ces sociétés fonctionnent comme les cellules de notre corps. On n'a jamais vu une cellule se rebeller, avoir des prétentions, penser « je » plutôt que nous. Toutes œuvrent vers un même objectif : la survie de l'ensemble. L'individualisme n'existe pas. Ou plutôt, si. Ce sont les cellules cancéreuses qui se multiplient en dépit du bon sens général.

Henri Martin parvenait à mâcher son poisson et parler tout à fait distinctement en même temps. Il fit une pause pour avaler deux gorgées d'un joli petit Bordeaux à la robe claire. S'essuyant les coins de lèvres d'un geste délicat, il reprit.

- Hé bien, les sociétés humaines sont un peu comme des cellules cancéreuses. Il existe des garde-fou comme les lois, la police (qu'il souligna d'un trait d'humour), la morale. Mais parfois l'individu se rebelle contre la communauté, plus souvent contre lui-même. Il n'est pas si facile de vivre ensemble tout en conservant cette part de libre arbitre, d'individualité que notre cerveau, devenu trop gros, nous permet d'acquérir. Heureux les simples d'esprit dit-on. C'est tellement vrai. Ce qui complique tout, c'est que l'homme est foncièrement un être social, il ne peut vivre seul, à quelques exceptions près tout en sachant qu'il peut à tout moment revenir vers la communauté. A part Robinson, peut-être.

Il déglutit en marquant une nouvelle pause, se saisit de la bouteille de Bordeaux et remplit les deux verres tout en poursuivant :

- Notre client ne souffre visiblement d'aucun travers que son inconscient aurait développé, même à son insu. Il est parfaitement équilibré de prime abord. Bien sûr il faudrait d'autres tests pour déterminer ses caractéristiques précises. Non, je pense plutôt à un conditionnement.

- Hypnose? hasarda Tonio.

- Hormis les drogues dont tu me dis qu'on a pas trouvé de trace, l'hypnose semble être une possibilité. Mais il y a d'autres techniques qui ne laissent pas de traces. Il faudrait effectuer un scanner de son cerveau. Mais sans tarder. Il est déjà

peut-être trop tard. On ne parvient à déceler les désordres neurologiques pas plus de vingt quatre heures après le conditionnement. Mais je ne pense pas à l'hypnose. Plutôt une manipulation psychologique.

Tonio écarquilla les yeux.

- Tu sais, nous sommes tous à un degré plus ou moins fort soumis à ces techniques d'influence. Elles forment la base de la publicité. Certains y sont plus sensibles que d'autres. D'après ma rapide évaluation de la personnalité de Dumoulin il semblerait qu'il soit un terrain propice à ce genre de procédés, je pense notamment au subliminal.

- Ces images que nos yeux ne voient pas mais que notre cerveau enregistre?

- Parfaitement. Sauf que l'on peut utiliser d'autres supports que les images.

On apporta les desserts. Un baba au rhum pour l'esturgeon et une tarte aux cerises pour Tonio.

- Je vais te filer un numéro et une adresse. Il s'agit d'un collègue. On a fait notre cursus ensemble. Ensuite, nous nous sommes engagés dans deux spécialisations différentes. Je te préviens c'est un allumé, mais une sacrée pointure dans son domaine. Il pourra te donner quelques pistes et ça m'étonnerait fort qu'il ne découvre pas le secret de l'affaire si tu veux mon avis.

Tandis que Henri Martin griffonnait un numéro de portable, le nom d'un établissement et d'une rue, Lequélec faisait son entrée dans la brasserie.

Toujours impeccable, il jeta un regard circulaire qui tomba très vite sur la table de Tonio. Celui-ci soupira.

- Ca ne va pas? Ta tarte n'est pas bonne?

Lequélec avait déjà rejoint les deux hommes savourant leur dessert. A son allure alerte il devait être porteur de nouvelles.

- Je te présente mon adjoint, l'inspecteur Lequélec. Lequélec, Henri Martin, le psychiatre qui a étudié Dumoulin ce matin.

L'inspecteur adjoint salua le scientifique et ne prit pas la peine de s'asseoir.

- On a du nouveau, inspecteur Marchand. Un crime dans le 13<sup>ème</sup>. On a retrouvé une fille étranglée et couverte de bleus dans une petite chambre d'hôtel.

- Hé bien, ça ne peut attendre la fin de ma tarte aux cerises, non?

- Son meurtrier attendait sagement, prostré sur le lit, la tête de la fille sur ses genoux.

## Six.

- Il y a quelque chose qui m'intrigue dans tout ça demanda Tonio d'un air distrait tandis que la Subaru avançait au pas dans la circulation dense de la mi-journée.

- Oui? Lequélec pensait que Tonio allait émettre une hypothèse sur ce nouveau crime.

- Comment as-tu pu me retrouver dans cette brasserie? Personne ne savait où j'étais au commissariat.

Lequélec émit un petit sourire de satisfaction. Il savait qu'il marquait un point. Facile en plus, mais il n'allait sûrement rien dévoiler à son collègue.

- Mon flair, sans doute, fit-il en se tapotant le nez.

- Oui, ben gardes-en un peu de ton flair. On va en avoir besoin.

Tonio était contrarié. Il stoppa la Subaru en face d'un hôtel miteux situé dans une rue passante.

Cette fois la police scientifique avait déjà terminé son travail de fourmi. Il est vrai que la chambre ne permettait pas trop d'investigations. Une armoire vide, une table de chevet décorée d'un bouquet de fleurs sèches, un tapis au pied du lit, s'imposant au centre de la pièce, le principal meuble, la raison d'être de la chambre.

Le meurtrier semblait dans les vapes, tout comme

Dumoulin à cette différence près que lui se rendait compte de son méfait mais n'avait pas cherché à s'enfuir.

C'était un homme entre deux âges qu'il était délicat de déterminer. 35 ans comme Dumoulin, peut-être 45 et probablement proche de la cinquantaine. Tonio entreprit un interrogatoire à chaud.

Le suspect ne se souvenait en rien des événements. Juste qu'il était dans cette chambre avec le corps d'une fille sur ses genoux - elle était maintenant allongée sur le lit, son étrangleur toujours assis du bout des fesses. Autant prostré que menotté, un agent de police debout à ses côtés, un autre sur le palier, à l'entrée de la chambre. On avait attendu l'arrivée des deux inspecteurs pour un interrogatoire rapide avant de le transférer à une prison préventive. On manquait de véhicules.

Il s'appelait Thomas Bousquet. Employé dans une station service ouverte 24 heures sur 24 et proposant sandwiches, confiserie et distributeurs de boissons à toute heure. Son boulot était d'encaisser les clients. Ceux-ci devaient faire le plein de leur véhicule tous seuls et une batterie de distributeurs automatiques permettaient de se sustenter. Tonio songea que le monde courrait à sa fin si on continuait dans cette voie de robotisation de l'homme. Il sourit intérieurement aux comics des années 50, ces illustrés qui prédisaient un an 2000 tout technologique mais n'avaient pas imaginé le raz-de-marée du téléphone portable, qui mettaient

en scène des invasions extraterrestres en masse et surtout la domination du monde par des robots. En réalité c'était l'homme qui devenait robotique, conditionné par une société de consommation à outrance et se comportant comme un être de circuits imprimés et non de sang et de cœur.

Bousquet partageait cette réserve avec Dumoulin, un emploi peu engageant, répétitif et sans prise de responsabilités. Des êtres effacés, noyés dans la multitude des anonymats.

On irait perquisitionner chez lui mais Tonio savait ce qu'il allait découvrir. Rien ou pas grand-chose d'inédit par rapport à la visite du studio de Dumoulin. Ca s'annonçait mal, cette enquête. Et toujours Lequélec qui commençait sérieusement à lui courir sur le système.

- Deux cas identiques en deux jours. Il faudrait peut-être se renseigner auprès des autres brigades. Il y a peut-être eu des cas similaires dans la capitale.

Bien sûr qu'il avait raison, Lequélec. Ca commençait à sentir l'épidémie de cadavres à la con. Un serial killer incarné sous la forme d'un suspect par victime. C'était nouveau.

- Ouais, Lequélec, ouais. On va mettre deux ou trois gars là-dessus. Y'a bien quelques stagiaires qui n'ont rien à foutre en ce moment. Nous deux on file chez le professeur... Il fouilla dans ses poches à la recherche du carré de papier que lui avait griffonné l'esturgeon.

- Professeur Dimitri Kolona...  
Kolonavochtakovich. Je le dirai pas deux fois.

La Subaru ronfla à nouveau dans la ville. La clinique où officiait le professeur Kolonavochtakovich était située non loin de Versailles dans un parc calme et boisé où le gazon tondu de frais faisait penser à un parcours de golf. Et c'était le cas! Les médecins et chercheurs du Centre pour la Recherche Neurologique Appliquée (le CRNA pour les intimes) comme l'indiquait la plaque cuivrée à droite de l'immense portail en fer forgé, pouvaient se détendre en pratiquant un 18 trous sans quitter leur lieu de travail, entre midi et deux par exemple ou le soir après toute une journée de recherches et d'expérimentations.

La Subaru fit crisser l'épais gravier de l'allée qui sillonnait entre quelques arbres majestueux et déboucha devant une fontaine qui crépitait juste face à l'entrée d'un bâtiment en pierres de taille construit probablement il y a plus d'un siècle. Ils gravirent les huit marches du perron qui s'étalaient sur au moins dix mètres de part et d'autre d'une porte d'entrée grandiloquente dont l'ouverture était commandée par un dispositif à digicode. Car le CRNA n'était pas une clinique. On n'y soignait aucune pathologie. On venait y passer des examens en qualité de cobayes. Une brigade de chercheurs tentait de comprendre les mécanismes du cerveau.

Tonio appuya sur l'interrupteur qui permettait aux rares visiteurs d'avoir accès à l'accueil, un hall de gare, tout de marbre et poutres en grès vert pale ou rose passé. Un comptoir d'hôtel laissait deviner le chignon parfait d'une secrétaire affable comme une porte de prison.

- Vous êtes les deux inspecteurs qui ont rendez-vous avec le professeur Kolonavochtakovich?

Ce n'était pas une question. Munie d'une disposition téléphonique mains libres, elle pianotait déjà sur un clavier étrange : une demi sphère comme un amphithéâtre de lettres disposées en corolle.

- Professeur? Votre rendez-vous est à l'accueil... Très bien... Agréable journée, professeur.

Elle avait sourit pendant le bref échange mais retrouvait déjà un aspect acariâtre pour désigner la porte d'un ascenseur situé sur la droite.

- Troisième étage, droite.

On ne pouvait plus laconique.

Tonio émit un rictus de sourire. Lequélec, très professionnel, ne marqua aucune émotion. La meilleure recrue du FBI n'aurait pas été aussi impeccable.

Avaient-ils à peine appuyé sur le niveau trois que les portes s'ouvraient à nouveau dans un silence pesant. Le bois et la moquette épaisse avaient remplacé le côté minéral de l'entrée. Ils bifurquèrent sur la droite. Une porte s'ouvrit. Le professeur les attendait. Il ne portait pas de blouse

blanche mais un complet cintré de la meilleure coupe qui avait sûrement été confectionné non pas par des petites mains chinoises mais bien par un tailleur anglais d'un âge avancé, amateur de cigares, de whisky quinze ans d'âge et féru d'horticulture, spécialité roses.

Il avança une main ferme aux doigts fins.

- Vous pouvez m'appeler Kolona, ça me fait plaisir.

Il ôta d'un même geste sa veste que Tonio évaluait à trois ou quatre mois de son salaire, les mois où la prime de risques tombait et enfila enfin la blouse blanche de rigueur.

- Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre. C'est par là.

Et le trio enchaina par un couloir où la moquette amortissant les pas, les murs en boiseries naturelles et un éclairage feutré donnaient un sentiment que l'on ne rencontre que dans les grands hôtels.

- Ca doit être agréable de travailler dans un confort pareil fit Tonio.

Kolona se retourna sans s'arrêter pour confirmer.

- On ne va pas se plaindre, inspecteur.

Il tourna l'angle d'un couloir tout en précisant.

- Le centre occupe des lieux chargés d'histoire, messieurs. Les nazis ne s'y s'étaient pas trompés : leurs hauts officiers SS avaient réquisitionné les lieux dès l'automne 1940. Ils y donnaient parait-il des orgies dignes de la décadence du Grand Reich.

On raconte qu'après la première guerre mondiale, c'était une maison de passe réputé dans le grand

monde. Auparavant elle avait été la propriété d'une grande famille de la Révolution. Une dynastie qui s'était éteinte à la veille de 1915 lorsque le dernier héritier s'était tiré une balle dans la tempe. Quelques tantes s'étaient alors exilées aux Etats Unis et ont fait fortune dans les cosmétiques. Mais la demeure, le château devrais-je préciser, n'a pas toujours eu si mauvaise réputation. Durant tout le XIXème ce fut le salon des esprits éclairés, portés par les idées nouvelles. On raconte que Alexandre Dumas, Victor Hugo ou encore Balzac venaient y partager les idées futuristes. C'est à la Révolution que le marquis de la Trémouille avait été épargné par Robespierre et son acharnement à faire la chasse aux aristos. Personne ne sut vraiment le pourquoi de ce privilège.

Il faut imaginer le marquis comme l'un des premiers libertaires, grand amateur d'art et... de polissonneries. C'est à lui que l'on doit ce petit bijou d'architecture, résolument moderne pour l'époque. Il avait même eu l'idée d'un ascenseur dès 1777. Deux nègres tiraient les câbles. On ne se préoccupait pas trop des conditions de travail à l'époque.

Il laissa un instant puis reprit, un brin sarcastique :

- Tout bien considéré, ça n'a pas vraiment changé, n'est-ce pas?

Le professeur Kolona cultivait une certaine élégance, tant vestimentaire que dans ses manières et la façon de se déplacer. On ne pouvait pas parler

d'attitude maniérée, à l'image de ces caricatures de folles dans les films comiques des années 70. C'était autre chose, peut-être fallait il chercher dans une expression corporelle venue de la danse. Intérieurement Tonio se fit fort d'amener le spécialiste du comportement psychologique et cognitif à avouer qu'il pratiquait la danse en plus des indispensables parties de golf.

- Nous y voici. Vous avez de la chance, nous avons une expérience qui débute à l'instant. On m'attend pour lancer un processus très strict. Installez-vous, je vous rejoins dans quelques minutes.

Kolona disparut par une petite porte noyée dans le mur de cette minuscule pièce qui donnait, par une baie vitrée occupant tout un pan de mur, sur une salle, plus vaste, située en contrebas de telle sorte que l'on pouvait voir les acteurs de l'expérience tandis que ceux-ci ne se doutaient nullement qu'on les observait. Deux sièges faisaient face à la vitre. C'étaient les seuls meubles de ce réduit. Tonio pensa que quelqu'un resterait debout. Dans la salle, Kolona s'entretenait avec deux cobayes. Un petit homme d'une trentaine d'années au cheveu déjà rare et juste compensé par un joli abdomen de mangeur de choucroute. L'autre candidat était le portrait craché de Tom Cruise, portant une ample chemise blanc cassé sur un jean noir. On l'imaginait agent d'assurances, trader ou travaillant dans le monde impitoyable de l'entreprise à quelque fonction de management. Les deux

candidats hochaient la tête simultanément puis Kolona donna au trentenaire bedonnant à choisir entre deux petits cartons, comme pour désigner le « premier à jouer ». Aussitôt, le sosie de Tom Cruise rejoint le fauteuil de dentiste qui occupait le centre de la pièce. Sous les yeux ébahis de Tonio et de Lequélec, l'homme replet attachait soigneusement les poignets du cobaye et boucla une ceinture abdominale doublée d'un bandage qui maintenait son torse. Enfin il disposa deux électrodes sur les tempes après les avoir soigneusement humidifiées. Tonio jeta un regard à Lequélec. Où étaient-ils donc tombés? Quelle allait être cette expérience psychologique?

Le petit homme bedonnant, après s'être assuré de l'immobilité forcée de son camarade, rejoint un pupitre situé à trois ou quatre mètres et faisant face à l'homme à demi allongé sur le fauteuil. Une console qui, d'où étaient placés les deux inspecteurs, permettait de constater qu'elle présentait une quinzaine de potentiomètres avec, pour chacun, un vu-mètre. Pour l'instant tous les curseurs étaient en position basse et les aiguilles couchées à gauche. L'homme saisit le paquet de fiches que lui avait remis le professeur Kolona et entreprit une lecture précise et distincte.

La petite porte s'ouvrit et Kolona entra, une esquisse de sourire aux lèvres. Il permuta un poussoir et on entendit clairement ce que lisait l'homme au pupitre.

- Tranquillité : bleu... colère : noir... joie : jaune...  
repos : vert... bonheur : blanc... passion : rouge...

La voix de Kolona se substitua au lent ânonnement du petit homme.

- Le but de cette expérience est de déterminer l'influence de la punition sur l'apprentissage.

Tonio jeta un nouveau regard à Lequélec, un peu surpris. Tout cela n'avait strictement rien à voir avec leur enquête.

- L'homme au pupitre, que nous appelons le maître, énonce une liste de sentiments, d'émotions qui sont associés à des couleurs. L'élève doit intégrer ces associations. Elles sont lues une fois dans un sens, émotion - couleur, ensuite le maître observe une minute de silence afin que la leçon se grave dans l'esprit de l'élève puis il relit toute la liste dans l'autre sens, couleur - émotion.

Le maître avait terminé sa litanie et observait effectivement un long temps de silence. Kolona aussi. Puis il reprit :

- Pour conclure, le maître relira toute la liste dans l'ordre émotion - couleur à plus grande vitesse, de manière à entériner les informations dans le cerveau de l'élève.

- ...mauve : félicité... gris : stress... violet : compassion... marron : fatigue... rouge : passion... blanc : bonheur...

- Lorsque la leçon aura été énoncée lentement et posément à voix haute dans un ordre puis dans l'autre et finalement répétée à la vitesse d'une

conversation normale, l'expérience en elle-même pourra commencer.

Kolona marqua une nouvelle pause. Le maître récapitulait maintenant les associations de mots.

- Le pupitre dont dispose le maître est relié à un système qui envoie des chocs électriques dans les électrodes placées sur les tempes de l'élève. A chaque bonne réponse, le maître doit appuyer sur un bouton placé au bas du curseur qui envoie un stimuli de plaisir à l'élève. La sensation est celle d'un agréable chatouillis. En revanche, si l'élève se trompe, il reçoit une décharge électrique croissante. Kolona se tut à nouveau. L'expérience commençait. Le maître prononça nettement :

- Bleu.

L'élève sourit.

- Tranquillité. Bleu, c'est tranquillité. C'est facile.

Le maître appuya sur le bouton. Sur le fauteuil, l'élève émit un sourire de contentement comme s'il goûtait une gorgée de grand vin.

- Blanc.

L'élève fronça les sourcils.

- Bonheur.

A nouveau la bonne réponse lui offrit un contentement digne de la joie que l'on éprouve à retrouver un ami perdu.

- Il y a quinze curseurs de punition. Le premier envoie dix volts, le second 25 volts, le troisième 40 volts et ainsi de suite jusqu'au maximum de 450 volts.

Le professeur Kolona avait prononcé ces mots les yeux rivés sur le déroulement de l'apprentissage. Il semblait fasciné par les deux hommes, le maître et l'élève, qui poursuivaient l'expérience.

Après une troisième bonne réponse, l'élève butta sur le mauve.

- Contentement?

Il reçut 15 volts pour s'être trompé. Il grimaça. Le maître continua d'égrener la liste des couleurs demandées.

- Violet.

- Passion, heu non, pas la passion, je voulais dire jubilation. Non, exaltation, c'est ça, oui.

- Mais non! Ça n'existe même pas dans la liste. Concentrez-vous un peu. Violet, compassion. Et il poussa le curseur des 25 volts. L'élève tressaillit sur son siège. Puis enchaina avec une troisième erreur de suite. 40 volts.

Tonio se tourna vers Lequélec. Le jeune flic était absorbé par la scène qui se déroulait devant eux, témoins embarrassés d'une expérience aux limites des convenances.

- Vert.

- Vert... Apaisement, non, non, repos. Vert, repos.

Le maître éclata :

- Oui! C'est bien. Vous voyez que vous y arrivez. Il appuya sur le bouton, comme déchargé d'un poids. Sur le fauteuil à trois mètres du pupitre, l'élève reçut la récompense comme un noyé happe une bouffée d'air. Il y eut une nouvelle réponse correcte

puis à nouveau deux mauvaises. Les décharges devenaient plus conséquentes. On en était à 150 volts. L'élève se contorsionnait sur son siège, sévèrement sanglé. Il commençait à gémir entre les secousses. Les secondes d'hésitation du maître à envoyer la punition commençaient à s'allonger. Visiblement, il était mal à l'aise, écrasé sous une trop forte responsabilité.

Il lut la nouvelle question. Un certain soulagement se lisait soudain sur son visage.

- Vert.

L'autre hésita.

- Délicatesse.

- Mais non! Vous venez de donner la bonne réponse il n'y a pas cinq minutes. Vert, c'est repos. Il poussa le curseur. L'élève se raidit dans un spasme sur le fauteuil. Cela devenait insoutenable. Tonio commençait à maugréer, visiblement mal à l'aise. Pourtant le professeur était d'une impassibilité donnant la chair de poule et Lequélec semblait ne pas réagir, obnubilé par ce qu'il découvrait. Il se prenait au jeu, murmurant les bonnes réponses comme pour les souffler à l'élève.

A 220 volts, une des attaches des poignets se défit. Le maître ne savait plus trop quoi faire. Il prononça, hésitant, la nouvelle couleur.

- Rouge.

Kolona avait appuyé sur un interphone.

- Stop! Vous devez vous assurer que l'élève soit bien maintenu. Allez resserrer le poignet libre.

Le maitre leva la tête vers le haut-parleur. Il ne bougeait pas. Mais déjà Kolona était sorti de la pièce d'observation et se tenait debout aux côtés du maitre.

- Allez fixer convenablement le lien défait, s'il vous plaît.

Le maitre s'exécuta. Alors qu'il se penchait sur l'élève, celui-ci le supplia :

- S'il vous plaît, arrêtez ça, par pitié, s'il vous plaît. Je ne vous ai rien fait, moi.

Le maitre hésita un moment, cherchant une réponse dans le regard du professeur. Inflexible comme l'autorité scientifique qu'il représentait, la réponse était claire.

Le maitre resserra le lien plus solidement.

- Non, par pitié, je vous en prie. Arrêtez, arrêtez.

Le maitre rejoint son pupitre.

- Concentrez-vous pour l'amour de Dieu. Ce n'est pas bien difficile. Et il ne reste quasiment plus de questions, fit-il en brandissant le bristol.

Il inspira profondément puis lut la fiche sur laquelle étaient inscrits toutes les couleurs de l'expérience à suivre. A la lettre.

Tonio, sentant que quelque chose de grave allait se produire, il savait sentir ces choses, ne put se taire davantage.

- Tu ne la trouves pas un peu limite cette putain d'expérience?

Lequélec leva le nez.

- Sais pas. Vous croyez vraiment que tout est bien

réel?

- Comment ça, bien réel? Hé mon vieux, le gars se prend des décharges à tuer un cheval et tu trouves que ce n'est pas réel!

Lequélec était mal à l'aise, en prise avec sa conscience. Bien sûr, Tonio avait raison. Ce n'était pas humain. Mais c'était une expérience savamment encadrée par des scientifiques de renom. On ne pouvait pas mettre en doute le bien fondé de la recherche. Et puis leur seule présence à eux, deux flics, au poste d'observation privilégié, était bien le garant que on ne dépassait pas les limites.

Tonio se résigna à ce simple argument.

- T'as peut être raison. Mais ça ne me plaît pas trop, cette affaire.

- Noir.

L'élève était désorienté. Il ne se souvenait plus de rien. Résigné il dit au hasard :

- Colère.

Le maître bondit de joie à son pupitre.

- Oui! C'est bien, c'est bien. Il n'en reste plus beaucoup, vous allez y arriver.

Sur le fauteuil, la récompense ne fit ni chaud ni froid à l'élève. Il semblait dans un autre monde, égaré, les yeux résolvés.

Le professeur avait repris sa place entre les deux policiers. Tonio lui jeta un regard mauvais. Le scientifique resta impassible et ses yeux se tournèrent vers la suite.

Le répit de la bonne réponse donnée au hasard fit tomber le haut niveau de stress qui régnait dans la pièce. Si bien que Lequélec pensa un moment que, sous couvert d'un apprentissage basique, les scientifiques travaillaient peut-être sur les rapports de dominant-dominé et le stress qui en découle. Il devait y avoir des applications au sein même du travail, de l'entreprise. Combien d'employés sont victimes du stress provoqué par des ordres à suivre à la lettre.

- Jaune.

- Je sais pas, je ne sais plus. Arrêtez ça, s'il vous plait. Si vous avez un peu d'humanité.

Le maître hésita, le doigt posé sur le curseur de 275 volts. Kolona appuya sur l'interphone.

- Envoyez la punition. L'élève n'a pas répondu correctement.

Le maître s'exécuta. De grosses gouttes de sueur baignaient son front. Sur le fauteuil, l'élève fut pris d'un spasme qui le tendit des pieds à la tête. Il retomba, épuisé, à deux doigts du coma.

Tonio se leva d'un bond.

- Ca suffit vos conneries. Je vais arrêter toute cette merde puisque personne ne bouge.

Il avait déjà saisi la poignée de la porte dans sa fougue, exaspéré. Kolona l'empoigna par l'épaule.

- Monsieur l'inspecteur, attendez, je vais vous expliquer le principe. Ne gâchez pas tout.

Le professeur avait une main d'acier. Finalement, ce n'était pas la danse qu'il pratiquait mais plutôt

un art martial.

- Quoi? Vous allez nous dire que c'est pour faire avancer la science que vous laissez un gugusse en torturer un autre? Parce que c'est de la torture, vous entendez, y'a pas d'autre mot.

Tonio reprit son souffle.

- Ca vous excite, hein, les douleurs d'une victime et la panique de son tortionnaire involontaire?

Lequélec s'était levé et avait secondé Kolona dans sa maîtrise de Tonio. L'élève dans la salle de l'expérience se contorsionnait dans d'atroces souffrances et le maître semblait rongé de remords. L'un souffrait physiquement, l'autre psychologiquement. Ils étaient tous les deux les victimes de cette expérience barbare.

- Calmez-vous, inspecteur, asseyez-vous. Je vais vous expliquer le but de l'expérience et vous allez comprendre.

- Je vais comprendre que je vais te coller un rapport bien salé au cul, mon gros.

Les yeux de Tonio lançaient des étincelles. Puis, se rappelant la présence de son collègue qui venait de se retourner contre lui :

- Et toi, mon coco, tu peux déjà demander ta mutation. Je vais te pourrir la vie comme tu n'as jamais encore imaginé. Si tu n'as pas eu ton bizutage, ce n'est pas trop tard.

Tonio continuait, pour lui seul :

- Non mais regardez-moi ce blanc bec, tout droit sorti de l'école, qui porte des costumes en se

croyant sur un podium de défilé de mode, pas un mot plus haut que l'autre, bien poli, la police moderne, hein? Mais quand il s'agit d'exactions caractérisées, là, plus personne.

- Calmez-vous, inspecteur, reprit Kolona. Votre indignation est tout à votre honneur. Je vais vous expliquer.

- Toi, mon pote, t'as intérêt à avoir un sacré bon argument... M'expliquer! T'as que ça à la bouche, alors accouche!

Tonio ne décolérait pas. C'était un taureau dans l'arène, un tigre en cage, un requin pris au piège.

Lorsque le calme fut revenu, le professeur Kolonavochtakovich reprit la parole, d'un ton égal et d'un calme à toute épreuve.

- Avez-vous déjà entendu parler de l'expérience de Milgram?

Tonio fit non de la tête, encore courroucé.

- Elle eut lieu au début des années 60. Puis on la reconduisit à la fin de cette même décennie. Les résultats étaient édifiants. Nous l'avons repris depuis quelques mois, en y apportant quelques modifications.

Kolona inspira un grand coup. Tonio eut à cet instant la confirmation qu'il pratiquait effectivement un art martial.

- Le but de l'expérience n'est pas de constater les effets de punitions sous forme de chocs électriques. Il jeta un œil par la baie vitrée sur l'expérience qui se poursuivait en bas.

- D'ailleurs, à ce niveau là, l'élève serait déjà mort. Tonio ne comprenait pas. Lequélec restait impassible.

- Le but est de déterminer le degré d'obéissance d'un sujet.

Il tirait de sa poche les deux morceaux de papier qui, au début de l'expérience, avaient déterminés le rôle de chacun. Il les tendit à Tonio. Sur chacun d'eux était inscrit « maitre ».

- Je ne comprends pas, avoua Tonio, soudain la tête basse.

- En réalité notre élève est un acteur recruté au centre national d'art dramatique.

A nouveau, Kolona jeta un regard par la vitre.

- Pas mauvais, n'est-ce pas? Ce qui nous intéresse c'est le rôle du maitre dans cette expérience. Jusqu'où ira-t-il avant de se rebeller?

Dans la salle d'expérience justement, le maitre refusait à présent de continuer.

- Ah, je crois que notre cobaye a atteint ses limites. Excusez-moi, je vous prie.

Kolona disparut par la petite porte. Un instant plus tard, il argumentait avec le maitre qui, à son tour comme Tonio venait de le faire, s'indignait. Après lui avoir enjoint à quatre reprises de poursuivre, le maitre, résigné d'un franc « non », prit sa veste qu'il avait ôté au palier des 200 volts et sortit à grands pas.

Douze curseurs avaient été poussés à leur maximum. Le dernier marquait 275 volts. Il ne

restait plus que 320, 375 et 450 volts!

- Tu étais au courant de tout « ça »? Demanda Tonio à Lequélec.

- J'avais lu un article sur l'expérience. Mais je ne savais pas qu'on continuait à la pratiquer. Comme l'a précisé le professeur Kolonavochtakovich (Lequélec n'utilisait jamais les diminutifs, tout juste s'il ne parlait du Métropolitain, du vélocipède ou encore de la Société Nationale des Chemins de Fer), l'expérience a eu lieu au début des années 60 aux Etats-Unis. Il me semble même que la commission Warren aurait utilisé les résultats pour disculper Lee Harvey Oswald d'avoir agi seul.

- L'assassinat de Kennedy? Qu'est-ce que ça à avoir?

- Cette expérience de Milgram permet de constater le degré d'obéissance d'un individu...

Kolona venait de faire sa réapparition.

- C'est bon. Le candidat est entendu par un de mes confrères. Je ne voulais pas vous laisser dans l'incertitude.

- Mon adjoint m'expliquait justement...

- Ah, vous connaissez l'expérience de Milgram. C'est bien. Elle devrait être au programme de toutes les écoles de police.

Lequélec reprit :

- Il me semblait avoir entendu dire qu'on l'avait suspendue à la fin des années 60.

- Très juste. Lorsque Milgram fit sa première vague au début des années 60 dans une Amérique très

paternaliste, il obtint des résultats à faire froid dans le dos. 67% des candidats allaient jusqu'au bout, jusqu'aux 450 volts. Le pourcentage chutait cependant lorsqu'il s'agissait de femmes. Ont-elles plus de discernement que les hommes? Se méfient-elles davantage du corps scientifique? Parce que, cela fonctionne grâce à l'autorité en place. Si vous, ou votre collègue, avait pris ma place, nul doute que le maître n'aurait pas dépassé les 100 volts. Peut-être même n'aurait-il pas commencé l'expérience. La caution scientifique est primordiale. Ça marche aussi parfaitement avec les militaires, cela va de soi. Dans tous les cas où une autorité hiérarchique forte est en place.

Kolona fit une pause, semblant chercher de nouvelles idées.

- Lorsque Milgram reprit son expérience en 1968, la contestation étudiante d'alors modifia spectaculairement les résultats. Moins de 20% allaient au bout du cursus. Il abandonna donc l'expérience, désormais dénuée d'intérêt. L'homme post 68 était devenu maître de ses actes. En apparence.

Depuis quelques années, on constate un nouveau conditionnement. N'avez-vous pas remarqué que les publicités ont évolué depuis le temps de la « réclame »? C'est plus fin, plus pernicieux. On ne vante plus, on suggère. J'ai voulu savoir ce qu'il en était de l'obéissance aveugle, aujourd'hui au XXIème siècle.

Nous avons donc repris, avec quelques collègues, l'expérience de Milgram en modifiant l'autorité. Si je ne porte pas ma blouse blanche, les résultats chutent sensiblement. Ils sont moins importants aussi si l'on présente les deux candidats l'un à l'autre. Si le maître connaît ne serait-ce que le nom de sa future victime, il n'ira pas aussi loin que dans le cas d'un parfait étranger. Le nom de l'institut qui sert de couverture à l'expérience est crucial aussi. Enfin, nombre de détails qui font apparaître de fortes disparités entre les cobayes, selon le milieu dont ils sont issus, leur croyance religieuse, leur niveau d'études, leur situation géographique, leur importance sociale, même leur rapport à la télévision, aux nouvelles technologies, aux réseaux sociaux, etc. Mais surtout ces résultats varient énormément en fonction de l'environnement. C'est toute notre philosophie actuelle. L'expérience telle que l'a effectuée Milgram en 1962 n'aurait pas beaucoup d'intérêt aujourd'hui. L'individualisme de la société moderne, le niveau d'études, la méfiance vis-à-vis des institutions quoi qu'elles soient font que le taux de résultats positifs serait ridiculement bas. Et c'est tant mieux. Cependant, dans nos travaux nous avons remarqué une recrudescence de cette obéissance quasi aveugle dans certains cas bien précis. Des conditionnements qui rendent les gens tels un troupeau de moutons. Je pense notamment à toutes les nouvelles technologies, les réseaux sociaux. Loin de libérer

l'individu et de la rendre responsable et maître de ses choix, elles ont plutôt tendance à l'emprisonner dans des comportements attendus. C'est tout bénéfique pour la société du commerce qui aime tant que nous soyons semblables pour mieux nous vendre des produits manufacturés identiques.

Les trois hommes se trouvaient maintenant rendus dans le grand hall d'entrée. Kolonavochtakovich remercia ses visiteurs en concluant :

- Les sujets varient énormément selon les conditions d'encadrement de l'expérience. Je ne connais pas votre criminel mais je doute qu'il ait été embrigadé dans de tels conditionnements. Cela supposerait une importante organisation. L'hypnose, peut-être, encore que sa mise en pratique demande de sérieux préparatifs. Je me suis permis de lire le rapport que le docteur Henri Martin m'a envoyé par courrier électronique. Apparemment, le sujet ne présente pas les caractéristiques du sujet influençable, mais il faudrait que j'en sache davantage.

Kolona posa sa main sur l'épaule droite de Tonio pour l'inviter à sortir.

- Vous seriez étonnés du nombre de candidats qui ont, dans des situations bien précises et c'est uniquement ce qui change par rapport à l'expérience menée par Milgram, vous seriez étonnés donc du nombre de cobayes qui vont jusqu'au bout du processus. 450 volts. Cela dénote bien entendu une totale ignorance des propriétés

électriques. Ou bien, et cela est plus grave, ce bon sens est totalement occulté par une influence extérieure. Nous ne sommes encore que de grands enfants, bien souvent incapables de nous conduire nous même.

Tonio tendit une main.

- Quand même, ça fait peur votre truc, là! Les candidats sont des personnes influençables, psychologiquement fragiles je veux dire, mal dans leur peau.

Tonio tendait de se raisonner quant à cette découverte glaçante : nous serions donc tous, à un degré peut-être plus élevé que nous le pensons, des petits soldats potentiels, au libre arbitre que nous sommes rendus incapables d'utiliser.

- Inspecteur Marchand, dois-je vous rappeler que vous, vous n'avez réagi qu'à 275 volts.

## Sept.

La petite chambre d'hôpital était d'une blancheur qui faisait mal aux yeux, juste atténuée par la légère pénombre provoquée par des rideaux tirés sur la grande baie vitrée qui donnait sur un champ de toits. Treizième étage.

Tonio poussa lentement la large porte. Raoul somnolait en émettant quelques râles de contentement, peut-être de plaisir.

Tonio ne voulut faire aucun bruit et c'est toujours dans ces cas là qu'un fracas se déclenche. La lourde porte se referma d'un coup sec, faisant valser les rideaux comme les jupes d'une belle andalouse dansant un tango endiablé.

Raoul détourna la tête.

- J'suis désolé. Je t'ai réveillé.

Raoul fronça les sourcils.

- Tu peux l'être désolé, vieux! J'étais en train de conter fleurette à une petite dans une Buick décapotable 1954, tu sais bien avec les sièges en cuir crème et le mange disque et pis les rétros, tu aurais vu les rétros, de ces chromes. Ouais, bon, c'était le bonheur grand écran jusqu'à ce que tu percutes l'arrière avec ton 38 tonnes.

Tonio s'excusa, penaud.

- C'est juste la porte de la chambre qui...

- Ouais, ben dans mon rêve, c'était un Berlier d'après guerre et tu ne m'as pas raté mon con. Tout l'arrière défoncé.

- Moi ce que je vois, c'est que même avec une petite qui m'avait l'air d'être gentille avec toi, tu ne te préoccupes que de la bagnole. Une Buick tu disais, alors que Tonio s'installait d'une fesse sur le lit en serrant fermement l'avant bras de Raoul.

- Une Buick mille-neuf-cent-cinquante-quatre, qu'il prononça en détachant chaque syllabe pour en marquer la rareté et l'excellence.

- Oui, bon. Comment vas-tu, à part rêvasser à des chromes qui brillent au soleil.

- Hé, y'avait quand même la poupée, faudrait pas l'oublier. Et j'étais même bien parti pour faire des folies de mon corps.

Tonio souleva le drap sur l'entrejambe de son ex collègue.

- Je vois.

D'un coup sec, Raoul replia le drap.

- Tu ne vois rien du tout, ducon.

- Moi aussi ça me fait plaisir de te voir, abruti.

Un instant s'écoula.

- Maintenant que les commodités d'usage sont faites, raconte-moi ta vie ici.

- Oh, tu sais, y'a pas tellement à bavasser. C'est toujours la même rengaine. Et je peux même pas bouger un orteil.

Tonio constata le dispositif qui enserrait Raoul.

- Mes jambes sont nickelles d'après les médecins

mais je ne les sens pas trop. Des fourmis parfois. C'est le bas du dos qui a morflé. Le bassin en miettes. Bref, j'ai le cul dans une chape de béton pour quelques semaines. Immobilité totale des épaules aux fesses. C'est pratique.

- Et les infirmières?

- Ca va. En fait, je n'ai pas eu le temps de trop me rendre compte. Y'en a une petite... Ben, puisque tu en parles, il me semble bien que celle du rêve lui ressemblait un peu.

Raoul se tut un moment. Tonio sourirait intérieurement. Le moral était bon, c'est déjà ça pensa t-il. Les nombreuses coupures commençaient à cicatriser et lui donnaient un air d'arlequin avec ses nombreux pansements.

- De toute façon, pour ce que je pourrais en faire.

- D'après ce que je viens de voir, ça fonctionne encore.

- Autant être au volant d'une Mustang 360 chevaux qui pétarade comme un dragon mais dont on aurait ôté les roues...

Raoul remarqua une importante valise que Tonio avait laissée en entrant.

- Tu pars en vacances?

Tonio parut étonné puis il suivit le regard de son ami.

- Ca? C'est trois fois rien.

Il s'était levé et déposait la petite malle sur une table en formica. Il fit sauter les serrures d'un coup des deux pouces.

- J'ai pensé que tu aurais peut-être besoin de remontants.

La valise était une vraie caverne d'Ali Baba pour tout gourmet qui se respecte. Bloc de foie gras premier choix, saucisson à l'ail traditionnel, mousse de saumon certifié cent pour cent naturel, caviar Petrossian, pêches au sirop et une bouteille de château Yquem dormant du sommeil du juste. Tonio fit tinter deux verres, déplia une serviette à carreaux Vichy dont il entourra le cou de son ami.

Le bouchon émit son petit ploc annonciateur de grands délices et le liquide royal se répandit dans les verres avant de contenter le palais puis la gorge des deux flics.

Raoul se gargarisait du nectar tandis que Tonio avait déplié son Opinel et entamait de belles tranches dans une miche de campagne, encore toute croustillante et moelleuse à la fois.

- Hum, putain ça fait du bien, marmonna Raoul en mastiquant une bouchée de foie gras.

- Ca va te changer de ton quotidien.

- Tu peux pas savoir. Comment tu veux que je me rétablisses si j'avale des trucs sous plastique.

Il fit honneur aux mets délicats avec une ardeur toute joyeuse. Entre deux bouchées, il s'enquit de son successeur.

- On m'a trouvé un remplaçant, je suppose.

- Tu supposes bien, vieux. Mais tu verrais le tableau.

- Et encore?

- Ben, le type même du flic tout droit sorti de l'école. Propre sur lui, toujours tiré à quatre épingles, le genre scrupuleux avec la procédure.

- Houla, c'est pas trop ton truc, ça, la procédure.

- Oui, ben toi non plus je te rappelle. Bref, il commence à me taper sur les nerfs, le blanc-bec. Il sourit à cette image.

- J'ai raté quelque chose, ça a l'air d'être drôle.

- Non, non, c'est blanc-bec. Parce qu'il est d'origine africaine.

- Hé, tu aurais tourné raciste sur tes vieux jours?

- Bien sûr que non, tu sais bien que le degré de bronzage naturel m'indiffère absolument. Mais n' imagine pas Eddie Murphy au meilleur de sa forme. C'est tout le contraire. Sérieux comme un juge d'instruction. Et encore, j'en ai connu de gratinés. Tu te souviens du juge Martinot?

- Celui de l'affaire Blanchon? Sûr que je m'en souviens. Un allumé de première. Même qu'il me faisait un peu peur, c'est dire.

Et les deux flics d'évoquer quelques-uns des grands moments de leur carrière : douze ans de collaboration quasi quotidienne, ça crée des liens.

La porte s'ouvrit sous l'impulsion d'un vrai bulldozer. C'était un ouragan qui pénétrait dans la chambre. Il faut imaginer Laurence Boccollini qui aurait perdu le sens de l'humour pour décrire l'infirmière qui avait des airs de mère supérieure.

- Qu'est-ce que c'est que tout ça? Hurla-t-elle, hors d'elle. Ou vous croyez vous? Ce n'est pas un

palace cinq étoiles ici.

- Ca, j'avais cru le remarquer fit Tonio d'un air goguenard. Elle se tourna vers le fautif et l'incendia d'un regard mauvais.

- Vous allez me faire le plaisir de ramasser toutes vos cochonneries et déguerpir au plus vite. Non, mais a-t-on idée!

- Château Yquem, une cochonnerie? pardon madame...

- Mademoiselle, je vous prie.

- Mouais, ça je l'aurais parié.

- Ah bon? Des remarques sexistes en plus. Vous allez à faire à moi, jeune homme.

Tonio se rengorgea. Difficile de garder son sens de l'humour devant une telle furie.

- Merci pour le jeune homme... Vous pourriez être ma fille. Bien que, je doute d'avoir le tort d'aussi mal élever ma descendance.

L'infirmière voulut rétorquer mais un homme aux tempes grisonnantes, vêtu d'une blouse blanche aux pans qui volaient, fit son entrée.

- Hé bien Marsaud, que se passe-t-il donc pour provoquer ce courroux insensé?

L'infirmière Marsaud baissa d'un ton dans la seconde. Tonio imaginait maintenant la gigantesque dame de soins au visage ingrat, au cheveu court, aux petites oreilles de rat, au cou inexistant, à la poitrine victorieuse qui se noyait dans un tronc de chêne porté par deux poteaux chaussés des sabots en plastique habituels, bref un mastodonte taillé

pour faire des merveilles dans l'arrière salle d'une boucherie ou encore participer aux Jeux Olympiques, section haltérophilie; il imagina demoiselle Marsaud jouer les rôles de Sophie son homonyme sur grand écran. Il faillit pouffer de rire. Le docteur le remarqua et attribua cette hilarité à tout autre chose.

- Voilà de quoi vous redonner le moral, monsieur Blanchot.

Le médecin chef siffla d'admiration devant les reliefs du pique-nique improvisé. Il prit un quignon de pain qu'il tartina de mousse de saumon puis grignota une rondelle de saucisson. Tonio voulu lui servir un verre mais la bouteille était désespérément vide.

- Désolé, docteur.

- Ca ne fait rien. Mais de vous à moi je ne pense pas que ce soit le meilleur des remèdes. Enfin, votre collègue est fort comme un roc, ce n'est pas une petite entorse au menu qui va lui être préjudiciable.

L'infirmière Marsaud rongea son frein.

- Docteur, nous ne sommes pas dans un lupanar tout de même!

- Je sais, Marsaud. Je sais que vous aimez bien que l'étiquette soit respectée, que l'ordre règne dans votre service. C'est tout à votre honneur. Mais quelques entorses au règlement sont parfois salutaires. Le facteur humain, Marsaud. Le facteur humain.

Tonio finissait de remballer le reste des provisions dans la valise et, sous prétexte de faire la bise à son pote, lui murmura en guise d'adieu :

- Effectivement, plutôt bien roulée ta petite!

Ce à quoi Raoul répondit.

- Connard

- Toi aussi portes-toi bien.

## Huit.

- Ca prend les grandes largeurs, là, non?

Tonio, exceptionnellement à la place du passager, tenait dans sa main une bonne dizaine de feuilles imprimées. Des rapports succincts relatifs à des homicides perpétrés dans toute la ville ayant un point commun entre eux.

- C'est une vraie épidémie, ma parole!

Tonio saisit une feuille au hasard.

- Là, dans le XVIIIème, une jeune femme retrouvée couverte de contusions. L'assassin a dû s'acharner sur elle avec un objet contondant. Son meurtrier présumé (il appuya sur le mot en regardant fixement Lequélec) tranquillement assis dans un fauteuil à son chevet, comme s'il veillait un mort.

Il prit une autre feuille avec dégoût.

- Celle-ci, il y a deux semaines. Une femme de ménage de 54 ans, tranchée net au niveau de l'estomac. Je te dis pas le carnage, pis l'odeur aussi. Mais le gaillard somnolait dans la pièce d'à côté. Cet autre, un vieux papy simplement assommé il y a trois jours et puis un jeune étudiant lacéré comme une œuvre d'art moderne la semaine dernière. Parfois, c'est au grand air. Là, bois de

Vincennes, un type qu'on n'a pas encore identifié tué d'un coup de sabre. Putain, un sabre. On nage en plein Japon médiéval, là. Je crois pas qu'il n'y ait un crime identique. Le seul fil rouge, le seul point commun ce sont ces types, pas une seule femme du reste, qui attendent sagement auprès de leur victime l'arrivée des forces de l'ordre.

- Ils ne préviennent jamais?

- Comment ça, ils ne préviennent jamais?

- Oui, étant donné leur délire, ils pourraient tout aussi bien téléphoner à la police, au Samu.

Tonio fouilla un peu dans les fiches.

- Non, apparemment ils sont tous trop à l'ouest pour faire quoi que ce soit.

La Subaru ronronnait doucement. Le changement de pilote s'était fait tout naturellement. En sortant du commissariat, Tonio avait encore l'esprit trop occupé par ces découvertes pour penser à conduire lui-même. Les trois stagiaires mis sur le coup avaient fait du bon boulot. En une matinée, ils avaient amassé une documentation impressionnante. Ils avaient appelés quasiment tous les commissariats parisiens et de la proche banlieue et obtenus ces fiches relatives à des meurtres un peu particuliers. Poussés par leur réussite et les éloges bourrués de Tonio, ce flic à l'ancienne qu'ils vénéraient, ils allaient passer toute leur après midi à élargir leur périmètre de recherches.

Le premier crime avait eu lieu il y a quasiment deux semaines. Un appartement sous les toits place

d'Italie. La victime : une gamine pour ainsi dire, tout juste dix-neuf ans, visiblement anorexique et couverte d'acné. Tonio et Lequélec roulaient vers le commissariat pour interroger le flic en charge de l'affaire. Ils savaient très bien que le meurtrier ne se souviendrait de rien. Comme les autres.

C'était un petit gars malingre, à peine plus épais que sa victime. Il l'avait assommée puis, à l'aide d'un marteau d'ardoisier qu'on avait retrouvé dans ses mains, il avait méticuleusement brisé tous les os de la victime. On supposait heureusement qu'elle était déjà morte, ou du moins inconsciente.

Le flic, l'inspecteur Grimaud, un gaillard élancé avec une tête de Popeye (gros pif, joues rondes, lobes d'oreilles en forme d'as de pique, front bombé) leur avait témoigné le plus grand dégoût au vu de la scène du crime.

- J'en ai vu dans ma carrière (il devait avoir l'âge de Tonio même s'il en paraissait plus), mais là ça atteint les sommets. Le pire c'est que le gars semble ne se souvenir de rien.

Par pure conscience professionnelle, Lequélec tenta de tirer les vers du nez du suspect, transféré à la prison la plus proche. Rien à faire. S'il avait retrouvé une contenance que leurs deux premiers meurtriers n'avaient pas encore, il ne se rappelait rien de la fatidique journée. Comme s'il avait agité sous hypnose.

- C'est la piste que suit le juge d'instruction en tout cas, leur avait précisé Grimaud.

- Va falloir trouver le point commun entre tous ces types.

- Précisément, voilà le premier. Les criminels sont tous des hommes. Nous avons onze cas plus nos deux découvertes, ça fait treize meurtriers. Qu'ont-ils en commun? Quel est leur parcours? De quoi est faite leur vie? Leur travail, leur loisirs.

C'était le côté du boulot que Tonio n'appréciait pas. Passer ses journées pendu au téléphone, à collecter des informations, à recouper des faits, à vérifier encore et encore. Un vrai boulot de journaliste. Et ça, ce n'était pas sa tasse de thé à Tonio. Il avait intégré la Grande Maison, pas les bureaux survoltés du Parisien ou du Figaro.

Lequélec était lancé, en revanche. Décidément un modèle de flic.

- Si nous nous y mettons dès maintenant, on pourrait avoir terminé à la fin de la semaine.

- A moins que d'ici là, l'épidémie s'étoffe fit Tonio, la mine sombre. Pas très motivé.

- Ca ne vous dit rien de devoir procéder à ce travail de fourmi, n'est-ce pas?

Lequélec commençait à cerner Tonio.

- Je ne te cache pas que c'est pas mon péché mignon.

Tonio avait automatiquement repris le volant après leur visite au commissariat du XIVème. Il stoppa à l'angle d'une rue tranquille.

- On a quand même la possibilité de prendre le temps de manger quelque chose, non?

## Neuf.

L'entrecôte baignait dans son jus rosé et les frites étaient juste croustillantes à souhait.

Lequélec regardait Tonio de biais, chipotant du bout de la fourchette sa lotte aux aromates.

- Quoi? J'ai un morceau de salade sur les dents?

- Je me disais juste qu'on pourrait se partager le travail.

- C'est ce qu'on fait, non. On appelle ça une équipe.

Et il enfourna une portion gargantuesque de son steak avant d'avaler la moitié de son pichet de bière. Lequélec grimaça.

- Quoi? Je mange comme un porc, c'est ça?

Lequélec inspira profondément.

- J'avoue que j'ai connu des gastronomes plus distingués. En fait, je voulais dire que je pourrais m'occuper de l'administratif, passer des coups de fils, effectuer des recoupements et vous iriez sur le terrain interroger les familiers, les collègues de travail, l'entourage.

Tonio parla la bouche encore pleine et Lequélec dut faire preuve d'une perspicacité hors norme pour combler les effacements de voyelles et les disparitions de consonnes.

- Ché pas con. Mais on n'aura qu'une partie des

renseignements.

- Justement, ça permet de cerner chacun toutes les personnes. Ensuite, on se donne une matinée pour tout mettre en commun. Un briefing.

Tonio regarda à son tour Lequélec avec insistance. Celui-ci se fit moqueur.

- Vous n'allez pas me faire le coup de la feuille de salade. Je n'en ai pas dans mon plat.

Tonio ne releva pas l'ironie.

- Tu devais pas être mauvais en anglais à l'école, toi.

- Je me débrouillais. J'avais pu bénéficier d'un séjour linguistique à Londres. Ca aide.

L'oeil de Tonio pétilla.

- Ah! A nous les petites anglaises!

Lequélec ne comprenait pas.

- Non, rien. T'es trop jeune pour avoir connu le film.

Le portable de Tonio bipa. Le thème de Blanche Neige. Lequélec examina son collègue avec curiosité.

- Oui ma chérie.

Le visage du flic s'était instantanément radouci, comme en présence d'un être cher, une grand-mère sur un lit d'hôpital ou un nourrisson dans son parc.

- Non, là je suis en train de déjeuner.

Il sourit et Lequélec remarqua pour la première fois une fossette qui se marquait sur la joue droite et le plissement des yeux qui indiquait une grande joie intérieure, un apaisement.

- C'est bien. Tu m'en garderas quelques-uns.

Lequélec finit sa lotte, froide maintenant.

- Je te promets, oui. Je passerai te chercher en fin d'après midi.

Tonio eut ce petit mouvement de la main droite pour fermer le portable et Lequélec pensa au geste de Gainsbourg lorsqu'il éteignait son briquet. Autre époque, autres mœurs.

En trois jours, les seize cas furent épluchés méticuleusement. Seize, puisqu'on avait trouvé encore trois nouveaux cas. Nouveaux n'était pas le mot. Ils se situaient dans la proche couronne parisienne mais dataient de quelques jours. En fait, le dernier « client » était celui retrouvé dans l'hôtel miteux du treizième. Depuis, plus rien. Les assassinats se déployaient donc sur exactement huit jours avec un seul relâchement, le quatrième. Soit précisément deux morts par jour. Lequélec y voyait une piste à suivre quand Tonio ne parlait que d'une coïncidence amusante.

- Amusante?

- Oui, je veux dire étonnante, curieuse, singulière, originale... Piquante.

- Piquante?

- Hé, tu vas passer le reste de la journée à répéter chaque mot que je dis?

Lequélec eut un léger sourire.

- Ben voilà un sacré progrès. Tu sais que tu viens de sourire là. C'est une première. Faut fêter ça!

Et Tonio décapsula deux canettes de bière sans alcool.

- Votre vocabulaire est étonnant.

- Tu sais ce qu'il te dit mon vocabulaire? Allez, zou, assez trainassé, dis-moi ce que tu as pêché de valable dans ton ce fouillis.

Tonio indiquait le bureau recouvert de feuilles éparses, de notes, de clichés, de captures d'écran internet, de dossiers, de cartes, un plan de Paris.

- En fait, il y a deux pistes sérieuses, mais peut-être un peu tirées par le cheveux.

- C'est pas un examen, tu n'as pas à t'excuser à priori. Vas-y, je t'écoute.

Lequélec se racla la gorge.

- Premier point : tous les suspects sont des hommes. Entre vingt et un et cinquante trois ans. Tous ont un boulot pépère, un brin ennuyeux et répétitif qui demande une constance mais pas de grande responsabilité. En revanche côté loisirs, ils partagent tous plus ou moins une passion, du moins un intérêt pour tout ce qui est culture. Ça va de la fidélité monacale à Questions pour un Champion jusqu'aux abonnements à des musées ou des salles de cinéma, visites de salles d'exposition, soirées de concert. En revanche aucun n'a sauté le pas. Ce sont de bons amateurs, parfois éclairés, mais absolument pas artistes eux-mêmes.

Tonio écoutait patiemment Lequélec en train de faire son exposé. Il s'attachait plus au débit de son adjoint qu'à ce qu'il annonçait vraiment. Il avait

déjà remarqué une manière assez scolaire dans son phrasé, surtout lorsqu'il devait relater un fait, expliquer une scène. Comme s'il récitait quelque chose qu'il avait appris par cœur. Sa voix était posée, avec de temps en temps, une modulation à la façon dont certains journalistes télé de France 3 régions ont de commenter un reportage. A cet instant précis, il lui donnait l'impression d'un collégien répondant aux questions d'un examinateur. Il n'y avait rien de naturel là dedans, ou alors le naturel chez Lequélec se traduisait par cette litanie empruntée, sobre et efficace, mais sans ses accents de vérité que l'on trouve dans une conversation normale. Tonio pensait à ces étrangers pensant bien faire, Américains ou Japonais, qui d'une certaine façon parlaient un français d'université meilleur que celui baragouiné par les gens de la rue. Mais terriblement teinté d'indifférence.

- ...Voilà pour les points positifs. Ca ne fait pas lourd, pourtant j'ai bossé. J'ai tenté de faire un rapprochement entre les spécificités de chacun et leur style si je peux m'autoriser ce terme, leur méthode d'exécution. Rien de tangible n'en ressort. Rien de tangible. Voilà justement le tic de langage qui irritait Tonio. Un robot, voilà. Mais d'un autre côté, rien à voir avec ces discours préparés, ces phrases toutes faites, comme on juxtapose des briques de Lego, employées par les militaires et certains gendarmes de faction. Eux lui faisaient

penser à des singes savants. Lequélec, c'était encore autre chose. Il donnait l'air de quelqu'un qui a été éduqué entièrement dans les écoles et pas seulement instruit. Tout ce qu'il savait, tout ce qu'il *était* venait d'en dehors de sa famille. D'ailleurs, avait-il une famille? D'où venait-il? Quel était son parcours? En principe, tous les flics de leur niveau avait le même pedigree, mais lui semblait différent. Tonio se promet à l'occasion de fouiller un peu dans le dossier de son collègue. Ce qu'il aurait déjà dû faire avant de faire équipe avec lui.

- ...En conclusion, la seule piste valable est celle-là. Je sais, c'est un peu juste. Et vous?

Tonio semblait se réveiller d'une sieste réparatrice.

- Vous m'écoutez, inspecteur?

- Bien sûr que oui, je t'écoute. Qu'est-ce que tu crois que je suis en train de faire, là?

- Bailler aux corneilles, peut-être...

L'audace, on ne pouvait pas parler d'insolence à ce niveau, l'audace de Lequélec scia Tonio comme la réplique juste dans un film policier, comme la chute d'une histoire drôle rondement menée.

Lequélec s'attendait déjà à recevoir une volée de bois vert de la part de son collègue suite à cette ironie mal placée. Mais ce n'était pas de l'ironie et elle était justement très bien placée.

Tonio sourit et posa sa grosse main de flic sur l'épaule de son adjoint.

- Tu as fait du très bon boulot, Lequélec. Là, je suis fier de toi. Mais tout ça pour quoi, en réalité, hein?

Tu le reconnais toi-même : tu n'as rien.

Lequélec baissa la tête non en signe de soumission devant une hiérarchie de meute mais pour avouer son impuissance. Il avait bossé comme un nègre, et cette image le fit sourire intérieurement. Tout ça pour ça en résumé. Tonio avait raison dans un sens. Trois jours perdus pour queue de chie.

- Bon, voilà ce qu'un pro a récolté, lui, en trois jours.

Tonio avait l'air du gars qui se fout de sa propre gueule. Cela détendit l'atmosphère qui se chargeait comme un ciel d'orage lors des journées de canicules.

- Moi aussi j'ai bossé, contrairement aux apparences, vieux. J'ai visité *tous* les appartements des suspects. Y'en a pas deux pareils. Impossible de trouver une trame commune. Les voisins, tu penses bien qu'au vingt et unième siècle, plus personne ne connaît personne dans une grande métropole. Parait même qu'à la campagne les gens ne se parlent plus. Tu vois dans quel merdier on est. Bon, bref. Moi aussi j'ai noté un intérêt notable pour la culture et l'art. Cela transparait dans la déco de leurs sweet home (Tonio insista sur le terme anglais en fixant Lequélec qui eut un sourire), dans leurs habitudes.

Tonio était en train d'endormir le poisson comme il disait. C'était sa méthode d'interrogatoire et souvent il l'employait à son corps défendant lorsqu'il devait faire un rapport oral, prononcer un

discours. Heureusement cela ne lui arrivait pas souvent. On assenait des faits sans importance, on causait d'une routine lassante, d'un désintérêt total pour, d'un seul coup, faire surgir la pièce à conviction. La preuve irréfutable. Le couperet. Comme dans ces vieux polars où, à l'avant dernière page, parfois même à l'ultime ligne, on apprenait comment le coupable était coupable. Parfois pourquoi.

- J'ai trouvé ça.

Il brandit un exemplaire quasiment neuf d'un bouquin broché d'environ 450 pages à la couverture sobre, style collection la pléiade ou encore ces bêtes à Goncourt édités chez Gallimard.

- Je ne m'en suis aperçu qu'à la neuvième adresse. Faut croire que le cerveau enregistre ce que les yeux voient sans qu'on en ait réellement conscience. Ce bouquin était chez tous les meurtriers (Tonio ne s'embarrassait pas des termes suspect, supposé, présumé). Et en bonne place, comme s'ils venaient d'en finir leur lecture.

Lequélec fit tourner la couverture pour en lire plus aisément le titre et l'auteur.

« Les âmes assassinées de Paul Fallissard ».

## Dix.

Lequélec feuilletait le roman d'un air distrait.

- Méfie-toi, ce bouquin est peut-être une grenade. En le lisant tu risques de la dégoupiller, fit Tonio dans un sourire ironique.

- Un livre comme arme du crime, c'est nouveau ça.

- Non, sérieusement, il y a sûrement quelque chose à creuser là dedans. Je ne crois pas aux coïncidences, moi. On retrouve un nanar en bonne place chez nos seize suspects. J'ai vérifié : il n'apparaît nulle part. Pas chez Amazon et un vendeur de la FNAC m'a affirmé non seulement qu'il ne connaissait pas ce titre mais qu'il n'était même pas référencé.

Lequélec ferma le bouquin et examina le quatrième de couverture.

- Y'a pourtant un code à barre... Editions Denoël. Une maison réputée pourtant.

Tonio fit un geste de la main comme pour balayer l'argument.

- Tout est faux là-dedans. Avec les imprimantes numériques, tu peux imprimer ta propre prose en deux heures. Je me suis renseigné. Tu envoies un texte sous un format Word ou en Pdf et tu reçois ton bouquin avec code-barres et tutti quanti.

Les rues défilaient à nouveau devant le pare-brise

de la Subaru.

- On va où comme ça?

- Nulle part. J'ai besoin de réfléchir.

- Et vous avez besoin de rouler à tombeau ouvert pour vous ouvrir les méninges?

- D'abord, je ne roule pas à tombeau ouvert comme tu le prétends, ensuite oui, de voir défiler le paysage ça m'ordonne les idées.

Lequélec tourna la tête. Le paysage? Des rangées d'immeubles. Des files de voitures en stationnement. Le ciel redevenu gris de la capitale. La chaussée morne et luisante. De rares passants courbés, pressés. Une multitude de solitudes juxtaposées, rendues encore plus seules par l'illusion du contact permanent. Portable. Réseaux sociaux. Mails. Plateformes d'échange. Forums.

La Subaru vira dans une allée très calme du quinzième. Les tours de Beaugrenelle, fleuron des années 70, se détachaient sur un ciel gris. Ce qui avait été l'un des quartiers les plus modernes il y a 40 ans commençait à sentir le décrépit. Les gratte-ciels étaient devenus des ombres menaçantes. Tonio stoppa devant les hautes grilles d'un lycée.

Lequélec posa le livre sur le tableau de bord.

- On fait les sorties de collège maintenant?

Tonio fit un appel de phares sans répondre.

Une jeune adolescente se détacha d'un groupe de filles habillées toutes sur le même modèle : jean et sweat-shirt à capuche. Elle s'avança à pas mesurés. Tonio se souvenait encore d'un temps, pas si

lointain, où Monia venait à lui en courant dès qu'elle l'apercevait. Bientôt, elle jouerait l'indifférence puis elle s'en irait. A l'université, puis dans la vie. Dans sa vie. Avec sûrement un gentil garçon pour remplacer son père. Non, pas un garçon. Evidemment. Mais c'était pareil.

Elle ouvrit la portière arrière et se laissa tomber sur la banquette. Après cinq secondes, comme si elle se rendait compte qu'elle n'était pas seule, elle se pencha en avant et posa un gros baiser sur la joue de Tonio puis jeta un regard curieux sur Lequélec. Elle eut un mouvement de recul.

- Tu es en service, papa?

Lequélec répéta machinalement.

- Papa?

Tonio tourna la clé de contact, puis élevant suffisamment la voix pour couvrir le ronronnement du moteur :

- Je te ramène à l'appartement. On a un truc à finir nous deux.

La Subaru s'engagea dans la circulation tandis que Monia tendait une main franche vers Lequélec et d'un ton enjoué :

- Monia Marchand, enchantée.

Lequélec, surpris, se contorsionna en balbutiant :

- Jean Marc Lequélec, inspecteur adjoint. Ravi, moi aussi.

Tonio bougonna.

- Ca s'est bien passé cette semaine, ma chérie?

Monia fouillait déjà dans sa poche intérieure et en

sortait un portable.

- Hé, je t'ai posé une question. Ca peut pas attendre, le portable?

- Non, mon papounet chéri. Ca ne peut pas attendre.

Tonio constatait que sa fille commençait à prendre le plis des autres adolescentes. Jusque là, elle lui accordait encore plus d'importance qu'à ses copines au téléphone. Mais, trois secondes plus tard, elle lui tendait le petit écran sur lequel était affiché ce message :

« Inscription validée. Bienvenue à l'école supérieur des arts et métiers pour la session d'Octobre, Mademoiselle Marchand ».

Tonio fixait d'un œil la chaussée et de l'autre la grande nouvelle dont sa fille avait dû prendre sur elle pour ne pas lui révéler l'annonce au téléphone ce midi.

- C'est pas vrai! Tu es acceptée? Félicitations, ma chérie.

Sur la banquette arrière, Monia buvait du petit lait. Pour une nouvelle, c'était une sacrée nouvelle.

Tonio réfléchit à toute vitesse.

- Ecoute, tu vas rentrer, prendre une douche et t'habiller comme une vraie dame. Ce soir, je t'invite pour fêter l'événement.

Monia joua la jeune femme faussement irritée :

- Comme une vraie dame? Mais, je suis une dame, monsieur l'inspecteur.

# Onze.

- Alors, tu en penses quoi de ma fille?

Lequélec était pris de court. Voilà que son collègue l'immisçait maintenant dans sa vie privée.

- Heu, très bien. Mais je ne savais pas que vous aviez une fille.

- Hé, il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas, mon gars.

Il donna un coup de volant pour garer la Subaru. Puis, en coupant le contact.

- Et c'est très bien comme ça.

Tonio chassa une pensée qui s'immisçait dans son esprit et reprit :

- Maintenant, il nous faut découvrir d'où vient ce bouquin. On va interroger les seize suspects. Sur le nombre, il y en aura bien un qui se souviendra de quelque chose.

Lequélec reposa la bouquin sur le tableau de bord. Même si toutes les informations figuraient bien en bonne place, il y avait fort à parier que tout était faux dans ce livre : nom de l'auteur, maison d'édition, site d'impression...

- On se partage le boulot?

Tonio balaya de la main la suggestion.

- Non, cette fois on va la jouer par équipe de deux, comme dans les films.

Tous les suspects se rappelaient très bien avoir

acheté le bouquin le même jour. Il se souvenaient également de l'avoir fini mais restaient plus vagues sur la suite. Tout semblait indiquer qu'ils étaient passés à l'action après avoir lu le livre. Ce n'était plus une coïncidence, là. Quand les deux flics les interrogèrent sur ce qu'ils avaient pensé du bouquin, ce fut également plus évasif. Il était question d'une histoire de malfrats en cavale qui faisaient ainsi le tour du monde, poursuivis par toutes les polices de la terre. Une sorte de roman feuilleton. Rien de bien méchant. Mais tout portait à croire qu'une substance s'était glissée entre les pages. L'encre, peut-être.

Lequélec qui avait manipulé le livre sous toutes les coutures s'était lavé les mains pendant dix minutes sous le regard amusé de Tonio.

- S'il s'agit de nanotechnologie, c'est pas un bout de savon qui t'épargnera. Je t'avais dit de faire gaffe, ce bouquin est une vraie bombe, mon pote.

Lequélec regarda ses mains comme si s'étaient deux grenades dégoupillées. Et il commençait à en avoir marre que l'inspecteur Marchand lui donne du mon gars ou mon pote. Il n'était ni son faire valoir, ni son copain.

Tonio appuya sa main sur l'épaule de l'adjoint en riant ostensiblement.

- Allez, t'inquiètes pas, tu as encore le temps de partager un bon petit Chinois avant de mourir dans d'atroces souffrances. Le Palais de l'Orient, ça te dit? C'est moi qui régale.

Lequélec regarda Tonio comme une bigote examine un mécréant qui vient de blasphémer dans la maison de Dieu.

- Vous n'êtes qu'un estomac posé sur deux jambes. Et Tonio gloussa de plus belle.

Les résultats de l'analyse chimique en laboratoire ne donnèrent absolument rien. Pas la moindre trace de substance nocive ou même de virus dans l'encre ou diluée dans le papier, vieux procédé datant du moyen-âge. Était-il possible que les molécules dangereuses se soient évaporées à la lecture? Possible, mais peu probable. Il reste de toute manière les cellules souches dans lesquelles ont été stockées les molécules en question. En revanche, le laborantin insista sur un détail peu commun.

- La police de caractère, messieurs.

- Eh bien, quoi?

- Il en existe des milliers mais on n'utilise toujours quasiment la demi douzaine récurrente dans le domaine de l'édition. Celle-là est très rare.

Si Lequélec était soulagé et pouvait continuer sa lecture, ça ne faisait pas les affaires des deux flics.

- Ca ne peut pas être une coïncidence. Seize meurtres. Seize victimes qui n'ont pas un seul point en commun. Seize méthodes différentes. Des profils psychologiques qui se recoupent chez les meurtriers. Et un bouquin fantôme comme fil rouge. C'est un peu gros. Y'a forcément quelque chose en rapport avec le texte. Tu as commencé?

Lequélec leva la tête. Il en était au premier chapitre.

- Ca parle de quoi? Cette histoire de cavale?

Lequélec s'était replongé dans le roman. Il répondit tout en continuant de parcourir les pages.

- C'est pas mauvais, mais le style est inexistant. On comprend mieux qu'il s'agisse d'une auto édition. Aucun éditeur n'aurait misé un kopeck sur cette prose.

- Et pourtant ça risque bien de faire une jolie pub si on parvient à démontrer que cette banale histoire sans style est à l'origine de seize crimes immondes.

La Subaru s'arrêta devant un immeuble flambant neuf. Tonio appuya sur l'interphone et se présenta. La porte émit un déclic. Les deux flics pénétrèrent dans un hall tout en marbre.

Books Etc occupait un espace relativement réduit en réalité. Comme toutes ces start-up, la société d'autoédition n'avait pas besoin de beaucoup de place. L'équipe était réduite au minimum. Une secrétaire, deux collaborateurs, un commercial et Marc Maudit auquel Tonio avait déjà parlé au téléphone.

- Bonjour messieurs, fit il en tendant une main d'acier. Il les accompagna dans une sorte de petit salon aménagé dans le coin qui bénéficiait de la clarté du jour face à une immense baie vitrée. Il n'y avait pas de cloison, l'équipe réduite travaillait en open space.

- Comme je vous l'ai dit au téléphone, je ne vais pas pouvoir vous renseigner avec précision. Tout ce que j'ai, c'est un nom. Mais c'est peut-être un pseudonyme.

- Il y a bien une adresse, non? L'imprimeur a dû bien livrer la commande quelque part.

Marc Mauduit fit signe aux policiers de le suivre. Dans cette pièce d'un seul tenant, il y avait un espace non négligeable que Tonio avait bien remarqué dès son arrivée. Il était occupé par une machine qui ronronnait gentiment. Une sorte de photocopieur taille géante.

- Je vous présente Edgar. Marc Mauduit sourit comme s'il venait de faire une plaisanterie à mourir de rire.

- Nous l'avons baptisé comme ça, à cause de son côté british. Classe, discret, efficace et quasiment silencieux. Rien à voir avec les sous-sols d'une imprimerie classique, n'est-ce pas? Pourtant, de ces entrailles sortent cinquante livres à l'heure.

Les deux flics contournèrent l'appareil qui en imposait tout de même.

- Edgar reçoit un texte sous la forme d'un fichier Pdf. La plupart du temps, les auteurs ont réalisé eux-mêmes toutes les opérations de mise en page. Ils choisissent eux-mêmes la police de caractère, la pagination, le calibrage du texte. Et Edgar se contente d'imprimer au kilomètre. On pourrait même augmenter la cadence jusqu'à 250 bouquins à l'heure, mais Eric ne pourrait pas suivre. Marc

Mauduit venait de tendre le menton vers l'un des deux collaborateurs qui s'activait devant une autre machine, aux dimensions plus réduites et émettant de petits claquements étouffés.

Le trio s'avança.

- Edgar fait partie de la première génération de ces imprimante numériques. Il faut encore utiliser une colleuse pour obtenir le livre définitif. Normalement, à la rentrée, on devrait pouvoir investir dans un nouveau modèle. Vous insérez une clé Usb avec votre manuscrit à un bout et il en sort le livre broché à l'autre bout en quelques minutes.

Tonio pensa à toutes ces nouvelles technologies qui menaçaient de plus en plus tout un savoir faire. Les appareils photos numériques automatiques qui permettaient à n'importe qui de faire des clichés acceptables et mettaient les techniciens du développement au chômage; toute cette robotisation qui se substituait à l'homme et ses gestes, maintenant définitivement perdus. Au train où ça allait, on ne saurait bientôt plus rien faire de nos dix doigts. A part tapoter sur un clavier. Et encore! La plupart des ordinateurs deviendraient tactiles comme les portables et les tablettes.

Marc Mauduit, fier de son installation, continuait sa présentation.

- De fait, très souvent nos clients viennent récupérer leur commande ici, dans nos locaux.

L'oeil de Tonio brilla soudain d'une nouvelle étincelle.

- Vous avez donc vu la personne qui est venue?
- Pas moi. C'est Brigitte ou Eric qui s'occupent des retraits direct. Mais nous n'avons qu'une signature et la personne était sûrement un commissionnaire d'après ce que vous m'avez dit.

Marc Mauduit tendit un récépissé à Tonio tout en demandant à la secrétaire de venir les rejoindre. Celle-ci se souvint vaguement qu'un coursier portant un casque de moto était venu emporter le colis il y a environ deux semaines. 25 exemplaires des Ames assassinées de Paul Falissard.

On n'était pas plus avancé.

- 25 exemplaires, vous dites?
- Oui, on peut même en imprimer qu'un seul avec ces petits bijoux fit Marc en désignant Edgar.
- Ca veut dire qu'il reste 9 exemplaires qui se baladent dans la nature.

Tous les exemplaires vendus l'avaient été par le biais d'un site de vente sur le net. Mais, renseignements pris, il s'agissait d'une plateforme située à Ankara. Autant chercher une aiguille dans un grenier de foin. Ceux qui avaient disséminé cette bombe littéraire avaient pris toutes leurs précautions. Le site proposait un paiement par Paypal et, sur un site Turc, il était extrêmement difficile d'obtenir une traçabilité correcte.

Tonio réfléchissait à haute voix.

- Il faut absolument retrouver les neuf exemplaires restant. Ils sont peut-être en train de couvrir quelque

part.

- Pas impossible, mais cela fait presque une semaine que nous n'avons pas eu de nouveau cas.

- Les seize se sont étalés sur presque dix jours. Tout le monde ne lit pas à la même vitesse. Et il est possible que certains aient abandonné en cours de route. Ils ne connaissent pas leur bonheur. Et, au fait, t'en es où?

- J'avance, j'avance, patron.

Tonio grimaça. Il n'aimait pas du tout, mais alors pas du tout que Lequélec le qualifie ainsi.

- Oh! On est collègues, y'a pas de patron ici.

- Bien, chef!

La Subaru reprit du service. Tonio et Lequélec avaient rendez-vous avec Thomas Mercadier, typographe et spécialiste des caractères utilisés en imprimerie. Celui-ci siffla d'admiration devant les pages du livre.

- Messieurs, vous avez devant vous une nouvelle police (il prit un temps pendant lequel il toisa les deux policiers : l'homme n'était pas dénué d'humour). Jamais vu de semblable. Le gars qui a pondu ça est très fort. Vraiment très fort.

Thomas Mercadier évoquait sans pourtant lui ressembler vraiment l'acteur Jean Rochefort. Il avait des manières détachées, un certain flegme, mieux : une désinvolture. Tonio songea que même si les murs s'écroulaient sous le coup d'un fort tremblement de terre, le typographe ne changerait

rien à sa contenance. Il assisterait en spectateur privilégié à un spectacle unique. Il en serait même ravi d'une certaine façon.

Après avoir fouillé sur des étagères de dossiers et d'objets hétéroclites, le spécialiste en calligraphie revint avec deux plaques où le même texte était imprimé. Mais sur la seconde, des lignes rouges soulignaient les différences de jambages, les hauteurs plus prononcées de certaines hampes, l'inclinaison de certains mots et l'espace plus ou moins important laissé entre les lettres.

- Celle-ci s'appelle Dyslexie Font. Et comme son nom l'indique, elle permet à une personne souffrant de ce symptôme de pouvoir mieux reconnaître les mots.

Mercadier indiqua certaines spécificités des caractères qui semblaient, à première vue, ne pas différer d'autres polices. L'effet n'était pas visible, comme ces messages subliminaux qui, paraît-il, accompagnent certaines publicités.

Il poursuivit.

- La dyslexie est, en grande majorité, le résultat d'une méthode d'apprentissage de la lecture qu'on appelle globale. Si elle permet à l'enfant de savoir lire en un temps record, la plupart du temps en moins de deux mois, elle appréhende le mot dans son ensemble. L'enfant reconnaît visuellement le mot sans se donner la peine de le décortiquer syllabe par syllabe, comme on l'enseignait avant 1960. Après ces excès, l'éducation nationale est

revenue à plus de justesse avec des méthodes semi-globales. En fait, nous sommes tous un peu dyslexiques.

Il tendit une autre feuille cartonnée où étaient écrits quelques lignes.

« La place de l'alimentation dans nos sociétés est primordial. Nous sommes ce que nous mangeons. La diététique apporte de plus une aide considérable à la médecine. Des aliments sains, préparés simplement sont le gage d'une vie saine et équilibrée... »

- Vous avez, de vous-même, rectifié les mots mal orthographiés. Peut-être même n'avez-vous pas remarqué qu'ils n'étaient pas corrects. Dans certains cas, l'ordre des lettres importe peu. Certaines personnes prennent même des mots pour des autres ou écorchent involontairement des terminaisons. La langue évolue sans cesse et nul ne peut savoir tout l'apport, positif ou négatif, de cette génération sms.

Thomas Mercadier reprit les Ames Assassinées pour conclure :

- Je ne pense pas que cette typographie alambiquée soit un hasard ou une œuvre d'art. Il est possible d'orienter la pensée du lecteur par ces caractères.

- Vous pensez que cela peut agir comme par hypnose?

- Ce n'est pas exclu, bien que je ne pense pas que les pouvoirs typographiques soient aussi étendus. Cela renforce un message, comme dans le cas des

logos par exemple. C'est un tout. Le fond sans la forme perd en intensité mais la forme sans aucun fond est stérile. Il faudrait que j'étudie plus en profondeur celle-ci.

- Vous avez carte libre, monsieur Mercadier. Nous attendons vos résultats.

Les deux flics avaient déjà tourné les talons lorsque Tonio se retourna :

- Ah, j'oubliais! Vous pouvez étudier la typographie du livre mais évitez de le lire en entier. C'est plus sage.

Le typographe hochait la tête.

## Douze.

Cette enquête commençait à passionner les deux flics. Ce n'était pas commun. D'habitude, on pouvait craindre une certaine routine dans la conduite d'investigations liées à une série de meurtres. L'intrusion de ce bouquin en faisait la principale arme du crime. C'est dans ces lignes que les suspects trouvaient le déclenchement de leur folie passagère. Car il s'agissait bien de démence momentanée. Rien dans leur vie routinière ne les prédisposait à un passage à l'acte. Ils étaient réservés, ayant un travail obscur, quelques amis ou pas, une vie de famille (sur seize, huit étaient mariés, huit divorcés, juste équilibre), des distractions liées de près ou de loin à l'art : c'était la seule chose qui les différenciait de Monsieur tout le monde.

Après les trois ou quatre jours consacrés à cette enquête de terrain, les deux flics en étaient venus à se concentrer sur le livre.

- Tu progresses dans l'arme du crime? Toujours pas d'effet secondaire?

Tonio n'était pas convaincu que le livre, seul, avait le pouvoir de déclencher une attitude meurtrière. Il devait y avoir autre chose. Un conditionnement en amont dont le livre ne serait que le catalyseur. Fort de cette conviction, il laissait à son adjoint toute la

liberté d'avalier les 400 pages troublantes.

Lequélec leva la tête du roman qui commençait à corner. Apparemment il en était à la bonne moitié.

Il fit la moue de celui qu'on dérange en pleine action.

- Je ne peux pas affirmer que c'est palpitant, mais il y a quelque chose. Une sorte d'accoutumance. Mais je comprends que certains aient pu abandonner en cours de route. Si je n'étais pas obligé...

- T'en mets du temps. Tu ne peux pas le finir un soir, une bonne fois pour toute?

Lequélec, touché au vif, prit un ton plus cinglant, pour la première fois.

- Ecoutez inspecteur titulaire Marchand, je passe déjà toute la journée sur cette enquête et je doute que vous puissiez remettre en cause ma bonne volonté et la qualité de mon travail. Alors ne me demandez pas de faire des heures supplémentaires. Tonio fut pour le moins surpris par cette saillie.

- Bon, bon. Ok, pas de problème. Je pensais simplement que tu t'ennuyais seul chez toi, le soir.

Lequélec avait repris la lecture, il marmonna :

- Merci de votre sollicitude mais je ne suis pas seul, inspecteur.

Tonio resta muet en faisant une grimace d'approbation qui se traduisait par un léger gonflement des joues, le regard absent et en avançant un peu la tête comme lorsqu'on doit sortir d'une porte cochère sans visibilité.

Il se trouve qu'un des seize suspects possédait encore l'emballage dans lequel il avait reçu le livre.

- Je les garde toujours car il m'arrive parfois de vendre les bouquins que j'aime le moins.

Finalement, notre société fliquée à la Big Brother (cartes à puces, systèmes de fidélité dans les grandes surfaces, téléphone portable, caméras de surveillance...) avait du bon quelque fois. Le carton portait forcément quelque précieuse information qui permettait de remonter à l'agence d'envoi. Les deux flics se rendirent dans un bureau de poste, le carton sous le bras, afin d'en savoir plus.

Un cadre des postes les reçut dans son bureau où quelques affiches vantaient des placements avantageux, des comptes postaux sécurisés et même des assurances pour toutes les activités possibles. Dans le hall, ils avaient remarqué une vitrine proposant des téléphones portables, des cartes pour célébrer les moments forts de la vie, des agendas, des stylos. Bref, la vraie annexe d'une papeterie. Tonio en fit la remarque au jeune commercial propre sur lui. Il eut un sourire amusé comme s'il s'adressait à des enfants de huit ans.

- Vous savez messieurs que la Poste ne peut plus se contenter d'acheminer le courrier. Nous devons nous diversifier, sinon c'est la mort.

Tonio n'avait jamais bien saisi cette tendance à optimiser à outrance dans le monde de l'entreprise.

Pour l'instant, à la PJ, ils n'étaient pas encore obligés à un rendement productif, bien que, en y regardant de plus près...

Le jeune cadre fit jouer le carton entre ses mains. Pianota un code sur son ordinateur. Fronça les sourcils, ce qui, sur son front encore jeune, lui donna l'air d'un bébé à qui on a retiré soudainement son hochet.

- Messieurs, je suis désolé, mais cela ne vient pas de chez nous.

- Et savez-vous quelle société a acheminé ce colis.

Le commercial regarda Tonio comme s'il venait de lui annoncer que les martiens avaient débarqué place d'Italie.

- Impossible. En fait, ce code est bidon. Et toutes les données disponibles le sont aussi. On a voulu vous mener en bateau. C'est tout simplement un envoi par coursier privé. Il en existe 2500 officiellement répertoriés pour l'agglomération parisienne. Sans compter ceux qui travaillent au noir. Bonne chance, messieurs!

Tonio remercia le jeune cadre dynamique en faisant une moue écoeurée. Qu'attendaient-ils de cette piste? Comme toutes les autres, elle ne menait nulle part. Il y avait une organisation précise derrière tout ça. Des gens qui ne voulaient pas qu'on fasse des rapprochements, des recoupements. L'impasse totale.

Ou bien s'agissait-il tout simplement d'un auteur autoédité qui faisait du porte à porte pour vendre

ses œuvres? Cela se tenait. Enfin, cela se tenait si l'on occultait le site turc. A moins que le type ne soit turc lui-même.

On s'enlisait grave.

C'est à ce moment que Lequélec proposa à Tonio de venir dîner demain soir chez lui.

- Ma femme aimerait bien faire votre connaissance.

Tonio ouvrit de grands yeux.

- Ta... femme?

## Treize.

Tonio appuyait déjà sur l'interphone alors que Lequélec sortait à peine de l'habitacle. Il le rejoignit dans un grand hall avec verrière, portes massives, dalles de marbre, plantes grasses en pot. Le grand tralala.

- Nous sommes où là, exactement?

- Hé bien, en plein huitième comme tu peux le constater à l'aspect misérable des murs et au délabrement général.

Des plaques noires indiquant des professions prestigieuses faisaient miroiter leurs lettres dorées sous une lumière douce. Avocat, chirurgien plastique, notaire, gynécologue, magicien, neurologue, expert en psychologie cognitive, antennes parisiennes de diverses o.n.g...

Lequélec passait en revue les différentes fonctions auxquelles correspondaient un numéro et un étage. Et un mot resta bloqué en travers de son entendement.

- Magicien?

L'ascenseur ouvrit ses larges portes sans un bruit.

Tonio s'impatienta :

- Alors, tu rappliques?
  - Laisse-moi deviner. Expert en psychologie cognitive, non?
- Tonio imita le ding dong de Questions pour un Champion.
- Perdu! Bon, c'est vrai, il y avait un piège.

Max Mandrix s'appelait en réalité Gilbert Lecornu. Parfois notre identité administrative peut jouer en notre défaveur dans une vie professionnelle. Certains savent passer outre et même prendre ce clin d'œil patronymique avec humour et sont fiers d'étaler en grosses lettres au dessus de leur boucherie Jean-Paul Sanzo ou encore la boulangerie Bellemiche. Une candidate à l'élection de Miss France se nommant Béatrice Grossein devra faire preuve d'une grande force morale et d'une sacrée dose d'humour tandis qu'un syndicaliste du nom de Gérard Bassaler aura forcément une chance supplémentaire dans son combat.

Gilbert Lecornu se produisant dans divers cabarets, ça sonnait faux. Max Mandrix, ça claquait. Ça pouvait s'imprimer en larges lettres sur des affiches promotionnelles.

Le magicien à l'allure de croupier les reçut cordialement en faisant apparaître derrière l'oreille de Tonio deux balles de ping-pong et un petit cube coloré lorsqu'il serra la main de Lequélec.

Tandis que le prestidigitateur manipulait sans en

prendre conscience les petites balles de la main droite, Tonio expliquait leur venue en résumant dans les grandes longueurs cette épidémie soudaine de meurtres inexplicables.

- Je sais que vous êtes un spécialiste de la dissimulation. Tout porte à croire, après que les résultats chimiques du labo aient disculpé le livre en lui-même, que les auteurs des crimes aient été manipulés. Mais la piste de l'hypnose ne fonctionne pas.

Max Mandrix fut surpris sans le montrer. Il parvenait à maîtriser tous ces tics et rictus qui peuvent nous trahir. S'il était un as de la dextérité manuelle, il avait appris à travailler son comportement, ne pas laisser apparaître ses émotions. Du moins en public.

Alors que Tonio lui rapportait dans les grandes lignes la nouvelle orientation de l'enquête, il parcourait très lentement la pièce qui servait de bureau et certainement de terrain d'entraînement. Marcher lentement à grandes enjambés devait lui permettre d'ordonner ses pensées, de mieux s'imprégner des informations délivrées par le policier.

Lequélec observait les objets du magicien posés sur des étagères ou à même le sol. Paquets de cartes à jouer, chapeau claqué, canne, diverses cages en trompe l'œil, des ustensiles qui avaient un aspect normal sous un certain angle et qui se modifiaient sous un autre. Des anamorphoses en trois

dimensions. Il y en avait partout et Lequélec, sans savoir vraiment pourquoi, songea à la société dans laquelle on vivait. Il y avait trop de tout. Ça commençait à l'hypermarché. Des rayonnages à perte de vue proposant dix marques différentes d'un même produit, des gadgets superflus, une abondance qui donnait le tournis. Si on songeait aux bouquets de chaînes de télévision, ce n'était pas mieux. De trois chaînes il y a 40 ans, on été passé à plusieurs centaines aujourd'hui... sans pour autant proposer davantage de diversité. Et ne parlons pas d'internet. Des milliards de sites noyés dans l'anonymat puisque personne ne dépassait la première page de résultats sur la page Google. A quoi bon tout ça? Dans quel but? La fibre écologique du jeune flic lui fit penser à toute cette biodiversité qui s'étiolait devant la rapacité de l'humain. Dans le même temps, il y avait redondance de technique, pléthore d'information. Pour quoi faire? Noyer le poisson, sûrement.

Tonio se tut. Max Mandrix s'adressa à Lequélec.

- Vous ne trouverez pas de lapins ni de colombes. Je n'aime pas travailler avec des animaux. Et puis ça fait des saletés.

Non seulement, le magicien cultivait une certaine élégance, un aspect de lord anglais ou de majordome dans un grand hôtel, mais on pouvait noter autant sur sa personne que dans la décoration de son cabinet une réelle tendance à l'excellence. Il aurait été comme un poisson dans l'eau à l'époque

Victorienne.

Max Mandrix ouvrit un tiroir. Il en sortit un dessin sur un bristol du format carte postale.

- Que voyez-vous?

Les deux flics répondirent d'une seule voix :

- Un lapin.

- Un canard.

Max Mandrix émit un petit sourire, de ceux qu'arbore celui qui vient d'en raconter une bien bonne.

Les deux flics se regardèrent un instant puis focalisèrent leur attention sur le croquis. Après réflexion, les oreilles du lapin se transformaient en bec de canard... et inversement.

- Tout l'art de l'illusionniste est d'amener le public à ne voir qu'un aspect des choses. Pendant qu'il est en train de regarder le lapin par exemple, le canard peut faire tout ce qu'il veut sans être dérangé.

Il déplia un sachet plastique d'une enseigne de grande distribution bien connue.

- Et là, que voyez-vous?

- C'est le logo des magasins Carrefour.

- Et que représente-t-il?

Les deux flics se regardèrent avant de répondre, mais ils avaient, cette fois, la même opinion.

- Une sorte de flèche moderne, où le cul bleu serait arrondi et la pointe un triangle rouge.

Max Mandrix se régalait.

- Le cul de la flèche. On ne me l'avait jamais faite celle-là. Je vous aime bien, inspecteur. Vous êtes

bien sûr de ne voir rien d'autre?

Tonio réfléchissait. Il connaissait bien ce logo. Tout le monde le connaissait, même en dehors des frontières de l'hexagone. Non, vraiment il ne voyait pas. A part cette flèche design.

Max Mandrix prit un feutre et fit apparaître les contours du C majuscule. C'était plus fort que de faire apparaître un lapin d'un chapeau claqué. Finalement, il n'en fallait pas beaucoup pour amuser la galerie.

- Tout ça, ce sont des exemples qui prouvent bien que notre cerveau accommode ce que nos yeux lui montrent. En fonction de notre culture, de nos expériences. Si je montre le logo de Carrefour à des étudiants scientifiques, la proportion de ceux qui voient d'emblée le C augmente sensiblement. Nous sommes tous formatés par notre éducation, par le milieu duquel nous venons et dans lequel nous grandissons puis nous passons notre vie. C'est très intéressant. Mais il y a mieux.

Cette fois, il sortit un disque en carton bicolore. Ça ressemblait au logo du nucléaire, une tarte aux parts moitié blanc moitié noir.

- Fixez attentivement le disque.

Et il le fit tourner à très grande vitesse. Puis, soudain, il stoppa et remplaça le disque par une feuille blanche.

- Que voyez-vous?

Tonio vit des reflets verts tandis que Lequélec observait des tâches jaunâtres.

- Saint Thomas avait tout faux, mes amis. Non seulement nous ne voyons que certains détails d'une scène, rarement sa globalité, mais encore il est possible de nous berner dans les grandes largeurs. Ce petit test allie la persistance rétinienne bien connue : il suffit de fixer une lumière vive puis de fermer les yeux. On continue à voir la lumière ou, si l'on fixe une page blanche, on verra un point noir. Ici, le mélange du noir et du blanc décompose le spectre. En fonction de la prédominance des cônes et des bâtonnets, ces cellules qui tapissent le fond de notre œil, certains verront du bleu, d'autres du vert, du rouge ou du jaune.

Max Mandrix rangea précautionneusement ses illusions.

- Savez-vous que les femmes percevront une orange plus rouge et que les hommes verront une pelouse plus jaune? En fait, nous voyons comme Saint Thomas, je veux dire que notre rétine enregistre exactement ce qui existe, mais notre cerveau apporte des modifications, ajuste des interprétations. Constamment. A la manière d'un ordinateur qui réorganise en permanence les données sinon le système se bloquerait sous le flot d'informations. Ainsi il coupe volontairement notre vision quelques millièmes de seconde chaque minute. Nous ne nous en rendons pas compte, je ne parle pas du clignement des yeux, là. Il s'agit d'autre chose, une sorte de respiration si vous voulez.

Max Mandrix s'était relevé. C'était un homme qui ne pouvait rester en place. Il devait marcher, s'occuper les mains en permanence.

- Savez-vous pourquoi certains d'entre nous ont le mal des transports? Nos yeux voient un paysage défiler tandis que toutes nos autres perceptions nous indiquent que nous sommes immobiles. Le cerveau pense que cette erreur de perception est le fait de l'organisme qui est contaminé par un poison. Il réagit pour éliminer le poison et nous donne envie de vomir, la nausée.

L'illusionniste jouait avec quatre balles en mousse qu'il faisait apparaître et disparaître sur sa personne. Les deux flics étaient hypnotisés.

- Voyez toutes ces illusions d'optique. C'est uniquement notre cerveau qui réajuste la réalité en fonction de notre entendement. De la même façon, l'inhumain nous est incompréhensible et on sera toujours plus affecté par la mort d'un proche que par un génocide de gens qui ne nous sont rien.

Mon travail repose là-dessus. Je m'efforce de détourner - ou d'attirer - l'attention de mon public afin de ne lui montrer que ce que je veux qu'il voie. Certains ont le même dessein que moi, mais pas dans le même but. Moi, je ne fais que divertir les gens; eux les conditionnent.

Max Mandrix se tut un instant, considérant l'espace autour de lui à la recherche d'on ne sait quoi. Puis il reprit, comme sorti subitement de sa léthargie :

- Vous devriez aller voir Romain Bartho. C'est le

meilleur spécialiste des sciences comportementales que je connaisse. Il va sûrement vous parler d'expériences qui vont vous donner froid dans le dos.

Tonio se souvenait encore de l'expérience de Milgram. Il redoutait d'en apprendre davantage.

Le magicien raccompagna les deux hommes à la porte d'entrée. Après leur avoir serré chaleureusement la main, et comme les deux flics s'éloignait, il fit mine de penser à quelque chose.

- Attendez!

Tonio et Lequélec stoppèrent. Ils firent demi tour. Max Mandrix avait-il oublié de leur confier un élément important?

- Il me semble que vous avez oublié quelque chose de... enfin de personnel. L'illusionniste revint dans la salle où avait eu lieu leur précédent échange, les deux flics sur ses talons. Il stoppa à trois mètres d'un bahut en chêne massif qui avait impressionné les deux hommes à leur entrée.

- Hé bien, qu'avons-nous oublié?

Max Mandrix leur indiqua l'étagère centrale qui proposait un petit cadre représentant une nature morte, un bouquet de fleurs séchées, une horloge suisse en miniature et...

- Non d'un chien s'exclama Tonio.

Il venait de repérer l'objet.

- Je n'ai rien vu venir, admit-il en glissant une photo en noir et blanc dans sa poche. Je suppose que ceci vous appartient, inspecteur adjoint

Lequélec, ajouta-t-il en tendant un portefeuille marron.

Les deux flics étaient décontenancés.

Max Mandrix émit un petit sourire. Cela illustre joliment notre propos, n'est-ce pas messieurs? Vous aviez les deux pièces sous votre nez pendant tout l'entretien.

Lequélec et Tonio se souvinrent que le prestidigitateur tournait en effet le dos au buffet et qu'eux avaient tout le loisir de pouvoir repérer leurs effets très personnels, juste là, devant leurs yeux. Mais ils étaient captivés par les propos du magicien comme un vulgaire public lors d'une représentation.

- Et encore, vous n'êtes pas des citoyens lambda insista Max Mandrix. Vous êtes, par votre profession, entraînés à repérer les moindres détails.

- Il nous a sûrement dépouillé lorsqu'il nous a congédié si chaleureusement, avança Tonio.

- Et comment aurait-il réussi à les envoyer sur l'étagère du buffet? Lancer le portefeuille, c'est plausible, mais la photo...

- As-tu déjà joué, enfant, à un petit jeu qui consiste à jeter des cartes à jouer dans un chapeau situé à cinq mètres?

Non, Lequélec n'avait pas eu ce genre de jeu. Ni quand il était enfant, ni même après. Il avait eu d'autres chats à fouetter. Et puis une carte est plus rigide et moins grande qu'une photo 12 par 18. Mais ce qui intriguait le jeune flic, c'était cette femme sur la photo, qu'il avait malgré lui détaillé. Il y avait un sérieux air de ressemblance avec la propre fille de Tonio. Sûrement sa mère.

Où était-elle maintenant?

Tonio rompit le silence en sortant son portable. Il composa le numéro de Romain Bartho et fut surpris de tomber directement sur lui. Il se présenta, indiqua la recommandation de Max Mandrix et obtint un rendez-vous pour le lendemain.

## Quatorze.

Il était 20h15. Tonio était rentré se changer, prendre une douche et consulter d'éventuels messages. Maintenant, il sortait de la Subaru qu'il utilisait en dehors des heures ouvrables.

Lequélec habitait en proche banlieue dans un quartier qui sentait encore les revendications syndicales des années 60. Montrouge. Comme partout où les ouvriers ont laissé la place à de jeunes loups aux dents longues qui frayaient dans un monde moderne fait pour les battants et les gagneurs, le quartier s'était modifié. Refait à neuf. Exit ceux qui n'y avaient plus leur place. Ces anciens prolos devenus les parias d'un monde qui avançait sans eux, ne les laissant même plus sur le bord de la route, mais bien englués dans un fossé profond et nauséabond.

L'appartement de Lequélec se situait au premier étage d'une construction en briques qui avait fait l'objet d'une restauration récemment comme l'attestaient les fenêtres à double vitrages qu'on voyait fleurir un peu partout dans le pays, dopées par des subventions et des aides de l'état pour la rénovation de l'habitat ancien. Tonio se fit la réflexion que l'argent était bien le nerf de la guerre, même quand ces largesses se retournaient contre vous. Une prime à la casse et les ventes de voitures

neuves s'envolaient mais il fallait tout de même rajouter au bout un peu, à la façon qu'ont ces grandes surfaces d'offrir le troisième article pour le prix de deux. Alors qu'on a juste besoin d'un seul exemplaire. Le Scénic pouvait bien encore rouler 100 000 km de plus mais l'occasion était à saisir. L'isolation ferait sûrement gagner quelques économies d'énergie appréciables, mais l'investissement ne serait épongé qu'au bout de dix ans. Savait-on où l'on serait dans dix ans. Qu'est-ce qu'on ferait? Les esprits positifs avançaient des arguments de modernité, de protection de l'environnement, de lutte contre le réchauffement climatique. Soit. Mais Tonio faisait partie des désabusés. Pas franchement écolo mais convaincu que quoiqu'on fasse *maintenant*, il était déjà trop tard. Et que pèserait le bon vouloir de 60 millions de français face à la frénésie de 200 millions d'américains. Et la Chine, hein, la Chine? Oui? Tonio faisait partie de cette majorité silencieuse qui, à force de se persuader que rien ne sert à rien, font que rien ne bouge justement. Il faisait abstraction du pouvoir politique chinois, encore fort et qui pouvait, cela c'était déjà vu sur des actions ponctuelles, réduire ses émissions de gaz carbonique drastiquement par quelques lois bien senties. A l'inverse, il suffisait qu'une nouvelle économie aille dans le sens d'une société plus propre, générée par des entreprises qui allaient faire leur beurre sur de nouveaux concepts, de nouveaux

aménagements, pour que l'Amérique devienne le pays le plus vert du monde. Sans renier pour autant la course à la croissance et la bonne santé de la bourse par un développement technologique (on ne se refait pas) orienté sur et par de nouvelles technologies qui ne feraient que repousser l'inéluctable grand clash. Ou pas.

Accompagné de ces pensées, Tonio était maintenant devant l'appartement de l'inspecteur adjoint Lequélec. Il actionna la sonnette dont il entendit la sonnerie, étouffée par l'épaisse porte anthracite.

Au bout de quinze secondes, elle s'ouvrit sans bruit. Lequélec avait troqué son costume d'agent du Fbi pour un polo vert sapin et un jean très classe. Même en tenue de sport, il dégagait une élégance naturelle. Tonio n'aurait pas été surpris d'apprendre que les parents de son collègue étaient attachés d'ambassade, professeurs d'université ou avocats. Cependant cela ne collait pas. Un fils de grande famille ne régresse pas socialement. Ou bien c'est pour la bonne cause. Médecin du monde, volontaire d'une ONG quelconque, travailleur social. Pas simple inspecteur. Quelque chose clochait. Allait-il en apprendre davantage sur un sujet qui, ma foi, ne l'avait jusque là pas effleuré. Malgré des qualités de probité et de droiture, une certaine éthique du métier, toutes choses que, à plus de 50 ans Tonio savait utiles dans les beaux discours mais qui volaient en éclats à la moindre affaire un peu

glauque, malgré donc une croyance naïve dans les bienfaits du métier de la part de son collègue, Tonio reconnaissait que Lequélec était, au fond, un bon gars. Un gentil garçon qui reviendrait très vite sur ses belles illusions d'une police au service des citoyens, à la grandeur de la grande maison, etc, etc.

Lequélec saisit le bouquet de fleurs mêlées que Tonio avait acheté chez un fleuriste ouvert tard sur son chemin et la bouteille de Bordeaux qu'il tenait maintenant dans ses deux mains.

- C'est gentil. Je n'y connais rien en grand vin, mais j'aime bien. Et puis Mélanie va être ravie pour les fleurs.

Les deux hommes s'avancèrent vers le salon. Une porte à gauche, donnant sur la cuisine d'où s'élevait de délicieuses senteurs laissait entrevoir la femme de Lequélec qui allait et venait, mettant une dernière touche au plateau qui allait accompagner l'apéritif.

Tonio avait fait un effort vestimentaire. Sous-pull noir près du corps mettant en valeur des pectoraux saillants, même à dix ans de la retraite. Une veste bien coupée dans les tons prune très sombre et un jean noir qui semblait être le cousin de celui porté par Lequélec. Une paire de mocassins sur mesure. Bref, Tonio n'aurait pas été plus classe pour une cérémonie informelle ou même un enterrement. Mais, à part la bouteille de Pauliac, on n'enterrerait personne ce soir.

- Installez-vous, je vous en prie, fit Lequélec en indiquant un canapé crème qui occupait presque la moitié de la pièce. Une imposante bibliothèque à moitié vitrée lui faisait face, simplement séparée par une table basse en bois brut, un peu tarabiscoté et dont les pieds semblaient être du bois flotté. A droite, la fenêtre qui, si Tonio s'était bien repéré dans l'espace, devait donner sur une cour et à gauche une table ronde joliment dressée pour accueillir trois couverts. Lequélec crut bon de préciser.

- C'est un peu petit ici. Un coin douche, une chambre à coucher ici (il fit un grand geste circulaire de la main gauche) et une cuisine si minuscule qu'on n'y prend jamais nos repas, excepté le café et les brioches du matin.

- Ah, tu es café brioches, toi?

Lequélec sourit. Ou il mentait, ou les viennoiseries n'avaient aucun effet sur son corps d'athlète.

- Si je vous disais thé au citron, grillade, œuf à la coque, fruits et fromage, vous me croiriez davantage?

- Probablement. Mais, dis-donc, on n'est plus en service, là? Y'a plus toutes ces conneries de hiérarchie. Si tu me tutoyais en m'appelant Tonio comme tout le monde. Pour une fois.

- Pour une fois, se contenta de répéter Lequélec.

Les deux hommes tournèrent la tête. Mélanie ôtait un tablier de cuisine bordé de dentelle blanche. A

cette vision, Tonio pensa un instant à ces nounous noires qui émaillent les vieux films qui se déroulaient dans le sud des Etats-Unis, style *Autant en emporte le vent*. Mais la comparaison s'arrêtait là. La femme de Lequélec était d'une beauté stupéfiante.

Elle portait un chemisier à fleurs sur une jupe droite noire tombant au genou. Mais la finesse des traits de son visage masquait complètement tout détail vestimentaire. Tonio pensa automatiquement à Max Mandrix et ce qu'il leur avait révélé à propos de la distraction du spectateur. Mélanie était, à ce point de vue, distrayante en diable. Impossible de remarquer autre chose que ses yeux noirs qui vous fixaient intensément tout en gardant une distance, instaurant d'emblée un respect vis-à-vis d'elle. Des yeux qui laissaient passer une grande humanité, une franche sympathie, une ouverture d'esprit et de tolérance mais on y sentait aussi la sentinelle armée qui n'hésiterait pas à prendre un autre ton si toutefois on se permettait quelques familiarités. Mélanie n'était pas de ces filles qu'on tripote comme si c'était de la viande sur l'étal d'un boucher. Un front dégagé sur des cheveux noirs ébène retenus en un savant chignon qui ne donnait pas l'impression de sévérité. Peut-être parce qu'une mèche s'en échappait. Peut-être à cause de ce sourire honnête et sincère, nullement forcé, qui, n'eut été l'ambivalence de son regard, aurait sûrement témoigné d'une candeur exagérée,

à la limite de l'innocence pure. Ses lèvres semblaient douces, sans artifice. Du reste, elle n'était pas maquillée ou était-elle justement idéalement fardée, pas pour cacher un improbable défaut mais, au contraire, pour révéler une beauté évidente. Aucun artifice ne pouvait améliorer le résultat d'ensemble. Un nez droit et des pommettes trahissaient une ascendance nordique mais Mélanie était noire de peau. Bien plus que Lequélec. Une peau qui, sous une certaine lumière, se révélerait quasiment surnaturelle, comme ces poupées de cellulose. Mais cela n'arriverait pas car Mélanie ne prenait jamais de poses, elle cultivait un naturel de princesse, c'est tout.

Elle tendit une main fraîche et ferme lorsque Lequélec fit les présentations. Elle se mouvait avec grâce, naturellement. Elle donnait l'impression d'être née avec la maîtrise totale de son corps, n'ayant eu besoin d'aucune béquille pour acquérir cette aisance de mouvement. Aucun cours d'expression corporelle, pas de natation deux fois par semaine depuis ses huit ans et pas davantage une assiduité à la danse classique durant toute l'adolescence.

Mélanie avait le même âge que Lequélec mais ça, Tonio ne le savait pas. Sa peau exceptionnelle et son engouement lui attribuaient pas plus que 25 ans. Quand elle en aurait deux fois plus, aucune ride ne viendrait dénoncer le poids des ans. Peut-être, bien plus tard encore, elle vieillirait d'un seul

coup. Mais, à cet instant, Tonio pensa qu'elle incarnait la jeunesse éternelle.

- Je crois que tu viens de gagner un admirateur de plus, ma chérie.

Les mots prononcés par Lequélec sur un ton de plaisanterie réveillèrent Tonio qui se retrouva sans s'en rendre compte, assis sur le canapé, Mélanie en face de lui sur une chaise en rotin et Lequélec faisant le service.

- Je ne vais pas avancer ce truisme éculé que je vous imaginait exactement comme vous êtes, inspecteur.

Truisme. Donc, en plus d'une beauté éclatante, Mélanie possédait une culture universitaire.

- Vous savez, les flics se ressemblent tous un peu passés un certain âge.

- Je pense que c'est le cas pour n'importe quelle profession. Plus que l'habit, c'est la fonction qui fait le moine.

- Je vous sers... Lequélec se reprit devant le regard incendiaire que lui jeta Tonio, je te sers, Tonio?

Mélanie remarqua l'hésitation.

- Excusez mon mari, inspecteur. Il n'est pas très liant question vocabulaire. Il s'en remet très souvent au vouvolement.

Tonio prit la balle au bond. Ca ne lui disait rien de s'entendre interpellé inspecteur toute la soirée, surtout par une aussi charmante personne.

- Justement, puisqu'on aborde le sujet, vous serait il possible de ne pas me donner de l'inspecteur à

chaque phrase? J'ai l'impression de poursuivre une enquête où vous seriez le principal témoin. Puis, s'adressant dans la foulée à Lequélec :

- Deux doigts de bourbon, merci.

Mélanie élargit son sourire :

- Tant que c'est en qualité de témoin, même principal, ça peut aller. Mais, soit. Je vous appellerai simplement Tonio.

L'inspecteur avança un pion, avec un petit pincement cardiaque :

- Et pour le vouvoiement?

- Comme vous désirez. Cela ne me gêne pas le moins du monde.

- Crème de mûre, ma chérie? s'enquit Lequélec.

Mélanie acquiesça d'un sourire tendre.

La conversation roula sur différents sujets d'ordre général tandis que les verres se vidèrent puis se remplirent juste une seule seconde fois. Les amuse-gueules maison eurent un franc succès. Mélanie s'excusa du plateau vide.

- J'ai remarqué que les invités se gavent de ces petits fours au moment de l'apéritif et n'ont plus faim lorsque le repas arrive. C'est pourquoi je ne charge jamais et parfois j'en viens à penser que c'est justement pour masquer un diner navrant que les hôtes assomment leurs convives dans ces préambules interminables.

Après truismes, voilà préambules. Décidément cette Mélanie ravissait Tonio au plus haut point.

Lequélec abonda dans la même veine :

- Pour aller dans la même direction, je ne ressers qu'une fois. L'abus d'alcool masque le vrai goût des aliments. Vous ne croyez pas? Euh, tu ne crois pas?

- Si, si. C'est parfait. Je sens que je vais me régaler ce soir.

Mélanie ne fit preuve d'aucune fausse modestie. Elle était un cordon bleu et elle le savait. Mais elle n'appuya pas sur cet avantage. Les saveurs des plats seraient son meilleur avocat.

On passa à table en continuant de deviser sur le monde et ses travers ou ses joies et merveilles. Il n'était pas question de participer à un concours de doléances et jérémiades sur l'état avancé de dislocation de la société moderne et globalisée.

L'atmosphère était détendue, une parfaite soirée rythmée par un repas fin et succulent. Des feuilletés aux fruits de mer, délicieusement croustillants accompagnés d'une salade où se mêlait concombres, chou rouge, radis coupés en fines lamelles et des petits cubes d'un composant que Tonio ne put reconnaître avec certitude. Puis du travers de porc servi avec une jardinière de légumes, légèrement caramélisés, une sorte de ratatouille qui faisait ressortir la saveur des ingrédients tout en gardant une structure parfois croquante. Il n'y eut pas de fromage et Tonio s'abstint d'en faire la remarque jusqu'à ce que Lequélec, au détour d'une conversation roulant sur la place du film d'auteur dans la programmation

actuelle du septième art, en fasse la remarque.

- Nous ne sommes pas très fromage. Vous, tu voudras bien nous en excuser.

- Ca ne fait rien. C'était tout bonnement excellent. Et je ne suis pas un accro à la tomme de chèvre ou au bleu d'Auvergne, fit Tonio en se pinçant le nez. Tout le monde rit.

Lequélec rebondit sur l'emploi de l'imparfait utilisé par Tonio.

- Comment ça, c'était excellent? C'est pas fini, mon vieux. Attends de voir le feu d'artifice, tu m'en diras des nouvelles.

Pour une fois Lequélec n'avait pas hésité sur le tutoiement. Le Gigondas qui accompagnait le repas n'y était sûrement pas pour rien.

Mélanie se leva de table en rassemblant les assiettes. Lequélec la stoppa d'un geste. Il mit un point d'honneur à débarrasser les couverts et les assiettes sales. Tonio nota cet empressement. Mélanie, un peu surprise, offrit un sourire à Tonio et murmura :

- C'est un grand soir, apparemment.

Tonio prit le même ton de confidentialité pour enchaîner :

- Il ne donne pourtant pas l'impression du macho de base.

Mélanie sourit à nouveau. Ses dents étaient d'autant plus éclatante qu'elles illuminaient un visage d'ébène parfait.

- Les apparences sont parfois trompeuses, Tonio.

En fait, sous ses dehors de gentleman élevé dans une pension Suisse, Jean-Marc conserve dans ses gènes un grand morceau d'Afrique. Là, par exemple, je suis certaine qu'il est parti à la cuisine pour avoir le privilège de pouvoir servir le dessert.

- Entièrement composé par toi, je suppose?

- Exact. C'est un peu ma spécialité. Un clin d'œil à mes origines.

La confiance fut brutalement coupée par Lequélec qui criait depuis la cuisine de venir l'aider. Mélanie soupira avec malice.

Elle s'éclipsa pendant trente secondes. Tonio se sentait agréablement bien. Les saveurs mises en exergue par une préparation subtile, le vin parfait qui commençait un peu à lui tourner la tête, le cadre douillet dans lequel ce couple, apparemment heureux, s'épanouissait, tout concordait à ce que l'on se sente si bien ici.

Mélanie fit son entrée portant à bout de bras un plateau qui sentait bon la Martinique. Lequélec suivait avec un pichet contenant une substance indéterminée.

La pièce montée ne proposait aucun chou à la crème. Il n'y avait que des fruits formant une pyramide où la chantilly singeait la neige. Quatre ananas servaient de base à l'édifice, surmontés par un entrelacs de bananes suintant une sorte de caramel, des quartiers d'orange et de mandarine se mélangeaient avec des rondelles de kiwi. Il y avait des cubes de mangue et de kaki.

Lequélec se pencha sur l'oreille de Tonio en prenant prétexte de le servir du breuvage mystérieux pour lui confier :

- J'ai préféré que ce soit Mélanie qui apporte elle-même ce qu'elle a sûrement mis tout l'après-midi à composer. C'est un peu sa fierté.

- Et ce liquide douteux, c'est quoi?

Lequélec prit un fort accent martiniquais :

- Ca, toubab, c'y est pou passer la nuit avé beaux rêves, tu sais.

On leva les verres. On trinqua. Le breuvage avait un fort goût de rhum, son constituant principal, mais on y décelait au fur et à mesure que les parfums alcoolisés se répandaient dans tout le palais, d'autres saveurs comme la noix de coco, la noisette, puis tous les parfums des îles. Une piraterie des sens.

- Je ne savais pas que tu étais native de Martinique, fit Tonio à Mélanie.

La jeune femme prit une grande inspiration tout en servant avec virtuosité un pan de la pyramide de fruits.

- C'est tout simple pourtant. Je suis originaire du Ghana. Quand j'avais quatre ans, mes parents ont immigré en Martinique. J'ai été élevée dans la culture des îles. Je n'ai que très peu de souvenirs du Ghana.

- Tu n'y es jamais retournée? Tonio attaqua son assiette avec envie.

- Non, fit Mélanie dans un sourire. Je n'ai pas

encore cette nostalgie là. Ca viendra peut-être plus tard... Quand j'aurai des enfants. Elle regarda Lequélec avec les yeux qui brillèrent. Le jeune inspecteur acquiesça d'un signe de tête.

- Elle me tanne avec ça depuis quelques mois déjà. Mais j'aimerais bien passer titulaire avant, histoire d'assurer mes arrières.

La soirée entrait dans sa deuxième partie, les esprits s'étaient dilués dans l'alcool et le sucre fruité du dessert. La conversation devenait plus personnelle. Mélanie raconta quelques souvenirs de son enfance en Martinique, des moments heureux malgré une certaine simplicité d'existence.

- Nous n'étions pas très riche, je dirais même pauvres si l'on se réfère aux barèmes occidentaux. Mais il existait un fort lien social là-bas. Je suppose que c'était pareil au Ghana. Tout le monde se connaissait.

Elle laissa s'installer un silence puis reprit :

- Tout le monde se mêlait des affaires des autres aussi.

- Le revers de la médaille, admit Tonio. Nous n'avons plus ce genre de problème dans nos grandes cités modernes.

Mélanie sembla ignorer la remarque de Tonio.

- Quand nous sommes arrivés en métropole, j'avais dix-sept ans. C'est peut-être un cliché de dire ça, mais j'avais tout le temps froid et j'ai toujours détesté les jours maussades. La pluie, ça ne me fait rien, mais cette brume piquante, brrr. Et puis les

gens étaient foncièrement différents ici. C'est chacun pour soi. J'ai passé mon baccalauréat au lycée Saint Exupéry. Puis j'ai entamé des études de droit.

Tonio leva les yeux comme pour demander quelque chose. Mélanie le stoppa en tendant sa main droite.

- Non, non. Je n'ai jamais voulu devenir flic. Je voulais aider ceux qui n'ont pas la chance d'être du bon côté de la barrière. Mais j'ai échoué au concours du barreau. Alors, me voilà greffier dans un cabinet de notaire. Pas très exaltant comme boulot, mais c'est encore mieux que ce que j'aurais pu prétendre si on était resté en Martinique.

Lequélec précisa alors :

- Ses parents sont venus à Paris pour qu'elle poursuive ses études.

Mélanie le regarda avec tendresse.

- Oui et non. Je pense qu'ils ne se plaisaient pas beaucoup là-bas. Mon père travaillait dans l'administration au Ghana et ma mère était assistante sociale à Nsawam, à deux pas de la capitale. Le pays avait connu le régime communiste de Nkrumah après avoir obtenu son indépendance à la fin des années 50, l'un des premiers pays africains à sortir du colonialisme. Mais les années 70 furent une succession de coups d'états. Moi je ne m'en rendais pas compte. Les enfants ont d'autres préoccupations mais je voyais bien que mes parents craignaient pour leur sûreté, leur vie peut-être.

Bref, je n'en sais pas plus. On ne parlait pas de ça

en famille. Je suppose qu'ils ne pouvaient plus continuer à travailler dans une administration chaotique. Alors ils sont partis pour la France. J'ignore pourquoi ils sont allés en Martinique plutôt que venir ici directement. Peut-être me le diront-ils un jour.

Mélanie considéra l'assiette vide de Tonio.

- Je vous ressers?

- Je crois que je vais exploser, mais c'est si bon.

Elle afficha un grand sourire.

- Je suis contente que ça vous plaise. Jean-Marc pensait que vous n'apprécieriez pas trop.

Tonio ne parut pas surpris le moins du monde.

- Comment pourrait-il savoir ce que j'aime ou pas. Vous savez, même si on passe nos journées ensemble, on ne se connaît pas vraiment.

Lequélec hocha gravement la tête.

- Tu vois, Tonio, c'est justement ce que Mélanie voulait dire tout à l'heure. Les gens sont indifférents ici, tous renfermés dans leur bulle. Alors bien sûr, on se sent libre de vivre la vie qu'on a choisie, personne ne vous fera de remarque sur votre façon de mener votre existence. Mais, au bout du compte, on se retrouve désespérément seul. Je ne sais rien de toi, comme tu n'as aucune idée de mon parcours.

Tonio opina lentement comme si les mots prononcés par son adjoint filtraient doucement par les pores de sa peau.

Mélanie s'était absentée quelques instants et il

flottait dans le salon cossu un air de confidences. De celles qui s'épanchent après un bon repas magnifiquement arrosé.

Lequélec faisait tourner son verre presque vide entre ses doigts, le regard plongé comme s'il y cherchait une vérité, une réponse à une de ces questions existentielles qui tourmentent les philosophes du monde entier. Alors, d'une voix calme et reposée, de ces voix que l'on prend pour entamer le récit d'un conte au chevet des petits enfants, il commença :

- Je venais d'avoir dix ans. Pour moi la vie, c'était la brousse, un petit village de huttes en terre cuite qui formait un cercle autour de la maison du sorcier. Il me faisait un peu peur. C'était un vieil homme tout ridé et tout le monde l'écoutait. Il savait guérir les maux d'estomac, alléger les jambes lourdes, cicatriser les écorchures... En plus, il connaissait tout du passé et parfois, avait des visions sur l'avenir. Ainsi, il avait prédit que le village serait anéanti, tout en feu, un jour prochain. Il l'avait vu dans ses rêves hypnotiques. Il mâchait constamment des feuilles de figuier ou de bananier. C'était sa cigarette à lui, son verre de rouge. Au fil des ans, on lui accordait moins d'importance. Il commençait à se faire vieux et son aura diminuait sur une population de plus en plus instruite, comme dans tous les villages. Le jour où Abdou ramena un poste de télévision de la ville, le vieux sorcier fut outré. Il disait que l'écran allait nous dévorer l'âme

et que nous ne serions alors plus que des enveloppes vides, cherchant désespérément un but à notre vie, ne trouvant plus jamais notre chemin. Il ajoutait aussi qu'il nous faudrait partir loin, très loin, par des chemins où on ne connaîtrait personne et que personne ne nous ferait de cadeau. Puisque le village allait périr en flammes. Désormais, tout le monde se moquait de lui, même les anciens qui ne voyaient jamais rien venir. On l'avait surnommé le corbeau, car c'était pour tous un oiseau de mauvaise augure. Et les adultes regardaient les images qui tressautaient sur le petit poste de télévision. Même nous, les gosses, on courait moins souvent dans la brousse qu'avant. Pourtant moi, j'aimais bien me faufiler entre les hautes herbes, grimper aux arbres rachitiques.

Lequélec vida d'un seul coup le reste de son verre. Une ultime respiration avant de se lancer dans le plus terrible récit que Tonio n'avait jamais entendu.

- Avant au village, il régnait toujours l'harmonie même si parfois les hommes n'étaient pas d'accord entre eux. Le vieux sorcier savait faire respecter un ordre séculaire. Mais l'apparition du poste de télévision changea la donne. On ne l'écoutait plus et, de plus en plus, les conflits ne se réglaient plus en sa présence mais lors de bagarres. Je regardais cette évolution sans bien comprendre. Puis soudain, par un après midi de feu, tout le monde était à l'ombre en train de somnoler, des engins sont venus de partout. Alors tout m'est apparu clair. Ce n'était

pas le poste de télévision qui avait fait germer de mauvaises idées dans la tête des hommes du village. C'était la politique. Je ne comprenais rien à tout cela, ce que je voyais c'était que des gens qui s'entendaient bien jusque là commençaient à se déchirer. Jusqu'à ce jour de canicule où des guerriers en tenue militaire sont venus au village. Ils devaient chercher quelqu'un qu'ils ne trouvèrent pas. Ou bien voulaient-ils simplement évacuer leur rage. Quoi qu'il en soit, ils ont tirés avec leurs fusils, puis ils ont égorgé les vieux et les femmes avec des machettes tandis que les hommes du village tentaient de s'interposer, victimes à leur tour. On me cria, comme à tous les enfants, de fuir, de courir aussi vite que je pouvais, aussi loin que mes jambes pourraient me porter.

Lequélec se resservit un verre du breuvage à base de rhum.

- Je ne le savais pas encore, mais ce fut le dernier jour où j'ai vu ma mère. Mes oncles et tantes. Toute ma famille. Il ne reste plus rien. Que moi.

Il y eut un silence que Tonio prit bien soin de ne pas troubler. L'instant était palpable. Lequélec prit une grande inspiration puis continua.

- Je m'étais enfui à toutes jambes. Seul Boubacar avait pu me suivre. Ce n'était pas un de mes copains. Je jouais rarement avec lui. Mais il allait m'accompagner pendant des jours et des semaines. Nous sommes partis droit vers le nord. Lui connaissait les plantes, les racines et les fruits

comestibles puisqu'il était souvent en compagnie du sorcier, moi je savais m'orienter grâce aux étoiles. Car nous marchions la plupart du temps la nuit. Nous nous cachions le jour, dormant dans des endroits protégés. On croisa quantités de troupes de soldats plus ou bien armés et disciplinés. C'était le chaos un peu partout dans le pays. La guerre civile dont les télévisions et journaux du monde entier se moquaient bien. Il n'y a jamais eu de pétrole ou de mines de diamants dans le sol de notre pays.

Lequélec émit un petit sourire de dépit à cette constatation.

- Finalement, ce n'était pas plus mal. Depuis, j'ai vu que lorsque les occidentaux se mêlaient des conflits internes, ce n'était pas joli non plus. Bref, nous avons marché et marché encore au clair de lune. Cela dura plusieurs jours. Nous trouvions toujours de la nourriture mais jamais nous ne traversions le moindre village. Même ceux qui paraissaient pacifiques en apparence. Nous prenions bien soin de les contourner, rallongeant ainsi notre route. Nous avons appris à nous méfier des hommes. Puis, tout cessa comme par un coup de baguette magique. Nous avons traversé la frontière, certainement. Mais nous continuâmes sous l'impulsion de Boubacar qui, plus assidu que moi devant le poste de télévision, me promettait un pays de cocagne, très au nord. Il fallait traverser une grande étendue de sable, le désert, puis trouver un bateau pour franchir une véritable mer.

On raconte que le désert est un endroit chaud. C'est pourtant là que j'ai eu le plus froid. Les nuits étaient glaciales et nous n'avions que nos shorts et une chemise comme seuls vêtements. Lui était chaussé de sandales, moi j'allais toujours pieds-nus. La nourriture commençait à se raréfier et les connaissances de Boubacar étaient insuffisantes pour compenser toute l'énergie que nous dépensions à avancer, coûte que coûte, plein nord. Nous nous sommes évanouis un jour. Nous avons été sauvés par une tribu Touareg qui traversait le désert. Ils nous ont fait boire. C'était cela qui nous manquait. De l'eau. Simplement de l'eau. Eux savaient les oasis. Nous sommes ainsi sortis du désert. Mais nous nous étions largement écartés de notre route, bien plus à l'Est. Nous devions alors être en Lybie. Nous avons continué notre chemin. Comme les touareg avaient été charmants, ne parlant pas notre langue ni nous la leur, on ne s'est pas méfié. Nous sommes tombés sur une bande qui cheminait dans notre direction. Les touaregs nous confièrent à ces nouveaux inconnus. Au début, ils se montrèrent aimables et gentils, nous donnant à manger et de quoi changer nos hardes qui n'étaient plus que haillons. Mais au moment de les quitter, ils ne l'entendirent pas ainsi. Nous fûmes prisonniers. Enfin, c'est ce que nous comprîmes puisque nous ne savions pas plus leur langue que celle des touaregs.

Lequélec faisait tourner le breuvage très lentement,

le réchauffant dans sa paume droite.

- Nous avons eu le temps de l'apprendre, leur langue. On s'est retrouvé employés à casser des cailloux, à fabriquer des briques, à peigner la laine, à coudre des pièces de tissus, à travailler dans des mines de sel. J'étais robuste, j'ai plutôt bien résisté, mais Boubacar a commencé à tousser. Sa santé périclitait. Nous n'avions plus d'horizon. Cela a duré des mois. Esclaves modernes en pleine fin du XXème siècle. Un soir, éreintés, fourbus, moi souffrant des yeux, lui toussant jusqu'à perdre haleine, nous nous sommes promis d'essayer de nous évader. C'était ça où on n'allait pas passer une année de plus sur terre.

Lequélec but une gorgée. Mélanie s'était rapproché de lui et passait maintenant son bras sur ses épaules. Il jeta un regard vers elle, comme s'il était surpris de la voir assise, là, à ses côtés, dans un appartement cossu de la proche banlieue d'une des plus riches villes du monde. Dans sa tête, nul doute que Lequélec était encore dans un atelier de Lybie ou accablé sur un chantier en plein cagnard.

- Cela faisait des mois que nous travaillons comme au bagné. On a dû penser que nous n'avions plus l'idée de nous enfuir car il fut très facile de s'échapper par une nuit bien noire. On a couru à nouveau. Notre seul avantage, cette fois, c'était de connaître l'arabe. Cela nous a évité bien des pièges. L'intelligence se nourrit de l'expérience.

Nous sommes arrivés à Tripoli par une nuit d'hiver

bien douce. C'était la première fois que je voyais la mer. En fait, je l'ai d'abord entendue. Le doux murmure du ressac, pas cette tonitruante déferlante que prend l'océan. C'était plutôt amical, une invitation. On se sentait fort, Boubacar et moi, debout face à la jetée, l'immensité de la mer à nos pieds et là-bas, juste devant notre impétueux espoir, les côtes Européennes. Notre salut. On ne savait pas alors que le plus dur était à venir.

Lequélec se renfonça dans le canapé comme quelqu'un sur le qui-vive qui relâche soudain son attention, l'attitude de quelqu'un de résigné.

- Il a fallut trouver un bateau. Sans le moindre papier, nous étions clandestins et il allait falloir voyager illégalement, devoir se cacher. Nous n'avions aucun contact, aucun passeur. Cela valait peut-être mieux. De toute façon, le peu d'argent que nous avions aurait été insuffisant. On commença par s'embaucher sur les docks, moins pour gagner un pécule qui nous aurait permis de soudoyer des capitaines peu regardant, mais afin de nouer des contacts, jauger des dangers. Que nous étions naïfs! Nous dormions dans des recoins du port, échappant souvent in-extrémis à la police. Nous étions les parias du monde. Au bout de trois ou quatre semaines, nous avons tenté notre chance, dans les cales d'un cargo qui, nous l'avions appris, ferait escale en Sicile. L'équipage était à l'image du navire : en piteux état. C'était la tour de Babel sur le radeau de la Méduse. Ca parlait russe, coréen,

mauvais anglais, arabe et italien. La plupart étaient des repris de justice, des trafiquants à la petite semaine, vaguement recherché par la police, proposant des faux papiers. Leur seul atout c'était leurs muscles ou leur fourberie. Deux d'entre eux, qui parlaient russe, nous dépouillèrent de tout notre argent pour nous aider à nous cacher dans une salle qui empestait le gasoil. Boubacar eut des haut-le-cœur plus d'une fois, qui s'ajoutaient à sa toux persistante. La traversée devait durer deux jours et demi. Elle dura une éternité. Au large des côtes Siciliennes, à quelques miles de la terre ferme, nous fûmes pris dans une tempête que seule la Méditerranée connaît. Le navire gémissait, grinçait, craquait. Nous étions bousculés comme des coquilles de noix dans un torrent. Ce devait être le dernier voyage du bateau en ruines. Le naufrage eut lieu en quelques minutes. Nous ne savions pas nager, Boubacar et moi, cela va de soit. L'eau était une denrée rare au village. Je ne sais pas comment je me suis débrouillé, mais j'ai réussi à saisir un bout de planche en résine ou en mousse. Bref, cela flottait et, surtout, ne s'imbibait pas. Dans le tumulte de l'engloutissement du navire, j'avais perdu de vue Boubacar et, au milieu du fracas de l'orage et des gifles des vagues, je l'appelais de toutes mes forces. Le ciel semblait s'ouvrir en deux, zébré par des éclairs comme jamais je n'en avais vu. Je m'accrochais désespérément à mon bout de planche, balloté dans tous les sens. Si vous

ne savez pas comment se comporte le linge dans une machine à laver, je peux vous l'expliquer parfaitement.

Lequélec était anéanti par cette confession, comme s'il revivait ces heures sombres. Il garda le silence un moment. Mélanie passait délicatement ses fins doigts sur la nuque de son mari.

Sa voix avait changé quand il continua, plus posée, comme éreintée, essoufflée.

- Toutes les tempêtes, même les plus terribles, ont une fin. Au petit matin, j'étais toujours accroché à mon radeau de fortune, somnolant car ne pouvant trouver réellement le sommeil. J'ai dû m'assoupir quand même car je glissai soudain tandis qu'un poisson que je pris pour un requin m'effleura. Je repris mes esprits, pataugea pour m'agripper à ma planche. Autour de moi, sur une mer redevenue calme, les débris du naufrage flottaient nonchalamment. Je criai plusieurs fois le nom de mon ami. Mais personne ne répondit. Avais-je été le seul survivant? J'en doute. Les marins de l'équipage étaient tous de sacrés gaillards. Ils avaient sûrement dû s'en sortir pour la plupart mais il n'y avait plus personne autour de moi, juste des débris. Commença alors un chemin de croix aquatique. J'ai rassemblé le plus d'objets flottants que j'ai pu, les ai attachés le plus solidement possible avec des restes de cordage, du ruban adhésif. Je me suis constitué un radeau qui ne résisterait pas à un simple grain, ça, je le savais. Il

fallait rejoindre au plutôt la côte. La traversée m'avait semblé durer des jours, en tout cas bien plus des deux annoncés. Je ne devais pas être loin des côtes promises. La nuit, je me repérais grâce aux étoiles. Je ne savais pas où j'étais mais je savais où j'allais. Droit au nord. Cela m'a pris trois jours. Sans de petites pluies qui s'abattaient à l'aube pendant un quart d'heure, je n'aurais pas survécu. Un homme peut survivre plusieurs jours sans manger, mais pas 48 heures sans boire.

Lequélec se retourna dans son siège, comme pour prévenir une crampe.

- Je commençais à avoir des vertiges, la tête lourde, le corps pesant et mes mouvements étaient plus lents, ma vue se troublait quand je crus apercevoir un relief à l'horizon. Étais-je victime d'hallucinations? Je battis pourtant des mains avec le peu de forces qu'il me restait, essayant de m'approcher de ce mirage. Mais ce n'était pas un mirage. J'échouai sur une plage déserte. Et c'est à ce moment-là que la chance a tourné.

Lequélec se leva, alla droit à la cuisine se servir un grand verre d'eau qu'il but à moitié debout devant l'évier puis il revint dans le salon, posant le verre à moitié plein sur la petite table basse et s'installa à nouveau dans le canapé. Pendant sa courte absence, Mélanie et Tonio s'étaient regardés fixement sans prononcer le moindre mot. Leurs yeux trahissaient un étonnement mutuel.

- Alberto Ponti était un joggeur matinal. C'est lui

qui m'a trouvé, anéanti sur la plage. Là, c'est ma première chance, parce que j'aurais tout aussi bien pu être découvert par les douaniers qui veillent au grain le long des côtes. Alberto était un professeur de droit constitutionnel à la retraite et assez impliqué dans l'aide aux migrants. En fait, je lui dois tout. C'est lui qui m'a donné le goût des études, lui qui m'a fourni mieux que des faux papiers : une vraie famille.

Lequélec avait déballé sa confession sans regarder Tonio une seule fois, comme s'il se racontait sa propre histoire à lui-même ou qu'il se confiait à son verre, ce qui n'est peut-être pas si étrange. Passé une certaine heure, les bars et les cafés sont remplis de gens à la dérive qui se racontent à leur verre. Les joies et les travers d'une société atomisée. A ce moment là, Lequélec fixa ses grands yeux sur Tonio.

- Il ne vous est jamais venu à l'esprit comment un gars comme moi pouvait s'appeler Lequélec?

Tonio en avait vu tant dans sa vie qu'il pouvait y avoir mille explications toutes aussi rationnelles les unes que les autres. Parfaitement crédibles et pas aussi étonnantes qu'il puisse y paraître.

- Ton père pouvait être d'origine bretonne. Après tout, tu n'es, enfin tu n'as pas particulièrement le type africain, quelque chose de métisse...

- Tu as en partie raison, c'est vrai. Mon père était blanc. Mais surement pas breton. En fait, je ne sais pas trop. Ma mère ne m'a pas trop raconté

comment j'avais été conçu. C'était un peu tabou dans la famille. Les enfants sentent les choses plus qu'ils ne les comprennent. Pour moi, avec le recul du raisonnement adulte, elle avait été victime d'un viol. Elle m'avait raconté qu'elle était partie faire fortune dans la grande ville. Là-bas, elle avait dû se rendre compte que lorsqu'on est pauvre en brousse, on le reste dans les quartiers les plus déshérités. Elle avait dû vivoter de quelques petits boulots et un soir de beuverie, un ou plusieurs blancs éméchés avaient dû jouer avec elle. Rentrée au village, elle fut sermonnée par sa famille et le sorcier qui, à cette époque, avait encore une importante influence.

Mais ça, c'est une autre histoire et, malheureusement, je n'ai plus de témoin pour l'étayer. Bref, mon vrai nom est Monzo N'Gamba. Alberto m'a gardé six mois avec lui. Je crois qu'il se sentait un peu seul, privé de ses étudiants auxquels il avait voué, peut-être même sacrifié sa vie. Il était célibataire sans enfants et s'apercevait sûrement un peu tard qu'il était passé à côté de sa vie. On ne peut pas dire qu'il l'avait raté, parce qu'il avait été heureux parmi ses étudiants et eux ont sûrement beaucoup appris à son contact, tout comme moi. Mais la vie est constituée de plusieurs étapes, plusieurs étages, comme un plat de lasagnes. Il est rare de pouvoir remplir convenablement chacun d'entre eux. Quoiqu'il en soit, il me présenta à un couple, les Lequélec. Des

gens charmants qui désiraient surement combler un de ces étages de la vie. Eux aussi étaient fraîchement à la retraite et voulaient donner un sens à cet étage particulier d'une vie magnifiquement remplie et qui semble se dégonfler d'un seul coup lorsqu'on quitte une activité prenante.

Tonio sut qu'à ce stade, il devait s'impliquer dans la conversation. Ce n'était plus une confession mais un entretien. Jusque là, le parcours de Lequélec était du ressort de l'intime, du sentiment, du cœur, maintenant qu'il allait se construire en tant qu'adulte dans un pays inconnu, cela relevait de la raison.

- Ils faisaient quoi, les Lequélec?

- Oh, pas mal de choses. Ils s'étaient grandement impliqué dans la lutte contre les inégalités. Pour résumer, on pourrait parler de travailleurs sociaux. Ils tentaient de gommer un peu le fossé qui existe entre la société qui avance et ceux qui restent sur le bord, plutôt bien embourbés dans un profond fossé, même. D'autre part, ils oeuvraient pour un monde plus juste. Ils participaient à des organisations qui se débattent aux quatre coins du monde pour que la justice rendue soit équitable. Bertrand Lequélec avait une formation de juriste. Il aurait pu être juge, mais il avait choisi de travailler au contact même de ceux qui n'ont rien. Rolande, sa femme, était une universitaire elle aussi. Spécialisée dans l'ethnologie.

Lequélec remplit le verre de Tonio avant de

reprandre.

- Nous sommes partis pour Rouen six mois après qu'Alberto m'ait ramassé sur cette plage de Sicile. J'avais des papiers tout neuf. Je m'appelais désormais Jean-Marc Lequélec, fils adoptif de Rolande et Bertrand Lequélec, domiciliés en Seine Maritime. C'est là que j'ai effectué mon parcours scolaire, aidé et appuyé par mes nouveaux parents. Avoir des parents brillants, cultivés et concernés quand on est adolescent, ça change tout. En plus, il n'y avait pas de conflit intergénérationnel puisqu'ils avaient l'âge d'être mes grands parents. J'avais davantage des rapports d'élève à professeur que de fils à géniteur. Ils ne m'ont jamais empêché de suivre ma voie.

Tonio sourit.

- Ca a dû leur faire drôle quand tu leur as dit que tu voulais entrer dans la police.

Lequélec regarda son collègue avec une sorte de compassion.

- Ca ne s'est pas tout à fait passé comme ça, mais oui, tu as raison, ils ne m'ont jamais rien interdit. Ils m'ont toujours accompagné dans mes choix, soutenu dans les difficultés d'un tel cursus.

- Mais pourquoi flic? Je pense ne pas me tromper en supputant que tu devais être un crack à l'école, non?

Lequélec sourit de ses dents parfaites. Il jeta un regard sur Mélanie qui le couvait des yeux.

- Ca, c'est une autre histoire. Ca fait déjà pas mal

pour ce soir, non?

Mélanie posa sa tête sur l'épaule de son mari, apaisée. Tonio pensa un instant qu'elle était forcément la raison pour laquelle Lequélec avait sûrement dédaigné une carrière de plus haute volée. Avocat, peut-être.

Un silence apaisant régnait dans le salon. Tonio but une gorgée et brisa cette tranquillité de fin de soirée.

- Et tu n'as... Tu n'as jamais essayé de savoir ce qui était arrivé à ta famille, à ton village... à ta mère?

Un voile de tristesse passa dans les yeux de Lequélec. La cicatrice ne s'était pas encore totalement refermée. Elle ne le serait jamais.

- J'ai vu ma mère transpercée par les balles quasiment devant moi. Quant aux autres membres de ma famille, tu sais, on n'était pas si proches que ça. C'est un peu à cause de cette distance qui a toujours existé que j'ai émis l'hypothèse du viol. Ma mère et moi étions un peu ostracisés au village. Alors, savoir où ils sont maintenant. Tu sais, dans un conflit civil, on ne fait pas de détails. Il n'y a pas de charte du bon guerrier. Ça n'existe pas. Je préfère penser que je suis le seul survivant de mon village et que Monzo N'Gamba a disparu avec eux. Lequélec prit une forte inspiration qui eut pour conséquence de gonfler ses pectoraux. Sous des dehors fragiles, l'inspecteur adjoint possédait une robuste constitution et Tonio se dit que c'était

surement grâce à ça qu'il était là en face de lui, à lui confesser son parcours. Sans cette puissance intérieure, tout autant physique que morale, ce petit garçon meurtri devenu homme ne serait jamais parvenu à traverser autant d'obstacles.

Lequélec avait posé ses coudes sur ses genoux et faisait tourner lentement son verre entre ses mains. Il semblait concentré tout d'un coup.

- Et vous, inspecteur Marchand, quels sont les secrets de votre vie?

Tonio inspira d'un air de dire « si vous saviez » mais, au lieu de s'épancher à son tour, il se leva d'un coup. Sa tête se mit à tourner un moment, mais il connaissait bien ce début d'état d'ivresse, juste avant l'ébriété caractérisée. Il avait appris à la maîtriser. Il n'eut pas besoin de se soutenir pour retrouver un semblant d'équilibre.

- Ce serait une trop longue histoire. Et certainement moins spectaculaire que la tienne. De toute façon, il est tard et nous sommes tous fatigués.

- Dans ce cas, fit Lequélec en se levant lui-même en proie au même déséquilibre alcoolisé que Tonio mais ne parvenant pas aussi bien à le dissimuler.

Mélanie le soutint avant qu'il ne s'affale par terre.

- Je crois que tu as un peu forcé sur le punch, dit-elle, mais ses propos s'adressaient surtout à Tonio.

- Vous êtes sûr que vous pouvez rentrer? Vous savez, ce n'est pas grand ici, mais on peut déplier le canapé.

Tonio se retourna et, avec un grand sourire, déclina

l'offre.

- Non, non. Ça ira. J'ai l'habitude, enfin je veux dire, je suis déjà passé par là.

Propos qu'il regretta aussitôt. Il en avait déjà trop dit, il le savait.

Le trio se sépara sur le palier de l'appartement. Les Lequélec se mirent au lit sans débarrasser et Tonio délaissa sa voiture pour rentrer à pied. Huit bons kilomètres dans une nuit tiède. Excellent pour se remettre les idées en place.

## Quinze.

La Subaru se gara en biais d'une aile sur le trottoir, empêchant tout piéton de passer et l'obligeant à la contourner en empruntant la chaussée très passante.

Lequélec fit une moue.

- Quoi? On n'en a pas pour deux heures quand même? Et puis on est des flics.

- Justement.

Tonio haussa les épaules.

Le bureau de Romain Bartho se situait au quatrième étage de cet immeuble haussmannien qui donnait sur les grands boulevards. Une adresse prestigieuse. Tonio ne savait rien des sciences comportementales. Bartho devait se faire un max de fric. Surement pas en étudiant nos travers et nos réflexes.

Les deux flics n'avaient pas évoqué la soirée d'hier, Lequélec se contentant d'un « vous êtes bien rentré hier soir ? » et Tonio d'acquiesser d'un simple hochement de tête.

Lequélec appuya sur la sonnette d'une lourde porte en chêne massif.

- Spécialiste en sciences comportementales. J'espère qu'il ne va pas nous saouler avec un jargon d'universitaire. Je les connais bien ces oiseaux-là. Il faut carrément un dictionnaire pour

deviner ce qu'ils sont en train de nous dire.

Tonio parut amusé.

- Tu sais que tu commences à parler comme moi, ma poule?

- Je ne m'en étais pas rendu compte, mon canard, répondit Lequélec en forçant plus que de raison sur le mot canard.

Tonio émit un petit rire qu'il bloqua aussitôt. La porte venait de s'ouvrir sur Woody Allen. Les deux flics eurent un imperceptible mouvement de recul. Le sociologue n'était pas grand, nullement musclé, un simple coup de vent l'aurait facilement jeté à terre. Sa tête, savamment ridée, semblait disproportionnée par rapport à son frêle corps. Comme les têtes de bébés. Ses cheveux blonds cendrés partaient en bataille dans à peu près toutes les directions comme un plat de spaghettis qui tenteraient de s'échapper de l'appétit vorace de celui qui n'a pas mangé depuis plusieurs jours. Une lueur de malice perçait de ses petits yeux comme si, pour lui, la vie et tout son bataillon de situations cocasses et de personnages pittoresques n'était qu'un jeu sans conséquence. Il portait une veste bleue marine sur un col roulé qui aurait moulé avantageusement le torse de n'importe quelle autre personne mais qui pendouillait en plusieurs replis comme si il recouvrait un vide.

- Je vous en prie, messieurs, entrez.

Le gringalet précéda les deux flics dans un vestibule qui sentait l'encaustique et le bois verni et

débouchait sur une salle de réunion : longue table en polypropylène assortie d'une quinzaine de chaises pliantes et faisant face à deux tableaux mobiles. Les deux flics n'en virent pas plus, Romain Bartho ouvrit une porte sur la gauche et les invita à pénétrer dans une salle aux dimensions plus modestes, mais qui restait tout de même un joli volume, accentué par cette fabuleuse hauteur de plafond qu'on ne rencontre plus guère que dans ces appartements haussamiens ou, à la rigueur, dans quelques manoirs normands et, bien sûr, les palais et les châteaux épargnés par la rage des révolutionnaires de 1789.

Le spécialiste en sciences comportementales s'assit dans un confortable fauteuil en cuir brun qui disparaissait pourtant derrière un imposant bureau en chêne. Sa surface était impeccable. Une lampe de bureau comme on en trouve dans les meilleures bibliothèques, deux cadres dont les flics ne voyaient que le recto, un dossier posé d'un côté du sous-main représentant un tableau de Renoir, à moins que ce ne soit un Delacroix et de l'autre, l'indispensable smartphone, seule concession contemporaine à ce qu'il fallait bien nommer un bureau très XIXème. Romain Bartho joint ses mains en croisant dix doigts très fins.

- Messieurs, en quoi puis-je vous être utile?

Tonio expliqua en peu de mots de quoi il retournait, pour conclure par :

- En un mot, nous aimerions savoir s'il est possible

de commander un esprit par l'utilisation de mots, de régir la pensée par un texte, de diriger une volonté par le biais d'une lecture, un peu comme une hypnose dont le cobaye serait totalement inconscient.

Romain Bartho resta silencieux une bonne demi minute. Il regardait fixement Tonio dans le blanc des yeux, puis jetait un rapide coup d'œil à Lequélec avant de baisser le regard sur ses mains jointes. C'était sa manière de réfléchir, d'organiser sa pensée, d'y puiser la substantifique moelle au cœur de sa mémoire d'universitaire.

- Avant de vous répondre, j'aimerais vous montrer quelques images si ça ne vous dérange pas. D'autant que, sans préambule, ma réponse serait celle de Normand.

Le comportementaliste se leva et ouvrit une petite armoire nichée au centre d'une bibliothèque imposante tant par les moulures magnifiquement façonnées que par la qualité des ouvrages qu'elle contenait. Que des encyclopédies, dictionnaires, traités de sociologie, études comportementalistes, thèses d'éthnologie avancée, documents divers se rapportant aux relations entre les hommes. Le tout composé dans un jargon incompréhensible à tout béotien.

Les deux portes laissèrent apparaître une nouvelle touche de modernité : un écran plasma dernière génération, piloté par une télécommande que le professeur Bartho empoigna avec habitude.

Sans un mot, il chargea un dossier stocké sur un disque dur. Aussitôt des images apparurent.

Un couloir de métro. Un violoniste faisant la manche. En alternance, la caméra zoomait sur le musicien, ses mains maniant l'archet, son visage concentré, la casquette retournée qui servait d'obole aux offrandes d'un public blasé. Des plans plus larges montraient la foule pressée des petits matins. Pendant les trois minutes du visionnage, aucun passant ne s'arrêta, à peine une poignée ralentirent. Seuls les enfants stoppaient devant le musicien au jean usé, t-shirt maculé sous une veste élimée et à la barbe de trois jours. Ils étaient aussitôt empoignés par des parents exaspérés qui avaient autre chose à faire que d'écouter un mendiant jouant dans les couloirs du métro.

Romain Bartho fit quelques avancées, sauts de puce à l'aide de la télécommande : toujours la même constante dans les réactions, ou l'absence de réaction du public. Il stoppa la lecture et se retourna vers les deux flics, attendant visiblement une réaction.

Tonio prit la parole.

- Je crois que nous ne nous sommes pas bien compris. Nous sommes venus pour tenter de comprendre comment il est possible d'influencer des lecteurs d'un roman et de leur faire commettre l'irréparable. Pas pour écouter un musico pouilleux triturer son grin-grin dans les sous-sols du métro.

- Moi, je lui trouve du talent à ce type, ajouta

Lequélec, plus réceptif que son collègue à l'art en général et à la musique en particulier.

Romain Bartho émit un large sourire à la manière du professeur satisfait de la bonne réponse d'un de ses élèves.

- Messieurs, vous venez de profiter de trois minutes de Bach, interprété par Joshua Bell, virtuose mondialement connu jouant sur un Stradivarius estimé à trois millions d'euros.

Tonio ouvrit de grands yeux; Lequélec parut amusé. Bartho poursuivit.

- Ce concert improvisé dura 45 minutes et Joshua Bell récolta 32 dollars si l'on excepte le billet de 50 dollars que la seule personne qui l'eut reconnu lui offrit. La veille, il jouait au Carnegie Hall devant une salle comble où chaque siège valait plus de 100 dollars. Les seules personnes qui parurent intéressés furent les enfants.

Tonio émit un petit sifflement. Une fois de plus, comme lors de l'expérience d'obéissance, il était tombé dans le panneau.

- Oui, très bien. Moi aussi, je ne me serais pas arrêté. Mais quel est le rapport avec ce qui nous amène?

- Aucun. Mais comme je vais vous parler d'expériences mettant à rude épreuve notre entendement habituel, il était préférable de casser cette routine, si vous me le permettez, afin que vous ayez un œil neuf, un état d'esprit ouvert à toutes les possibilités que le comportement humain

est capable de présenter.

Romain Bartho joua avec la pavé digital de l'ordinateur afin de trouver un autre fichier vidéo.

- C'est mon ami Max Mandrix qui vous a envoyé. Vous a-t-il parlé de cette expérience américaine concernant l'attention?

Les deux flics secouèrent la tête.

- C'est pourtant sur elle que repose tout l'art du magicien. Regardez attentivement ce petit film et concentrez-vous sur le ballon de basket. A la fin du test, vous devrez me dire combien de passes ont été effectuées par l'équipe portant le maillot rouge. Uniquement l'équipe en rouge.

La vidéo fut lancée. Deux équipes de six basketteurs, l'une vêtue d'un large t-shirt bleu, l'autre habillée en rouge, se passaient un ballon. Chat ébouillanté craint l'eau chaude se dit Tonio. Puisqu'on lui demandait de bien noter mentalement le nombre de passes effectuées par l'équipe rouge, il allait exactement faire tout le contraire et se concentrer plutôt sur les bleus. Lequélec prenait de la distance avec ces petits tests.

Le jeu avec le ballon entre les deux équipes dura moins de quatre minutes.

Romain Bartho stoppa la lecture.

- Alors, messieurs?

Tonio, qui s'était polarisé sur la mauvaise équipe, pensant qu'il y avait un piège, annonça le même nombre de passes. On ne sait jamais, après tout, la plupart du temps, les joueurs se renvoyaient la balle

d'une équipe à l'autre. Lequélec souriait de contentement. Lui avait bien vu ce qu'il fallait voir.

- Etes-vous bien sûr de ne pas avoir vu le chimpanzée?

- Quoi? Quel singe?

Lequélec rit franchement, cette fois.

- Un petit chimpanzée a traversé le terrain de basket en plein milieu du match, Tonio! Et tu ne l'as même pas vu!

- Vous vous foutez de ma gueule, là, n'est-ce pas? Un chimpanzée et puis quoi encore, la reine d'Angleterre était l'arbitre et Poutine roulait un patin à Trump?

Romain Bartho apprécia l'humour du flic en enclenchant à nouveau la vidéo. Cette fois, Tonio vit parfaitement le petit singe traverser le jeu.

Le spécialiste se tourna vers Lequélec :

- Donc, vous avez bien remarqué le chimpanzée. Quoi d'autre?

Le flic adjoint, mis sur la scellette, ne souriait plus du tout. Tonio commençait à se réjouir. Il n'avait pas été le seul à être berné par un simple petit film de quatre minutes.

- Regardez bien, monsieur l'inspecteur.

Et Romain Bartho indiqua à la pointe de son crayon à papier que les deux équipes ne comptaient plus que cinq joueurs durant les deux dernières minutes de jeu.

- Tout ça pour vous prouver une fois encore que la perception qu'a notre cerveau de notre

environnement est sujette à tant de paramètres qu'il est problématique de compter sur le témoignage oculaire.

Tonio le savait parfaitement. Combien de fois il s'était retrouvé dans le cas de témoins étant bien surs d'avoir vu telle chose qui n'était qu'une invention de leur propre esprit, un mélange de faits réels mais vus sous un certain angle, de reportages télévisés sur les faits, de confrontation avec leur mémoire et leur expérience et autant de leur conception du monde.

Romain Bartho prit une forte inspiration et recentra l'entretien sur une nouvelle expérience.

- Celle-ci se rapproche davantage de ce qui vous amène, messieurs. Elisabeth Loftus la nomme le syndrome des faux souvenirs ou des souvenirs refoulés. L'expérience a été menée au sein d'une famille de six personnes, les parents et leurs trois enfants et un oncle qui était très présent pendant leur enfance. L'un d'eux avait été prétendument perdu dans un centre commercial lorsqu'il avait neuf ans. Il avait été ramené à la maison fort tard le soir par une personne âgée. Le petit garçon d'alors qui était maintenant un adulte exerçant de fortes responsabilités dans le milieu bancaire ne se souvenait absolument pas de cet égarement. Il avait quelques souvenirs de centres commerciaux, mais jamais il ne pensait avoir vécu cette aventure. Bien entendu, tous les autres membres de la famille jouaient le jeu de l'expérience, son propre frère

inventant quantité de détails puisés dans sa propre enfance, détails qui étaient vrais mais qui ne se rapportaient pas à ce jour précis. A la fin de l'expérience, l'ancien petit garçon perdu dans le centre commercial avoua qu'il se souvenait bien de ce jour là. On était parvenu, les membres proches de lui, sa propre famille, à lui implanter de faux souvenirs. Lui, un cadre de la finance, à l'esprit cartésien au possible.

Romain Bartho se leva et arpenta la pièce. Le plancher grinçait par moment sous le poids de ses pas ralentis.

- Autre démonstration : Elisabeth Loftus, en collaboration avec Jc Palmer a réalisé une autre expérience visant à modifier notre mémoire en 1974.

Romain Bartho jouait avec son crayon à papier tout en marchant très lentement.

- Ils ont demandé à un panel de gens quel était, à leur avis, la vitesse d'un véhicule lors de l'impact d'un accident. Ils se focalisèrent sur l'emploi de certains termes lors de l'énoncée des questions. A quelle vitesse roulait le véhicule lors de l'impact, lors de la collision, lorsqu'elle a touché, lorsqu'elle s'est écrasée, lorsqu'elle a heurté, lorsqu'elle est entrée en contact... En fonction du terme utilisé, plus ou moins fort, sous entendant des différences dans l'intensité du crash, les personnes interrogées ont répondu avec une fourchette de 50% entre la vitesse la plus basse et celle la plus haute.

Romain Bartho s'était assis à nouveau derrière son bureau en bois massif. Le calme régnait dans la pièce, chacun prenant conscience de la portée de ces révélations.

Le spécialiste reprit en guise de conclusion.

- Il existe toute une batterie d'autres expériences mettant toujours en avant la fragilité de nos perceptions et du contrôle et filtrage réalisé par notre cerveau. Sans même parler de confinement extérieur, notre mémoire n'est pas figée. Elle évolue au fil des ans, se réécrivant sans cesse. Vous avez sûrement en tête une scène empruntée à un de vos films préférés, un fragment de discours politique ou, plus simplement, le souvenir d'un lieu d'enfance. Faites le test : revisionnez le film en question, procurez-vous l'original du texte du discours et revenez sur les lieux de votre enfance, vous constaterez forcément que la réalité ne correspond pas tout à fait à ce que vous en avez retenu.

Romain Bartho s'était à nouveau levé, pour prendre congé.

- Il est tout à fait possible, voire probable qu'un texte savamment orienté puisse conditionner le cerveau au point de l'amener à commettre des actes répréhensibles, à l'image d'un état hypnotique comme vous le dites. Ce qui m'étonne, c'est que, cette fois, il y a consensus total.

- Que voulez-vous dire par consensus? S'enquit Tonio.

- Je veux dire, dans toutes les expériences menées sur le comportement humain, il existe toujours des réfractaires à l'entendement général. Dans le métro, un spectateur avait bien reconnu Joshua Bell, d'autres s'étaient arrêtés un instant, reconnaissant inconsciemment un réel talent; quelques-uns ont bien vu le chimpanzé dans le film des basketteurs. Nous sommes tous uniques même si la globalisation entend nous faire entrer dans un même moule. Nous gardons un peu de notre libre arbitre et nos jugements sont parfois pertinents et autonomes. Vous m'avez parlé de douze livres lus et douze actes commis. Une telle réussite, si vous me pardonnez le terme, m'interroge. Sur le lot, il aurait dû y avoir des exceptions, même si cela ne constitue qu'un tout petit échantillon, pas suffisamment étoffé pour conduire une réelle expérience humaine.

Tonio fronça les sourcils. Lequélec répondit à sa place.

- Peut-être qu'il y en a eu. Acheter un exemplaire ne veut pas dire qu'il ait pour conséquence un seul lecteur. On a pu se prêter l'ouvrage.

## Seize.

- Alors, mon grand, les infirmières sont gentilles avec toi?

Tonio avait débarqué dans la chambre d'hôpital où Raoul somnolait en cette après midi torride, un bouquet de fleurs à la main.

- Dis-donc, tu m'offres des fleurs comme si j'étais une pucelle à qui tu ferais les yeux doux?

- Calme tes ardeurs, Raoul, on n'en est pas encore là.

Tonio sortit aussitôt une bouteille de bourbon douze ans d'âge de la large poche de son veston. De l'autre main, il fit apparaître deux verres épais.

- Ah, je me disais bien. Le naturel revient au galop.

- Hé, tu ne pensais quand même pas que nous allions nous rafraîchir le gosier à l'aide de l'eau des fleurs, non?

Il servit deux bonnes rasades du breuvage couleur cuivre et, tout en sirotant les doux parfums de noisette et d'orge, les deux hommes s'observaient en silence.

- T'as pas un peu pris, ma poule?

- M'étonnerait. Tu sais, ici c'est diététique au diable. Le cuistot doit être un adepte de la méditation transcendante. Tout juste s'ils ne pèsent pas au milligramme ce qu'ils vont te donner

à becqueter.

- Plains-toi! Tu es chouchouté comme un nouveau né, tu es au chaud et je suis certain que tu as déjà passé la main sur les formes généreuses d'une petite qui doit te piquer les fesses.

Raoul soupira longuement.

- Mon pauvre Tonio, tes souvenirs cinématographiques du milieu hospitalier t'égarèrent grandement.

Il tendit le pouce gauche droit devant lui.

- Primo, les nouveaux-nés comme tu dis n'ont pas forcément la belle vie. Il leur est impossible de bouger de leurs quatre ailes et va te faire comprendre avec des gazouillis inintelligibles.

Il déplaça l'index, bien en évidence.

- Secundo, si tu voyais le profil des infirmières d'ici, tu déchanterais vite fait. Ce sont des planches à pain devant derrière et la seule qui soit un tant soit peu appétissante rapport aux courbes épanouies, ses copieuses années peuvent se lire sur son visage.

Tonio parut amusé par les images évoquées. Mais Raoul n'en avait pas fini. Il étendit le majeur tout en pérorant ceci :

- Tercio, ce n'est pas la douceur d'Avril ici, ni même les premières chaleurs vivifiantes de Juin, on a même dépassé les canicules estivales depuis belle lurette. On grille comme en enfer et, regarde un peu, la baie vitrée ne s'ouvre que parcimonieusement.

En effet, Tonio pouvait constater que la seule possibilité d'avoir un peu d'air frais était cette mince ouverture façon vasistas qui pouvait basculer au maximum de quarante degrés et situé en haut de l'immense baie qui jouissait d'une vue imprenable sur tout le parking visiteurs.

Tonio revint auprès de son ami, qui n'en avait pas terminé avec ses doléances. Ce fut au tour de l'annuaire. Ce qui amusa d'autant Tonio. Depuis toujours, c'est-à-dire depuis que Raoul avait appris à causer, il disait l'annuaire. Un jour que Tonio voulu lui démontrer son erreur par  $a > b$ , il lui demanda comment il nommait alors le catalogue des abonnés au téléphone.

- Ben, t'en as de bonnes toi, le botin pardi!

Raoul avait toujours réponse à tout. Souvent à côté de la plaque, mais ses convictions ébranlaient sa société, Tonio en premier lieu.

- Quatro, tu me croiras pas mais depuis que je suis ici, impossible d'allumer une clope. Nada. Et tout le personnel veille au grain, je t'assure. Pas une qui ait ce vice bien honorable de s'en griller une petite de temps en temps. Même les gonzes, rien à faire. Pourtant je soupçonne Mamadou de les rouler lui-même. Tu connais pas Mamadou, toi. Tu peux pas, il passe toujours en fin de matinée. Hé bien, tu perds quelque chose. C'est le technicien de surface, bref l'homme de ménage. Quand tu vois un balais muni d'une serpillière avancer au ralenti, tu peux être sûr qu'il est suivi comme son ombre par cet

ivoirien. C'est lui, mon seul bonheur ici. Enfin, le jour où il passera outre au règlement et m'offrira une gitane ou une américaine à la rigueur, il deviendra mon Dieu pour le restant de mes jours. Quelque fois, on a des discussions philosophiques intenses lui et moi... jusqu'à ce que mamie ronchon vienne le bousculer un peu. C'est vrai qu'il n'est pas du genre nerveux, Mamadou.

- Mamie ronchon?

- Ouais. En fait, je ne sais pas trop ce qu'elle fabrique celle-là. Pas une infirmière, pas un médecin. Elle doit avoir à faire avec l'administration. Bref, elle se balade le long des couloirs, arpente tous les étages et fait toujours des remarques visant à la domesticité. C'est le contremaitre de l'établissement en quelque sorte.

Tonio avait noté deux mots nouveaux dans le vocabulaire de Raoul. Parcimonieusement et domesticité. Quelle prouesse! Pas sûr qu'il sache exactement la définition précise des termes mais peu importe. Raoul mélangeait souvent les expressions. Ce qui mettait Tonio en joie au plus haut point. Comme bon nombre de ses semblables, il mélangeait aussi les syllables et l'ordre des lettres comme dans infarctus où le R précédait le A ou encore dans et cetera qu'il prononçait ex etera. C'est sa marque de fabrique. Un autre néologisme à la sauce Raoul revenait à la mémoire de Tonio : ça ne rime à rien devenait ça ne rythme à rien dans la bouche de Raoul.

Mais déjà son compagnon de route enchainait avec le dernier petit doigt tendu comme un arc :

- Chinquo, ils n'ont même pas Canal dans leur boîte à images à la mord moi l'nœud! Fit l'alité en tendant le menton droit devant lui vers un écran plat pas plus grand qu'une boîte de chocolats assortis chers à Forrest Gump.

Il allait continuer ses récriminations mais, par manque d'un sixième doigt supplémentaire et, somme toute bien pratique chez quelques populations extraterrestres, il se tut en vidant son verre. Tonio se pressa de le remplir à nouveau lorsque une femme à l'air revêche fit son entrée.

Après un temps d'arrêt qu'ont seuls ceux qui se retrouvent devant l'impensable, du moins à leur entendement parfois limité, la réaction ne se fit pas attendre. Raoul eut un rictus indiquant sans l'ombre d'un doute que Tonio venait de faire connaissance avec Mamie Ronchon.

- Non mais je rêve, là!

Elle s'était précipité sur le verre aux trois quarts plein que Raoul n'avait pas eu la présence d'esprit d'ingurgiter. Maintenant, c'était trop tard. Le délicieux nectar allait forcément finir d'un majestueux tourbillon dans le petit évier. L'intendante renifla le contenu avec une grimace de dégoût, ce qui eut pour effet réjouissant de lui rendre une certaine beauté. Enfin, la beauté est une valeur très subjective et nous parlons ici entre amateurs de surréalisme. Comme prévu, le douze

ans d'âge termina son existence dans le siphon d'un évier d'hôpital qui n'aura sûrement plus l'occasion d'un pareil délice. Il en rendit d'ailleurs un rot débordant de remerciements.

Mamie Ronchon n'en avait pas fini avec ses injonctions.

- Vous vous croyez où? Au Carlton, au Majestic, au Georges V? Si vous croyez que ça va se passer comme ça!

Tonio avait assisté, impuissant, au triste sort du verre de whisky. Un crime sacrilège à ses yeux. Comme de donner de la confiture de fraises des bois faite maison à une batterie de cochons. Il osa.

- Enfin, madame, du Jack Daniels douze ans d'âge, vous n'y pensez pas! Tenez, je ne suis pas rancunier, je vous en offre de bon cœur.

Si jusque là, la gouvernante n'avait pas prêté attention au visiteur, elle allait remédier immédiatement à ce manque, ce qui constituait à ses yeux quasiment une faute professionnelle.

- D'abord, pour qui vous prenez vous de venir débaucher les convalescents jusque dans leur lit d'hôpital? Vous allez me faire le plaisir de déguerpir au plus vite avant que je ne me fâche pour de bon.

Tonio voulut désamorcer la tension qui devenait palpable au fur et à mesure que ce chien de garde montait sur ses grands chevaux et forçait sa voix. Il joua la carte de la séduction. Ca marchait toujours avec les vieilles filles mal embouchées.

Mal lui en prit. Mamie Ronchon n'avait aucun humour et n'était pas sensible aux compliments, même teintés d'une hypocrisie latente.

- Ne faites pas votre mauvaise tête, ma chérie. Il ne s'agit que d'un petit verre aux effluves ambrées, élaboré à partir de plantes. Tout ce qu'il y a de naturel. D'abord, laissez-moi vous dire que vous êtes ravissante dans votre blouse d'un blanc éclatant et juste ceinturée pour mettre en valeur les atouts d'une féminité accomplie...

Elle ne le laissa pas finir. Pointant un index droit comme Raoul aurait aimé en apprécier encore la raideur en une autre partie de son anatomie, elle indiqua la porte laissée entrouverte.

- Dehors!

Tonio allait obtempérer devant tant de conviction apparente mais elle le prit de court et c'est elle qui s'échappa de la chambre numéro 547.

Le visage de Raoul laissait apparaître un soulagement détendant ses traits raidis par l'irruption du contremaitre. Tonio n'en revenait pas de sa surprise quand Mamie Ronchon fit demi tour sur le seuil de la chambre en menaçant d'un ton sans réplique :

- Ca ne se passera pas comme ça, soyez en sûr!  
Vous aurez de mes nouvelles.

La porte se referma d'un coup sec. Les deux flics se regardèrent sans comprendre une demi seconde. Juste le temps que la porte s'ouvre une nouvelle fois à la volée.

- Et pas plus tard que maintenant! Aboya la gérante. Puis la porte se referma définitivement, laissant planer un silence de morgue dans la petite chambre inondée de lumière : dehors il faisait grand beau.

Il s'écoula quinze bonnes secondes pendant lesquelles les deux flics communiquèrent muettement comme seuls peuvent l'accomplir ceux qui partagent une longue complicité pouvant se passer de mots pour dire l'essentiel.

- Voilà. Tu viens de faire la connaissance de Mamie Ronchon finit par avouer Raoul dans un long soupir.

- A mon avis, tu ne devrais pas trop t'éterniser dans les parages. Sous les dehors revêches d'une âme psycho-rigide, elle bénéficie d'un grand crédit auprès des professeurs et chirurgiens. Va savoir ce qu'elle va leur raconter!

Tonio demeura muet. Il esquissa un sourire en guise de réconfort pour son ami dont le récent échange avait tout de même égayé sa journée.

- Putain Tonio. Les atouts d'une féminité accomplie... Tu es vraiment impayable, toi!

Tonio sourit devant le compliment. Il s'approcha du lit et prit Raoul dans ses bras.

- Allez, remets-toi et arrache-toi bien vite de cette geole.

Il allait ouvrir la porte de la chambre lorsque Raoul demanda :

- Au fait, comment ça se passe avec ton jeunot?

Tonio stoppa et fit demi tour.

- Ça s'arrange si tu veux mon avis.

## Dix Sept.

- Bonjour inspecteur adjoint Lequélec.

Depuis cette invitation à dîner avec sa femme, Lequélec se voyait interpeler dans les règles par son collègue. Jusqu'ici, ça avait été un simple salut les bons jours, sinon un hochement de tête en guise de bienvenue.

Il ne savait pas bien pourquoi mais ce simple bonjour avait des airs de reconnaissance de la part de Tonio. Lequélec l'observait et avait remarqué qu'il ne servait cette civilité qu'aux personnes en qui il avait confiance ou qu'il respectait. Il y avait en effet deux bonjours chez l'inspecteur Marchand. Celui, empreint de politesse et de sociabilité qui permet de vivre tous ensemble sans s'étriper à la moindre incorrection, une sorte de tic de langage auquel on ne fait plus attention. Comme on respire ou on met un pied devant l'autre pour avancer. Et un autre bonjour, plus intime, réservé aux proches, à ceux qui comptent. C'est ce bonjour là que Tonio lui accordait dorénavant.

Lequélec n'avait évidemment pas parlé de ses recherches sur le passé de Tonio. Comment réagirait-il s'il savait que son collègue, à qui il commençait d'accorder sa confiance, le traitait comme le dernier prévenu? Dans un recoin de sa tête, l'inspecteur adjoint avait un peu honte.

- Alors, cette lecture, ça avance?

Lequélec sortit l'exemplaire de sa poche de veste. Il le trainait partout avec lui depuis trois ou quatre jours et le volume avait souffert aux encoignures. Il ouvrit le bouquin montrant une quinzaine de pages restantes à Tonio.

- Si on prend le temps de manger correctement ce midi, je dois pouvoir finir.

Tonio releva les sourcils et le menton d'un seul geste, ce qu'il fallait traduire par un désir de davantage de renseignements, donner son avis sur cette littérature par exemple.

- Je ne suis pas un dévoreur de romans, mais c'est pas de la haute volée. L'intrigue est banale, une histoire de cavale au Moyen Âge. Un gars est injustement accusé d'avoir fricoté avec la promise d'un seigneur et on l'accuse du vol d'une cassette remplie d'or. Bien entendu, il n'y est pour rien. La jouvencelle en pince pour l'intendant qui a fait le coup en mettant tout sur le dos du héros. On le suit traversant le pays, les montagnes des Pyrénées et se réfugier en Espagne. Là, il est imbriqué dans un vrai complot visant à renverser la couronne tandis que le félon d'intendant manigance pour s'enfuir avec la belle de son côté. Par un hasard de roman, les deux protagonistes vont se retrouver face à face. J'en suis là. Je ne vois pas ce qui pourrait pousser au crime dans cette prose ampoulée, mal documentée et au style absent. En plus le romancier amateur joue avec la syntaxe et les règles

grammaticales mais d'une façon bizarre. Pas comme un débutant. Plutôt comme un Picasso de l'écriture si tu veux mon avis. C'est déstructuré à la limite de la compréhension. Vraiment bizarre.

Tonio avait écouté la critique de ce qu'il était convenu d'appeler l'arme du crime avec cérémonie.

- Ben dis donc. Si la police ne veut plus de toi ou si t'en lasse, tu as une belle carrière qui te tend les bras dans la critique de livres!

Lequélec sourit en haussant les épaules et se remit immédiatement à sa lecture. Tonio le regardait de biais alors qu'il tournait la clé de contact.

- A mon avis, ton héros va déjouer le complot contre le Roi d'Espagne, démasquer le renégat d'intendant et finir en épousant la pucelle... Qui ne doit plus l'être si veux mon avis.

Il donna un coup de volant et la Subaru s'inséra dans la circulation, sanctionnée d'un coup de klaxon rageur.

- A la réflexion, non. Ton héros il va épouser la sœur de la jouvencelle, surement mieux roulée et plus digne.

Sur ce, Tonio partit d'un bel éclat de rire.

- Il est sur une affaire de meurtres assez bizarres, à ce qu'il paraît.

- Bizarre, vous avez dit bizarre... imita le grand flic d'une voix rocailleuse.

- Ouais, comme c'est étrange, n'est-ce pas? A mon avis il n'y a plus goût et je ne serais pas étonné que ce soit le p'tit jeune qui boucle l'affaire. Si toutefois, ils parviennent à quelque chose.

- C'est aussi alambiqué que ça?

- J'en sais trop rien. A ce qu'on m'a dit, ils pataugent un peu, mais ils progressent. Des meurtres sous hypnose ou un truc dans l'genre.

- Et la direction a filé ce gros truc à un gars comme Marchand? Après ce qu'il lui est arrivé, m'étonnerais qu'il fasse du zèle.

Le petit flic à l'aspect huileux reprit :

- Peut-être qu'en haut lieu, on ne tient pas trop à ce qu'elle soit résolue, cette enquête.

Le grand flic finit son café puis écrasa délicatement le gobelet en plastique.

- Tu vois, je préfère encore ne pas être à leur place. Ca sent pas la rose cette affaire.

- Surtout que Marchand ne doit plus trop avoir droit à une seconde chance. Il y a dix ans, il a été appuyé par Gandois, mais cette fois, s'il fait le moindre écart...

Un commissaire surgit devant la machine à café et

les deux subalternes se turent et se dispersèrent comme un troupeau de gazelles à l'approche du léopard.

Lequélec ruminait cette confidence entendue par hasard. Sûr qu'on ne lui en dirait pas un mot s'il demandait frontalement des explications. Il savait que c'était le truc piègeux par excellence. Il subodorait des implications de l'armée à ce niveau là. Peut-être plus haut, mettant en cause les renseignements généraux. Il s'attendait à tout moment à ce qu'on leur retire l'enquête. C'était comme ça.

Mais le passé de Tonio l'intriguait. Sous ses dehors un peu frustrés et ses libertés prises avec le règlement, il était tout de même un bon flic et Lequélec commençait à l'apprécier à sa juste valeur. Comment un type aussi efficace malgré ses méthodes parfois peu orthodoxes pouvait n'être qu'un simple inspecteur à cinquante balais?

Justement, à cause de ses méthodes.

Que s'était-il passé il y a dix ans?

Qui pourrait le renseigner?

Où trouver l'info?

C'est ainsi que Lequélec se retrouvait dans un troisième sous-sol de la brigade centrale. Les archives de la police.

Après avoir rempli divers formulaires de recherche, il pianota sur un clavier.

Marchand, Antoine.

La fiche de son collègue apparut. Dieu merci le

dossier n'était classé top secret par un joli tour de magie. On n'était pas dans un film américain, une super production hollywoodienne sur des complots en pagaille. Ici, c'était la réalité vraie de la vie.

Né le 11 Juin 1964... 54 ans, la vache! Bientôt la quille, alors.

Situation de famille : veuf. Tiens donc. Lequélec avait fait la connaissance de sa fille, une ado assez fréquentable par rapport aux autres gamines de son âge. Mais il avait cru à une simple séparation. Tonio ne devait pas être facile à vivre dans le privé, il n'y avait aucun doute là-dessus.

Etats de service : bien noté. L'informatisation des données permettait de savoir sur quelles enquêtes les flics avaient enquêtés lors de leur carrière. Mais ce service requérait un accès réservé. Seulement, Lequélec n'était pas un mauvais hacker. Il bidouillat quelques mots de passe, prit des raccourcis, mis le système en court-circuit.

Bingo! La liste apparut. La dernière ligne signalait même leur enquête en cours. Sous le nom de code XSG-28 974 et sobrement sous-sitrée « série de meurtres rive droite ». Aucune note n'était attachée. Normal, il y aurait un commentaire éventuel si on parvenait à résoudre le casse-tête.

La ligne précédente évoquait l'affaire des paris truqués pour laquelle le compagnon de Tonio avait écopé d'un arrêt de travail de trois mois minimum. Un lien permettait d'aller sur la fiche de son collègue.

Raoul Blanchot. 56 ans. Formé à l'ancienne. Bien noté malgré aucune initiative personnelle remarquable. Il se contentait de suivre. Les deux flics faisaient équipe depuis plus de dix ans mais devaient forcément se connaître avant. Ils avaient toujours été affectés au même commissariat, dans la même brigade.

Lequélec revint à la fiche détaillée de Tonio. Il remonta à cette date fatidique d'il y a une dizaine d'années. Il cliqua sur l'affaire précédant sa collaboration avec Raoul.

Code RVJ 87 230. Sous-titrée « El Rajaoui ».

El Rajaoui. Ce nom n'était pas inconnu à Lequélec, mais impossible de le situer avec précision. Il se connecta sur le réseau internet et entra le nom dans la fenêtre de recherche Google. Aussitôt l'évidence le frappa de plein fouet.

El Rajaoui était l'attaché de l'ambassadeur d'Arabie Saoudite en poste à Paris au début des années 2000. Pour être plus précis, au lendemain du 11 Septembre. A cette époque les services spéciaux, la DGSE, les renseignements et jusqu'aux flics de terrain étaient sur le qui-vive. On craignait des tentatives d'attentats un peu partout dans les grandes capitales européennes. Il s'était constitué une brigade spéciale attachée à l'anti-terrorisme au cœur même du dispositif. En plein Paris.

Internet était une source de leurres et de trompe-l'œil d'une ampleur fantastique. Mais on pouvait y trouver aussi quelques perles. Lequélec passa une

bonne heure à surfer sur différents sites et leurs lots de machinations fomentées, de complots supposés, bref toute la littérature de rue qui peut se trouver en pleine liberté sur la toile. Mais une photo attira son attention. On y voyait une action policière, plutôt musclée, dirigée contre un foyer islamique dans le XVIIIème. Au premier plan, Lequélec reconnut Tonio, sanglé d'un gilet pare-balles, le front volontaire, la mâchoire carrée, les muscles saillants. Bref, rien à voir avec le flic un peu empathé qu'il était devenu en dix ans. La grande différence n'était pas physique au demeurant. C'était le regard de Tonio qui avait perdu cette étincelle qui donne à certains hommes un prestige inné. Sur la photo en noir et blanc au mauvais grain, on distinguait nettement ce regard volontaire mêlé d'une sorte de crânerie, comme un pied de nez à la vie, aux conventions.

Il serrait fermement un homme barbu d'une quarantaine d'années, menotté mais arborant une fierté dans le regard, comme un défi, laissant clairement apparaître qu'il n'avait pas dit son dernier mot. El Rajaoui en personne.

Lequélec consulta les archives disponibles sur un site sécurisé. Les coupures de presse y étaient archivées dans l'ordre chronologique. Articles et photos défilaient. A l'époque il poursuivait ses études de droit et n'avait pas le temps de se tenir informé de l'actualité. De toute façon, les opérations policières visant à démanteler les

réseaux islamiques ne l'intéressaient pas. Pas davantage aujourd'hui. A chacun son métier, à chacun sa croisade.

En quelques clics, sautant de page en page, rebondissant de clichés en photos, il fit défiler le feuilleton vieux de dix ans.

La brigade anti-terroriste traquait les intégristes oeuvrant sur le sol français, tentant de s'infiltrer dans les communautés suspectées. Plusieurs opérations étaient menées de front, coordonnées par un super flic, le commissaire Gandois. Un homme à la carrure de catcheur, aux épaules à la Ventura et au regard froid et calculateur. Il ne souriait jamais. Une photo le montrait dans toute sa force tranquille aux côtés d'un Tonio, flatté d'en être. On sentait dans ses yeux la volonté de bien faire son métier. De s'investir jusqu'à la limite de la légalité. Peut-être même au-delà. Gandois savait la valeur de ses hommes. Un passé dans les troupes militaires d'Afrique centrale lui avait laissé un certain code d'honneur : on ne laisse jamais un de ses hommes dans la mouise. Même s'il était hors limite.

Les articles défilaient. Les actions policières volaient de succès en succès grâce à l'infiltration d'éléments au profil adéquat. Lequélec repensa au film l'Union Sacrée où Richard Berry noyait de la même façon des milieux islamistes. Mais aussi grâce à la manière forte, toujours couvert par le commissaire Gandois. Là-dessus la presse n'en

disait pas grand-chose. Normal. Il est des moyens pour atteindre la fin qui ne s'impriment pas. Du moins pas pour la majorité bien pensante.

Lequélec suivait la traque au fil des articles plus au moins bien documentés, relatant plus ou moins la vérité. Il fallait lire entre les lignes et combler les insuffisances de journalistes menés en bateau.

Seuls transparaissent les actions de terrain qui avaient du retentissement. Si on pouvait cacher ce qu'il se passait dans les sous-sols de commissariat, les planques et les tractations, difficile de taire les fusillades au grand jour.

Le premier cliché découvert par le flic adjoint relatait l'arrestation en grandes pompes d'El Rajaoui. Mais l'immunité dont jouissait l'attaché d'ambassade lui avait permis de ne rester que 48 heures en préventive. Sur un autre cliché, on le voyait, tout sourire et d'une arrogance revancharde. Ses propos, à sa sortie de garde à vue, étaient imprimés noir sur blanc :

« La France, pays des droits de l'homme, a faillit à sa réputation. Ce n'est pas la première fois et cela devrait interpeler tous les citoyens. Aujourd'hui le pouvoir en place par l'entremise de policiers un peu trop zélés vise une population qui n'a d'autre tort que de vouloir pratiquer sa religion en toute légalité, prévue par la loi française. Mais demain, cet état fascisant s'en prendra à vous tous. »

Lequélec avança dans les articles suivants, faisant défiler les pages. Ils ne lui en apprenaient pas

beaucoup, comme tout article de presse concernant des affaires trop ramifiées pour être synthétisées en trois colonnes. Il ressortait qu'une opération policière discrète s'était terminée dans un bain de sang. Le cadre en était une zone industrielle en pleine reconstruction, située à l'est de Paris où les islamistes radicaux avaient situé leur quartier général. Une mosquée servait de couverture à un entraînement militaire et au bourrage de crane de rigueur. Toujours d'après l'article, l'opération qui mettait en place des agents infiltrés avait, pour une raison ou une autre, été démasquée. S'en était suivi un véritable carnage. Huit policiers en civils furent abattus. Une vingtaine d'intégristes y laissèrent leur vie. Un nouveau cliché montrait le lieutenant Antoine Marchand, agenouillé sur la dépouille d'une jeune femme. Elle venait de succomber à ses blessures. Non par balles, mais dues à une chute de plusieurs dizaines de mètres. En médaillon, le visage méprisant et dédaigneux d'El Rajaoui. Lui aussi avait été retrouvé sans vie. L'article ne donnait pas de plus amples détails, excepté que la violence de l'affrontement trahissait davantage de haine que de la simple défense du droit constitutionnel et des libertés de la république. On sentait, autant de la part d'un camp que de l'autre, une détermination profonde. La jeune femme qui intriguait Lequélec s'était impliquée au-delà de son simple service. Il semblait qu'elle y avait mis un point d'honneur, comme si c'était un combat

qu'elle portait en elle bien avant de servir la police. El Rajaoui avait subi le sort des infidèles : les couilles entre les dents. Difficile de croire que des policiers d'un pays démocratique, garant des libertés, puisse en arriver là. Que s'était-il réellement passé? Le papier se terminait par des soupçons portés sur la personne d'Antoine Marchand, bon flic mais réputé pour ses écarts à la déontologie. La jeune femme, Nadia Marchand, n'était autre que la propre femme du policier aux états de service admirables nonobstant ses méthodes peu orthodoxes.

En un éclair, Lequélec revu la fille de Tonio. Les mêmes yeux portant le même regard fier et déterminé de sa mère. Alors il commença à comprendre.

Une opération commando visant à arrêter le cœur même du milieu intégriste, vecteur de terrorisme en pleine capitale, qui tourne mal. Les islamistes qui paniquent et ouvrent le feu. Nadia, dont l'infiltration est découverte, faite prisonnière, otage peut-être? Tonio qui a un coup de sang. Mais comment expliquer les tortures infligées à El Rajaoui? La version « presse » ne satisfaisait pas Lequélec.

Il revint sur le dossier RVJ 87 230.

Il ressortait des différents rapports établis que l'action s'était déroulée somme toute comme le relatait le journaliste chargé de l'enquête.

Nadia avait coupé toute relation avec Tonio depuis

plus d'un an.

Étaient-ils en instance de divorce, ou plus probablement avait-elle leurré le milieu qu'elle infiltrait, se gardant de voir son mari en cachette? Cela expliquerait le carnage produit par Tonio, fou de rage lorsqu'il s'aperçut qu'on avait tué sa femme. Mais cette chute, même si elle était la conséquence d'une poursuite avec les islamistes, ne pouvait les tenir directement pour responsables. Quelque chose clochait.

En revanche, le dossier éclaircissait un peu les conséquences qui amenèrent aux supplices subis par El Rajaoui. Ce n'est pas seulement Nadia qui avait été tenue en otage, mais également l'inspecteur Marchand. Pourquoi? D'après la déclaration de Tonio, c'était pour se ménager une porte de sortie. Ils étaient, sa femme et lui, retenus par quelques dizaines d'hommes prêts à tout.

Tonio expliquait les mutilations infligées à l'attaché d'ambassade par la légitime défense. Cela ne tenait pas. Surement pas devant un tribunal. Mais de procès, il n'y eu pas la moindre trace. Là intervenait le commissaire Gandois qui prenait ses parts de responsabilités. C'est lui qui avait donné carte blanche à l'inspecteur Marchand. Il fut sacqué bien entendu mais, la fin justifiant les moyens, le démentèlement complet du réseau El Rajaoui le couvra d'une aura de héros de la république. On passa sous silence les méthodes musclées de l'arrestation. En effet, tous les détails du rapport

n'étaient aucunement repris par la presse. L'influence des services de renseignement et de sécurité du territoire avait joué. Car le rapport n'en apprit pas plus à Lequélec.

On n'était pas dans une série américaine. Il n'y avait pas de dossier classé X ou censuré. Simplement les déclarations et rapports étaient édulcorés, Lequélec le sentait comme un trainé de Wasabi sur une tartine de pain frais.

Il ne devait compter que sur son sixième sens pour boucher les trous et éclaircir les mystères qui enveloppaient joliment les rapports comme un emballage cadeau dissimule le présent qui va décevoir, forcément.

Connaissant la fougue de Tonio, sûrement bien plus aiguisée à l'époque, et son caractère entier, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il se soit impliqué davantage dans ces événements.

En refermant les dossiers, l'inspecteur adjoint refit mentalement le film de toute l'histoire.

Tonio et sa femme Nadia enquêtaient sur le noyau dur des milieux islamistes intégristes des années post 11 Septembre. Elle en taupe, lui au grand jour, d'une façon plus conventionnelle. Le jour J, un détail a dû la faire repérer par un des fous de Dieu, peut-être menaient-ils eux aussi leur enquête, se méfiaient-ils de cette nouvelle recrue? Bref, d'une manière ou d'une autre, elle est découverte. Elle subit sûrement un interrogatoire musclé. Le rapport du légiste est sans appel : Nadia avait été violée et

torturée avant sa chute fatale, il est fort probable que c'est son état de faiblesse qui l'a amené à trébucher quelque part. Là-dessus, l'inspecteur Marchand débarque avec un petit comité. Pourquoi intervenir alors qu'ils savent qu'ils ont un élément infiltré? Et pourquoi aussi peu d'hommes au départ. Là, le rapport est formel : six hommes interviennent pour une visite de routine concernant l'insalubrité des lieux. Le gros des troupes ne survient que plus tard, certainement appelés en renfort. Mais la descente tourne mal. Tonio se détache du petit groupe et découvre sa femme aux mains des intégristes prêts à tout pour la faire parler. Lui aussi est prêt à tout en réponse. Il rue dans les brancards comme un taureau dans l'arène et prend El Rajaoui en otage pour couvrir sa fuite. Commence alors le carnage. Tonio parvient à libérer sa femme, tenant toujours l'attaché d'ambassade comme monnaie d'échange. Le trio progresse dans un enchevêtrement de poutres et d'étages peu sûrs. Nadia, diminuée, tombe et Tonio la venge en tuant El Rajaoui et faisant passer le tout comme les conséquences de débordements.

Mouais. La version se tenait mais Lequélec sentait bien que ce n'était aussi simple. Et hors de question de demander des précisions à la seule personne qui aurait pu l'éclairer sur toute l'affaire.

L'inspecteur adjoint tenta d'autres scénari possibles. Marchand était forcément entré directement au contact des intégristes et avait croisé l'attaché

d'ambassade. Pour Lequélec, il était évident que les meurtrissures immondes infligées à El Rajaoui avait bien été commises par Tonio. Seule trop d'implication émotionnelle pouvait expliquer cet acharnement. Il y avait eu également une course poursuite avec Nadia. Étaient-ils ensemble lors de sa chute? D'autres flics étaient-ils en cause? Lequélec butait sur un nœud. Il manquait une pièce au puzzle. Il sortit des archives l'air chiffonné.

Il commençait à l'apprécier, ce vieux flic désabusé. Lui aussi cachait une blessure au plus profond de sa chair, une blessure qui ne cicatriserait jamais.

## Dix-Huit.

- Bonjour inspecteur Lequélec.

Tonio venait d'accueillir son collègue selon sa nouvelle habitude. Il avait lancé le mot de bienvenue depuis son bureau où il était plongé dans la lecture d'un rapport sans même lever la tête et poursuivait le déchiffrement des quelques feuillets tapés à la va-vite par un stagiaire qui avait synthétisé les dernières recherches sur les points communs entre les victimes, s'entend les meurtriers présumés puisque c'était comme ça qu'on les nommaient à présent. Il ne vit donc pas le visage de Lequélec se noircir peu à peu. Il releva tout de même les yeux, intrigué par le mutisme soudain de son collègue. Ce n'était pas dans ses habitudes. Il avait dû passer une mauvaise nuit, pour une raison ou une autre.

Ce qu'il vit l'interloqua. Les traits du visage de Lequélec étaient tendus, une étincelle de folie brillait dans ses yeux et il semblait tétanisé. Quelque chose ne tournait pas rond et ça n'avait sûrement rien à voir avec la présumée mauvaise nuit de l'inspecteur.

Tonio se leva, inquiet.

- Quelque chose ne va pas ?

Pour toute réponse, Lequélec tendit son poing

gauche qui percuta de plein fouet le visage de Tonio. Le flic réagit après un moment d'abasourdissement. Mais l'adjoint se ruait déjà sur lui, enserrant le cou de son collègue avec une poigne décuplée par des nerfs à vif.

Tonio battit des bras et des jambes afin de se dégager. Que se passait-il donc? Lequélec était-il devenu fou?

Les deux hommes tombèrent à terre, renversant au passage quelques objets et papiers posés sur le bureau. Intrinsèquement Tonio était plus puissant que Lequélec, une masse musculaire supérieure même si ces dernières années il s'était un peu laissé porter. Il avait également l'avantage de l'expérience. Mais le jeune flic avait pour lui l'effet de surprise qui commençait juste à se dissiper et un état nerveux qui décuplait ses forces.

Tonio réussit à se dégager de l'emprise des deux mains de son ami et, par une nouvelle contorsion, parvint à se relever. Il fallait à tout prix maîtriser Lequélec devenu fou furieux en un quart de seconde. Tonio ne comprenait pas ce qu'il était en train de lui arriver. Il attrapa un Code de procédure judiciaire qui traînait sur une armoire métallique et tenta d'assommer ce chien fou. Mais il fut déstabilisé par une nouvelle attaque, un coup d'épaules au niveau de ses cuisses qui l'envoya valdinguer trois mètres plus loin en compagnie de l'armoire métallique qui s'abattit dans un grand fracas à quelques millimètres de son arcade

sourcilière. Il avait eu chaud.

Mais le répit ne fut que de courte durée, à peine quelques dixièmes de secondes, Lequélec revenait à la charge, tel un bélier. Tonio eut la présence d'esprit comme un réflexe de survie, d'esquiver une nouvelle fois l'attaque. Il entendit des éclats de voix dans la pièce d'à côté. Il tenta à nouveau de bloquer les 1m80 de son collègue tendus vers l'action sans grand succès. Le beau diable était mû par une force instinctive, de celles qui nous font nous surpasser dans les moments cruciaux. L'énergie du désespoir. Ils tombèrent à nouveau au sol, enchevêtrés comme deux marionnettes privées de leurs fils directeurs. Lequélec arborait toujours ce regard de fauve déchainé.

Il se releva d'un coup de reins. Il n'était plus lui-même, poussé par une force étrangère. En état d'hypnose. Tonio comprit tout à coup. Mais il était trop tard.

On prétend qu'à la seconde de sa mort, on revoit toute sa vie en accéléré. Tonio ne vit rien de tout ça. Son regard était fixé sur son collègue, l'air possédé et aussi déchainé qu'une bête aux abois. Ce qu'il était probablement. Il ne contrôlait plus ses actes. Tonio distinguait chaque détail de ce grand black avec qui il avait fait équipe depuis une petite semaine et avec qui il commençait à tisser des liens. Comme un retour à la vie, du moins à une sociabilité plus ordinaire.

Il vit Lequélec se saisir du Glock qui trainait sur le

bureau éparpillé.

Il vit l'inspecteur adjoint empoigner fermement l'arme à feu et faire le quart de tour qui allait le mettre face à lui. Son regard se focalisait sur cette vision précise. Tout le reste : le bureau, les murs, l'armoire métallique à terre, la minuscule fenêtre aux vitres opaques, le poster du plan de Paris au 1/12 000ème, même la lumière blafarde, tout cela était dans un flou imprécis. Seul comptait Lequélec et encore pas toute sa personne. Juste le bras musclé qui tenait le revolver, le poignet souple et l'index qui allait se resserrer sur la détente.

Voilà ce que vit nettement Tonio à l'heure de sa mort moins une ou deux secondes. Lequélec était un tireur hors pair et, même sous l'emprise de cette contamination psychologique, il allait faire mouche à bout portant. La dernière pensée de Tonio fut un souvenir de documentaire animalier, un des nombreux devant lesquels il avait passé toutes ses nuits blanches, il y a dix ans.

Une fourmi, il ne se rappelait plus l'espèce précisément, était victime d'un squatteur un peu particulier. Une larve ingérée qui se développait dans l'estomac pour migrer ensuite vers son centre nerveux et prendre ses aises aux commandes de son cerveau. La fourmi zombie n'avait plus qu'à obéir aveuglément à son hôte non désiré. Alien, version formicidé.

Lequélec semblait en proie au même parasite.

Il tenait Tonio en joue. Ce n'était plus qu'une

question de dixième de seconde.

La porte s'ouvrit brutalement à la volée. Lequélec marqua un temps d'arrêt. Son regard quitta une demi seconde son collègue qui se roula à ses pieds, le déstabilisant tandis que deux policiers se ruaient sur l'inspecteur adjoint.

Le coup partit comme un éternuement.

Lequélec était au sol, difficilement maîtrisé par trois hommes. L'un d'eux, un simple stagiaire avait eu la présence d'esprit de bloquer le poignet droit de son talon, immobilisant l'arme à feu qui contenait encore cinq coups selon toute probabilité.

D'autres renforts parurent.

Lequélec fut cerné en quelques secondes.

## Dix-Neuf.

La Subaru rugit sur l'asphalte tel un requin devant un festin ensanglanté.

Tonio était seul au volant. Il imagina la répartie de Lequélec, absent.

- Tu ne sais pas conduire normalement?

Lequélec s'était définitivement mis au tutoiement. Il lui semblait mieux connaître son collègue à présent.

- C'est une des dernières joies qu'il me reste dans ce putain de boulot, alors m'en prive pas, ok?

- Moi ce que j'en dis...

- Vingt six ans de service, pas un seul accrochage affirma Tonio le regard fixé sur la rue devant lui et émettant un léger sourire de contentement. La fierté du mâle domptant les 190 chevaux emprisonnés sous le capot et qui se réjouissaient de rugir dans le milieu urbain comme ces attelages de Huskies qui ne demandent pas mieux que de s'époumoner dans le grand froid.

Tonio sourit en se faisant ce petit film. Lequélec aurait prit ça avec philosophie au bout du compte, peut-être un peu surpris de cette pensée. Deux semaines auparavant il aurait réagi tout différemment. Quelque chose avait changé dans son échelle de valeurs. Tonio ne se doutait pas qu'il

était proche de la réalité en prêtant ainsi ces réflexions à son collègue. Lui aussi commençait à l'apprécier. Juste au moment où...

Dans sa tête, Tonio poursuivait cet échange irréel.

- A part s'entraîner pour les prochaines 24 heures du Mans, on va où comme ça?

Tonio lança un regard furtif sans bouger la nuque vers le siège inoccupé.

- Le central a reçu un coup de fil un peu intrigant. Je préfère qu'on vérifie ça nous même plutôt que d'envoyer un stagiaire. Mais je suis persuadé que c'est un petit rigolo qui se paie notre tête. On va lui faire passer l'envie de jouer avec la police nationale. J'ai envie de me détendre un peu.

Il souligna ses propos en étendant un instant ses dix doigts. Etirement de phalanges.

Le bolide stoppa dans un crissement de pneus et une position de stationnement qui était dorénavant la signature de Tonio : une voiture garée comme une merde en travers du trottoir. Tonio se retourna vers son collègue invisible en un haussement d'épaules qui en disait long.

Il se dirigea vers une porte cochère dans le vingtième arrondissement, appuya sur un bouton et la porte rongée aux encoignures émit un déclic. Tonio poussa le battant d'un coup d'épaule pour s'insérer sous un porche mal éclairé qui débouchait dans une cour entourée d'immeubles qui avaient vécu. Mais le flic bifurqua sur sa gauche. Une nouvelle ouverture située plus haut de cinq marches

béait. Prudent, Tonio avait dégainé - on ne sait jamais. Ce rendez-vous avait quelque chose de pas très net.

Cependant le flic semblait dans son élément, en opération. Il lui fallait l'ambiance de la rue, un zeste d'action, cette adrénaline qui ne peut se déverser en restant sagement assis derrière son bureau à taper des rapports, étudier des dossiers ou procéder à des interrogations. L'air d'une pièce exigüe n'était pas assez vivifiant pour ses poumons. Tonio traversa un long couloir sombre, à peine éclairé par une lumière blafarde qui filtrait de portes mal fermées. A cet instant, il regrettait d'être venu seul. Mais Tonio était un solitaire qui ne supportait l'aide de rares flics triés sur le volet. Raoul était encore aux prises avec mamie Ronchon, Lequélec en arrêt forcé et les deux ou trois gaillards en qui il avait confiance menaient leur propre enquête.

Où était-il donc? De l'extérieur, l'immeuble ne payait pas de mine mais vu de ses entrailles, il devenait franchement glauque. Le couloir débouchait sur une pièce en demi cercle, le sol marbré fit place à un parquet en très mauvais état. Des tentures pendaient le long des murs comme des fantômes suppliants ou implorants et une odeur de moisi prenait aux narines. Ici, aucune fenêtre : la seule lumière provenait du dos du flic et de quelques interstices en haut des murs et au plafond. On se serait davantage cru dans les calles d'un

navire qu'en plein Paris.

Quelque chose remua devant lui, masqué par un imposant fauteuil en cuir, enfin d'après les déductions que permettaient la pénombre ambiante. Tonio s'avança sans ouvrir la bouche, contourna le fauteuil lui aussi dans un état de décomposition avancé, l'arme braquée devant lui, prêt à riposter au moindre mouvement suspect.

Cet endroit respirait l'abandon, la dégénérescence et la corruption des atomes qui se déliaient comme des nœuds mal ajustés. Dieu merci l'endroit était dépourvu d'humidité. On ne pouvait donc pas évoquer la putréfaction ou le pourrissement, mais plutôt une désagrégation lente et irrémédiable des éléments comme un château de sable qui s'effriterait pour redevenir la poussière originelle. D'ailleurs si la clarté avait été un poil plus forte, on aurait aisément pu discerner les petits nuages de poussière qui se soulevaient à chaque pas avant de retomber aussitôt dans un nouveau désordre moléculaire.

Tonio se retrouva en face du fauteuil en cuir. Une forme y était assise tranquillement. On ne pouvait deviner précisément sa silhouette puisqu'elle était assise en contre-jour de la faible lumière qui provenait du long couloir.

- Qui êtes-vous? Demanda Tonio d'une voix neutre. L'homme se racla la gorge, émit un petit toussotement, puis il fouilla dans la poche intérieure de ce qui pouvait être un veston ou un

blouson. Tonio arma son revolver sans aucune parole de sommation. L'inconnu du fauteuil sorti un paquet de sa poche qui pouvait aussi bien être un jeu de cartes qu'un étui à cigarettes. Il en extirpa quelque chose qu'il porta à ses lèvres. Sa main gauche tenait depuis le début un briquet en argent. Il alluma la cigarette. Ce fut le seul moment où Tonio entrevit son visage. Ce fut si bref qu'il pensa bien plus tard qu'il l'avait vu en rêve. Un jeu d'ombres lui révéla un visage grêlé de petites crevasses dues certainement à une vérole mal soignée. L'absence de menton donnait à l'ensemble un air fuyant. Ce fut les seuls détails qu'aperçu Tonio. A chaque inspiration, la braise de la cigarette n'était pas assez forte pour éclairer davantage qu'une absence de lèvres, un air pincé et vaguement autoritaire.

- Veuillez m'excuser de vous accueillir dans des conditions aussi... primitives.

L'ombre parmi les ombres tira une nouvelle bouffée avant de poursuivre d'une voix éraillée.

- Vous comprendrez à l'écoute des révélations que je vais vous faire que je désire conserver l'anonymat le plus absolu. En fait, je n'existe pas, est-ce clair?

Cette arrogance à peine dissimulée commençait à taper sur les nerfs de Tonio. Pour qui se prenait-il, ce gus? Surement un mythomane de plus dans la belle galerie de caractériels que proposait les trente ans de service du flic. Il en avait vu et croisé de

toutes les couleurs. Celui-là allait-il décrocher la palme?

- Mon nom et ma fonction ne vous en apprendront pas plus. Disons que je participe à un programme financé par quelques-unes des plus grosses multinationales au monde.

L'homme se reprit, apportant une précision en baissant encore la voix, tout en fumant sa cigarette d'un air tranquille.

- En fait, je participais à ce programme. Je ne cautionne pas les récents événements et je préfère me retirer du projet. Entendons-nous bien, je ne suis pas obligé de vous parler.

Tonio ne put contenir son impatience.

- Dis donc, coco, si t'as pas envie de parler, je ne te retiens pas. J'ai une enquête un poil plus sérieux à mener qu'à écouter tes élucubrations complotistes. L'ombre vautrée dans le fauteuil émit quelques secousses de toux en guise de rire.

- Vous ne comprenez pas, inspecteur. Je viens justement éclairer vos lumières.

Il fut stoppé par une quinte de toux plus forte. Cela ne l'empêcha pas de terminer son clope en rejetant une épaisse fumée bleutée qui s'éleva en tourbillons légers. La scène avait quelque chose de surréaliste et, quelque part, d'artistique.

- Vos treize victimes ne sont que la partie émergée du projet. Ce que l'on peut voir d'un iceberg si vous préférez. Et à mon avis, c'était une erreur.

Il marqua une pause. Tonio sentait bien qu'il

ménageait ses effets tel un cabotin endurci par des années de pratique théâtrale. Mais il laissa faire, prit sur lui et attendit les soit disant révélations fracassantes avec un sourire d'ironie.

L'homme de l'ombre sortit une nouvelle cigarette de son paquet. L'alluma. Tonio aperçu à nouveau ce visage grêlé et grisonnant. L'homme paraissait être chauve, des yeux bienveillants qui adoucissaient une face lunaire. Quelque chose de Jean Louis Trintignant. Inquiétant.

- Depuis que l'homme vit en communauté se pose la question du pouvoir. C'est à dire depuis toujours. Les grands prédateurs fonctionnent souvent sur le mode de la hiérarchie de meute, tels les loups, les gorilles ou les lions. Un seul chef qui a tout pouvoir. Il est le seul à pouvoir engrosser les femelles. Il dirige la meute, la tribu et tous lui doivent respect et soumission. Une telle domination n'est possible que dans des petites structures. Et encore. Parfois, souvent, cet empire est menacé par des vélétités de mâles plus jeunes. C'est comme ça que ça fonctionne. Dès lors que homo sapiens quitte les cavernes pour s'installer durablement quelque part en pratiquant l'agriculture, cela forme de plus grosses concentrations. Une simple hiérarchie de meute ne suffit plus.

L'homme stoppa à nouveau, comme s'il avait perdu le fil. Puis, s'adressant directement à Tonio alors que son monologue semblait ne s'adresser à personne en particulier jusque là :

- Que savez-vous du pouvoir, monsieur l'inspecteur?

Tonio fut prit de court. Bonne question. A laquelle il n'avait jamais réellement réfléchi.

- C'est dans la nature humaine, je crois. Tout le monde veut le pouvoir. Roi, empereur, dictateur, chef ou tout simplement au quotidien, dans nos rapports avec les autres, afin de satisfaire notre égo je pense. On veut avoir raison. Et l'imposer à ceux qui nous entourent.

- Très juste. C'est un peu plus complexe que ça, mais l'idée première est bien là. Vouloir imposer son mode de pensée. Tout est là. Et pour y parvenir on utilise plusieurs méthodes, manœuvres, tactiques, stratégies. On appelle ça la politique.

L'homme tira une nouvelle bouffée. La braise rougeoya un instant comme un feu-follet dans l'obscurité. Il toussa une ou deux fois avant de reprendre son cours.

- Au départ, il va de soi que c'est le plus fort physiquement qui dicte sa loi. Un bon coup de gourdin vous fait craindre par l'ensemble de la tribu. Mais on s'aperçoit très vite que la crainte est un bien mauvais sentiment de déférence. La révolte n'est jamais bien loin. Etre respecté, c'est mieux. L'homme va utiliser plusieurs méthodes, notamment celle de la carotte et du bâton. Récompense et punition sont des moyens efficaces de régner dans une société primaire. On s'adjoint les services d'un sage, la plupart du temps un

intellectuel, inoffensif sur le plan physique mais qui sait. Le savoir est un bon moyen de faire respecter l'autorité. C'est une caution. Car il ne faut pas confondre autorité naturelle, une sorte de charme, un charisme qui permet d'être respecté en tant qu'individu au-delà de ses actes, de l'autoritarisme imposé par la force ou d'autres moyens coercitifs. Si ils ont efficaces sur le moment, ils ne tiennent pas la distance. L'Histoire n'est qu'une suite de bons exemples.

Tonio commençait à s'habituer à la quasi obscurité de la pièce. Il percevait mieux les contours des objets : l'imposant fauteuil à haut dossier dans lequel était affalé la silhouette mais aussi un mobilier vieux et poussiéreux, une suspension des années cinquante et les pales d'un ventilateur tout droit venu des bas quartiers de Mexico.

- Au fil des siècles, les concentrations humaines devinrent plus importantes. Des villes virent le jour, concentrant un peuple hétéroclite. Il fallait conditionner ces masses qui pouvaient se révolter n'importe quand. On a utilisé le moyen le plus courant alors : la répression. Des sociétés autocratiques, despotiques, tyranniques s'épanouirent mais elles avaient toutes un point en commun : elles ne duraient pas. Tôt ou tard des soulèvements se concrétisaient. La révolte est indissociable d'un pouvoir totalitaire, absolu. C'est un balancier naturel afin de retrouver un équilibre dans toute chose. De la même façon, un empire

quoi qu'il soit, politique, économique ou social, s'il s'étend trop, s'il devient trop important, trop grand, est menacé d'implosion. Comme un château de cartes dont les fondations ne peuvent plus, à un moment donné, supporter le reste de la construction, devenu trop gigantesque.

Tonio devinait maintenant des éléments de la silhouette. L'homme n'était pas obèse mais il possédait une prestance qui en imposait. Il semblait cependant flotter dans un costume un peu trop grand pour lui. On sentait qu'il avait été. Qu'il n'était plus.

- On eut l'idée de conditionner le peuple par son éducation. Mais cela comportait un risque : celui que, une fois instruites, les masses se mettent à penser par elles-mêmes. L'université grecque fonctionnait parce qu'elle ne s'adressait qu'à une frange de la population, bien née et qui partageait de facto les mêmes envies que le pouvoir en place. Une communauté qui partage les mêmes valeurs n'a pas besoin d'être cadrée. On retrouve le même schéma, plus tard, dans les sociétés féodales où les seuls instruits étaient les nobles et le clergé. La religion est un très bon outil pour maintenir la populace dans son ignorance tout en l'éduquant. Des réponses simples à des questions simples. Des récompenses (le paradis) pour ceux qui suivent le bon chemin, celui du pouvoir en place et des punitions pour ceux qui osent sortir des clous. Fixer des idées préconçues sans donner la possibilité de

réfléchir. Penser à la place du peuple. L'idéal. Seulement notre cerveau n'est pas taillé pour être commandé de l'extérieur. L'idée de la démocratie fit son chemin, aidée par la révolution. Je parle de la révolution industrielle de la fin du dix-huitième, pas celle des idées, qui n'est que le prolongement d'une mutation de fond de notre société. La conséquence, pas la cause. Une nouvelle classe dirigeante s'impose : les bourgeois, patrons d'entreprises privées qui allaient dominer le monde. Notre monde.

La silhouette fit une nouvelle pause. Il savait ménager ses effets comme un véritable professeur d'université. Tonio l'ignorait, mais ce fut le cas avant que le mystérieux personnage n'intègre les arcanes du pouvoir en guise de conseiller.

L'homme tourna sa tête dans la direction du policier. Il tira une nouvelle bouffée.

- Dites-moi, monsieur l'inspecteur, à votre avis qui détient le pouvoir actuellement dans nos sociétés modernes?

Tonio fut pris au dépourvu. Après le cours, voici l'examen? Il subodorait un piège.

- Puisque vous me posez la question, je pense que vous n'attendez pas que je vous réponde les politiques. Trop facile. Et dépassé. Dorénavant, je dirais plutôt les multinationales, les actionnaires.

La silhouette avachie laissa trainer un temps comme pour permettre à Tonio de modifier sa réponse.

- Effectivement on pourrait le penser. A première vue, c'est même l'évidence. Le pouvoir politique s'est effrité après la seconde guerre mondiale, ouvrant la voie au pouvoir économique. Il n'y a qu'à voir les relations parfois très étroites entre les dirigeants économiques et les représentants du peuple. Ils frayent dans le même monde. Mais ce n'est pas ça.

Nouveau temps mort. L'inconnu jouait avec les nerfs de Tonio à n'en pas douter. Ou bien souffrait-il d'une maladie des poumons à trop fumer, sûrement un cancer qui l'affaiblissait. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela. Le flic entendait sa respiration d'aspirateur entre deux taffes. Il reprit.

- Nous vivons dans une société basée sur la consommation. Nous produisons non pas en fonction de nos besoins mais pour développer l'économie et enrichir une minorité tout en faisant travailler ceux qui seront eux-mêmes les acteurs de cette consommation à outrance. Ensuite nous devons écouler les produits manufacturés ou les services, ce qui revient au même. Mais celui qui dirige ce monde ce n'est pas le législateur ni même le producteur. C'est le consommateur. Il a un pouvoir immense sans qu'il s'en rende compte le moins du monde. Il peut modifier à tout moment et d'une manière brutale le sort des plus grandes multinationales. Imaginez qu'une campagne judicieusement conçue prouve que la formule du Coca-Cola est cancérigène ou que les baskets Nike

sont fabriquées par des enfants dans des conditions atroces. Si les deux tiers des consommateurs stoppent leurs achats de ces produits, je ne donne pas un trimestre à ces gigantesques entreprises pour déposer le bilan.

Il y eut une nouvelle pause. Plus longue cette fois.

- Vous avez certainement remarqué (comment faire autrement?) la prédominance de la publicité dans notre société. C'est justement parce que les grands trusts ont peur de ce pouvoir, morcellé il est vrai en des centaines de millions de cerveaux, qu'ils investissent autant dans le conditionnement, l'influence, jusqu'à la manipulation des masses. Ce n'est pas juste pour écouler la production, c'est aussi pour modeler une société à leur image. Celle du bon consommateur qui ne va pas remettre en cause ce système à son désavantage mais qui, au contraire de se rebeller, va trouver dans sa frénésie d'achat compulsif un dérivatif à sa modeste condition. Aller consommer à l'excès que ce soit le Samedi après midi dans les centres commerciaux de plus en plus grands, dans des séjours de vacances, des services (assurances, téléphonie, télévision), permet de s'évader, de se vider l'esprit afin qu'il ne réfléchisse pas trop. La consommation a remplacé avantageusement la religion en cela que la classe dirigeante gagne sur les deux tableaux : l'achat de ses produits lui rapporte de l'argent et le peuple reste à sa place, judicieusement guidé par une publicité qui s'est substituée au gardien de

conscience.

L'homme avait apparemment terminé son cours.

Tonio reprit ses esprits.

- Tout cela est passionnant, mais je ne vois pas le rapport avec l'affaire qui m'intéresse.

- Je ne le vois que trop, moi.

Le personnage termina son mégot et alluma derechef une nouvelle cigarette. Ce n'était plus un simple fumeur mais une machine à consommer de la nicotine.

- Il se trouve que dans ce meilleur des mondes, nous avons deux ennemis d'envergure, qui peuvent prendre une importance colossale. Le premier c'est le morcellement des personnalités, l'égarement du troupeau si vous préférez, augmenté d'une volonté de simplicité et d'humilité pronée par un courant écolo-gauchiste qui prend, petit à petit, de l'ampleur. Leur crédo est qu'il n'est pas possible dans un monde fini de vouloir une croissance infinie. Nos ressources sont limitées disent-ils. Ils ont parfaitement raison. Mais cela remet en cause tout le paradigme économique, économiste. Nous travaillons à absorber cette envie de vert. Déjà la majorité des multinationales ont pris ce virage écologique et nos chercheurs ne vont pas tarder à remplacer les ressources non renouvelables par une batterie de nanotechnologies, de techniques biomimétiques, bref tout un arsenal qui permettra à notre société du toujours plus de poursuivre sur la même voie, en changeant simplement de couleur.

Les écolos ne vont rien voir arriver. Nous avons déjà judicieusement absorbé les révoltes étudiantes en les singeant à notre avantage il y a cinquante ans et nous sommes en train de marchandiser ce nouveau virage vert. Le libéralisme a cette particularité, je dirais même ce don, de pouvoir englober tout et son contraire, y compris ses opposants mêmes. C'est une formidable machine à diluer. Dans un sens, ce système se faufile partout où il y a de la place. Il n'est, en cela, pas si différent de la Vie qui trouve toujours une niche où se développer.

L'homme marqua une énième pause. On entraît au cœur du sujet.

- Ce qui préoccupe en au lieu, c'est plutôt la religion. Hé oui. Nous avons réduit le catholicisme à un simple décor. Cela était facile parce que cette religion est née dans notre monde occidental, elle est la fille de notre culture. D'ailleurs l'église et le pouvoir politique ont toujours frayed de concert. C'est plus délicat avec l'islam qui porte d'autres valeurs et qui surtout, est issu d'une culture toute différente.

La silhouette prit une nouvelle respiration. Il donnait l'impression de se nourrir de nicotine. C'était son oxygène.

- C'est beaucoup plus difficile à englober dans notre système tout simplement parce que nos valeurs vont à l'opposé. L'islam véhicule des thèmes que nos sociétés modernes se sont efforcées

de détruire : la communauté, les liens sociaux, un système de castes. Même si l'on prend les cas extrêmes du nazisme ou du Stalinisme, force est de constater que l'individu était somme tout porté au plus haut point. Dans les jeunesses Hitlériennes, le culte du corps par le sport ou, d'une autre manière, au-delà du rideau de fer par le Stakhanovisme. Les rouges avaient, eux aussi, le culte de la personnalité si on y réfléchit à deux fois. En revanche, toutes les civilisations primaires, des peuples premiers jusqu'à nos sociétés féodales, étaient fondées sur un maillage très serré des individus. Comme chaque cellule qui forme notre corps, comme les fourmis dans une fourmilière. Ce ne sont que des atomes qui oeuvrent ensemble pour le bien de quelque chose qui les dépasse. Appelez ça comme vous l'entendez : la tribu, la communauté, la patrie, la nation, l'état. Un tout qui est plus important que la somme de ses parties. Bien sûr, dans un tel système, la liberté de chacun est inexistante, accessoire. Chacun tient sa place et ne doit pas s'en dévier d'un millimètre. C'est le principe des castes en Inde. Paradoxalement, la chose politique est l'affaire de tous. Vous avez sûrement remarqué que, dans de telles organisations, on se soucie beaucoup de son voisin, de la bonne marche de la structure. Il n'est pas question de révolte. On agit à son niveau pour la cohérence de l'ensemble et on ne cherche surtout pas à le renverser. Ce serait comme scier la branche sur laquelle on est assis. C'est une erreur

de penser que 1789 fut pensé par le peuple. Il n'en a été que l'outil, l'instrument. C'est la toute nouvelle classe qui allait être dominante, la bourgeoisie issue du développement du commerce, des marchés et de la technique (les premières unités de production de masse) qui tirait les ficelles. Elle savait détenir le pouvoir économique. Il lui fallait le politique. Dès lors, on a affranchi le citoyen de son implication dans la vie politique par cette formidable invention : la représentation. La chose politique serait désormais la propriété de gens, issus tous ou presque du même milieu, qui permettraient à la personne privé de jouir d'une nouvelle liberté, mais une liberté encadrée par un nouveau système étatique. Depuis 250 ans, nous avançons vers le même but : l'atomisation de la foule. Chacun a l'impression de choisir sa vie, d'être maître à bord. Mais cette autonomie se paie le prix fort : l'individu n'est plus impliqué socialement dans la vie publique. Cela induit parfois des soulèvements que notre appareil est capable d'absorber du fait de la prodigieuse volonté individualiste qui anime tout un chacun. Dans le cas de l'Islam, nous nous heurtons à une façon de penser résolument communautariste. Les fous de Dieu font bloc et n'hésitent pas à se sacrifier pour le bien de tous, pour une organisation qui les dépasse.

Un nouveau temps de pause. Tonio posa une question.

- Le nazisme n'était pas autre chose, contrairement à ce que vous venez de dire. Le Stalinisme aussi.

L'homme respira à nouveau au travers d'une nouvelle cigarette qu'il venait d'allumer avec le mégot de la précédente. Il ne prenait même plus la peine d'utiliser son briquet.

- Vous avez en partie raison. D'ailleurs ce que vous appelez le monde libre a ardemment lutté contre ces deux régimes. Cependant les allemands et les russes avaient déjà été... l'homme chercha le mot juste... contaminé je dirais, avec un brin d'ironie, oui contaminé par l'individualisme du XIXème siècle. Je le répète, ce n'est pas la même culture en ce qui concerne le Moyen Orient.

Le silence se fit de nouveau. Lorsqu'il reprit la parole, le timbre de la voix de l'inconnu avait largement changé. Si jusqu'alors on pouvait noter une sorte d'ironie dans sa voix, cette fois elle était plus sérieuse, plus mécanique lorsqu'il recentra le discours sur la propre enquête de Tonio.

- Nous avons donc imaginé le projet « Bonjour » avec l'aide de sociologues et psychologues de haute volée.

- Bonjour...

- Exactement. En fait, je devrais dire « salam alekoum ».

Les mots résonnaient dans la tête de Tonio. Bonjour. C'est le dernier mot qu'il avait prononcé avant que Lequélec ne pète les plombs. Le mot déclencheur serait-il tout simplement Bonjour?

- Il est quasiment impossible de parvenir à infiltrer ces milieux-là. Toutes les politiques anti terroristes de tous les gouvernements occidentaux s'y sont cassées les dents. Partant du principe que tout bon musulman doit avoir lu le Coran (certains le connaissent même par cœur!), notre projet était de modifier imperceptiblement le texte du livre sacré, agir sur la syntaxe et les tournures de phrases dans une nouvelle traduction qui respecterait le vrai sens du message divin aux yeux des intégristes mais permettrait une construction cérébrale. Un peu comme ces logiciels malveillants qui se téléchargent octet par octet sur votre disque dur à chaque visite de nouvelles pages web. Un antivirus ne pourra pas le détecter. C'est comme si vous passiez une arme à feu au détecteur atome par atome. Le dispositif ne peut se déclencher. Une fois passé cette barrière, les électrons vont à nouveau se modeler pour présenter une arme. Le logiciel sera opérationnel pour infecter votre système. Ici, même principe. Les mots et leur agencement dans la lecture créent un conditionnement du cerveau, de sa partie cognitive. Cela agit en tout point comme une séance d'hypnose. Le sujet est endoctriné sans même qu'il s'en rende compte, ni lui ni son entourage. Il va continuer à vivre normalement, cela n'affectera ni sa personnalité ni son comportement. Nous appelons ça agir en sous-marin. Une fois cette construction terminée, lorsque le livre sera lu, il suffira d'un seul mot pour

déclencher le processus codifié par le travail de chargement de la pensée.

Une nouvelle pause. Tonio en profita pour recentrer le propos.

- Seulement ce n'est pas le Coran qu'a lu mon collègue.

L'ombre avachie dans le fauteuil inspira longuement. On pouvait déceler un léger sifflement des bronches.

- Exact. Avant de lancer le modèle dans les milieux intégristes, nous avons voulu faire un test à petite échelle. Il n'était pas possible de le faire avec les mêmes principes sur le Coran. Cela aurait ébruité le projet. Nous avons donc lâché cette bombe sur un site de vente en ligne.

- Mais vos lecteurs ne sont pas des islamistes radicaux, ce n'étaient pas des terroristes.

La silhouette parue tendue soudainement.

- Justement. C'est pour cela que je suis en train de vous parler. Je n'admets pas cette partie de l'expérience. Seize hommes sont morts et leurs seize meurtriers sont à ramasser à la petite cuillère à cause de la raison d'état. Pour ma part, je pense que le projet était tout à fait au point. Il n'y avait pas de raison à vouloir le tester de cette manière. Du moins, on aurait pu le faire en milieu fermé, sous contrôle psychologique. Mes supérieurs ont décidé que cela aurait plus d'impact en situation réelle. Mon autorité a été bafouée en quelque sorte. Nouvelle pause. Tonio décida d'avancer un pion.

- Vous agissez donc par vengeance?
- Pas une vengeance. Plutôt un recentrage du projet. Si j'avais voulu tout faire capoter, je me serais adressé à un journaliste, pas à un flic. Je suis impliqué dans ce projet depuis le début. Je trouve que c'est la seule manière de mettre à genou les organisations terroristes islamiques dans le monde entier. Eux ne s'embarrassent pas de scrupules quand ils envoient leurs sbires se faire exploser dans les cafés, les rames de métro ou au milieu de la foule.
- Qu'est-ce vous attendez de moi?
- Vous pouvez demander à un juge d'instruction d'ouvrir une enquête sur ce... dérapage.
- Si tout ce que vous me dites est vrai, je doute qu'un simple juge fasse le poids face à votre fameuse raison d'état.
- Peut-être. Mais je me sens sale. Je veux que justice soit faite pour ces débordements.
- Je pense que soit vous rêvez, soit vous voulez simplement enfoncer un collègue avec lequel vous avez eu des divergences. Et vous êtes trop lâche pour le faire de vos mains. L'homme émit un rire qui se confondait avec une toux de tuberculeux.
- Vous êtes malin monsieur l'inspecteur. En effet, vous avez misé juste. Je souhaite que l'équipe qui m'a trahi en quelque sorte, en paye le prix fort.
- Pourquoi moi? Vous savez je n'ai pas beaucoup d'influence à la PJ. Plus maintenant.

- Je sais, je sais. Mais si le déclencheur est plus haut placé, d'abord il n'acceptera pas ma proposition et, paradoxalement on lui donnera moins d'impact.

Le silence à nouveau se confondit avec l'obscurité qui ne s'éclaircissait plus d'une once dorénavant.

- Comment peut-on... effacer le processus de construction mentale une fois le livre lu?

La silhouette se pencha en avant.

- Vous pensez à votre collègue, naturellement. Jolie conscience professionnelle. Mais tout cela est inutile. Vous avez peut-être pris des nouvelles des seize meurtriers et vous avez constaté qu'ils peuvent être encore actifs.

Tonio chancela. Il n'avait pas du tout suivi les tueurs après leur incarcération. Pas sûr qu'on donne du Bonjour à tire-larigot dans les cellules et puis, la préventive avait du bon : ils n'étaient plus lâchés dans la nature.

- Vous voulez dire qu'il est impossible d'effacer le conditionnement?

- Notre préoccupation première n'était pas cela. Les lecteurs contaminés pouvaient et devaient faire le maximum de dégâts autour d'eux... tout en étant irrécupérables. Disons qu'un lavage de cerveau est toujours possible. Mais je suis aux regrets de vous dire que votre collègue risque de terminer son existence dans un centre spécialisé.

- Chez les fous?

- Ce n'est pas exclu. Il représente tout de même une

menace pour la société, même si on parvient à désactiver le mot déclencheur.

- On ne pourra plus jamais lui dire Bonjour?

- Mieux vaut éviter dans un premier temps. Je vais vous donner les coordonnées d'un spécialiste de la programmation neurologique.

Tonio fit un geste.

- Non, non. Rassurez-vous, lui n'a pas participé au projet. Il est fiable et intègre. Un peu comme vous.

Tonio savait que les révélations étaient terminées. Il empocha une carte de visite au nom du Docteur André Levavasseur, maître de conférences, chargé de mission auprès d'une organisation non gouvernementale et, potentiellement, un des meilleurs spécialistes en neurologie cognitive.

Tonio ne savait plus bien où il en était. Son enquête prenait une tout autre tournure, impliquant cette fois les rouages de l'Etat. Autant dire qu'il serait dorénavant impossible d'aller plus loin. Il s'attendait à voir débarquer les agents du renseignement à tout moment. Il composa le numéro du docteur Levavasseur. Tomba sur une secrétaire à la voix chaude et sensuelle de Delphine Seyrig. Il était certain que Lequélec ne savait sûrement pas qui était Delphine Seyrig. Lui se rappellerait toute sa vie ses premiers émois érotiques d'adolescent en revoyant pour la énième fois l'année dernière à Marienbad. Il obtint un rendez-vous pour le lendemain en début d'après

midi.

Tout le reste de la journée, il pensa à cette actrice des années 60 qui avait émoustillé sa jeunesse dans son tailleur chic, sûrement Chanel et ses manières de grande dame. Il pensa aussi à Lequélec, toujours prostré dans l'infirmierie de la brigade. Il devait contacter sa femme. Pour la prévenir. Surtout ne pas lui dire Bonjour.

# Vingt.

André Levavasseur occupait un appartement bourgeois de l'avenue Foch, au cinquième et, Dieu merci, l'ascenseur fonctionnait. Haut de plafond, boiseries, mobilier de qualité, parquet cirés où étaient jetés quelques tapis d'Empire. Point de secrétaire. Celle qui avait ravivé ses sensuels souvenirs de jeunesse en lui rappelant Delphine Seyrig devait dispatcher les rendez-vous depuis un autre bureau. Elle se partageait sûrement plusieurs « clients ». Elle travaillait peut-être même de chez elle. Il ne pourrait jamais confronter la voix à un physique qui l'aurait, de toute manière, forcément déçu.

Au fait, qu'était devenue Delphine Seyrig? Surement sous une tombe à l'heure qu'il est. A l'occasion, il consulterait une page Wikipedia.

- Dis-moi, tu connais Delphine Seyrig, toi?

Lequélec leva le regard.

- C'est le nom de ton spécialiste?

- Pas vraiment, non. C'est bien ce que je pensais, mais c'est pas grave.

L'inspecteur adjoint semblait en tous points semblable à lui-même. En le voyant, en discutant avec lui, on n'aurait pu imaginer que la veille il

avait tenté de tuer son collègue. Quelqu'un qui commençait à mieux le connaître, un gars comme Tonio par exemple, pouvait déceler quelque chose dans son regard, comme une lumière éteinte, une résignation. Mais pas plus. D'après sa femme, il avait passé une bonne nuit. Elle n'avait pas fermé l'œil. Tonio avait tenté de la rassurer en lui affirmant qu'il allait tout faire pour effacer cette épouvantable programmation de son cerveau. Il allait en premier lieu l'emmener voir ce spécialiste du conditionnement cérébral.

Au moment de franchir le seuil de leur appartement, elle avait posé sa longue main droite sur son bras. Elle n'avait rien dit. Pas besoin. Son regard seul suffisait. Il avait entendu cette prière muette : je compte sur vous pour me ramener mon mari tel qu'il était.

Un homme arborant la cinquantaine clinquante, au torse moulé dans un pull près du corps dans les tons vert sapin, au visage d'aventurier, buriné par les embruns du grand large. C'est sûr qu'il n'avait pas le physique de l'emploi. Ou plutôt si, mais par obligation morale. Passer toutes ses journées en compagnie de personnes dévastées au niveau neurologique devait être pesant. Pour échapper lui-même à l'écueil dont il tentait de sortir ses patients, il devait s'investir pleinement dans une activité sportive, l'impliquant totalement. Une immersion dans une vie régie par les muscles et une volonté

droite et solide, bien loin des méandres du cerveau et de ses errements, de ses interrogations, ses divagations.

Tonio expliqua en quelques mots la pathologie inédite de son collègue. Il s'était attendu à trouver une oreille méfiante, sûrement surprise par de telles révélations. Mais le docteur Levavasseur ne parut pas étonné outre mesure.

- Vous savez, des patients comme ça, j'en croise tous les jours. Même si le processus n'est pas tout à fait le même, pas aussi radical, aussi extrême, nous sommes tous, à un degré plus ou moins élevé, conditionnés par la société moderne.

Le docteur, tout en devisant, s'était approché de Lequélec.

- Comment vous sentez-vous?

L'inspecteur adjoint fixa profondément Levavasseur. Tonio ne lui connaissait pas encore ce regard. Sûrement une des séquelles possibles de son conditionnement. Il s'exprima en revanche tout naturellement, comme il l'aurait fait la veille.

- Ca va parfaitement. Je ne me souviens pas des événements d'hier que l'inspecteur Marchand ici présent m'a révélés. Sinon je ne ressens aucun trouble particulier.

Le docteur l'invita à pénétrer dans une salle adjacente. Tonio suivit.

En franchissant le seuil, on changeait de siècle. Si le bureau du docteur respirait le XIXème siècle, ici on était de plein fouet dans le XXIème.

Deux paillasses de laboratoire se faisaient face. Mais nulle trace d'instruments de dissection. Le docteur Levavasseur n'était pas chirurgien. En revanche, une batterie d'ordinateurs portables reliés à des imprimantes et autres machines qui ressemblaient à des oscilloscopes sophistiqués. Au centre, le scanner était la pièce maîtresse. Le sarcophage de la pyramide. De là partaient tous les câbles qui allaient alimenter les appareils de mesure. Ici, on ne faisait qu'une chose : regarder à l'intérieur du cerveau des patients.

Deux assistants débouchèrent dans la pièce, ne disant pas un mot, juste un léger hochement de tête passant pour un vague salut. Levavasseur n'eut rien à leur dire : ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Ils préparèrent Lequélec à s'allonger sur le lit qui allait coulisser d'ici quelques minutes à l'intérieur du tunnel du scanner.

Le docteur prit place devant un terminal où trois écrans étaient disposés en quinconce.

- Dites m'en davantage sur le conditionnement qu'a subi votre collègue.

Tonio résuma leur enquête en peu de mots mais s'attarda sur les conditions dans lesquelles Lequélec avait été amené à lire le livre diabolique.

Pendant ses propos, Levavasseur écoutait attentivement tout en pianotant sur un clavier ergonomique. A la place du traditionnel pavé rectangulaire Azerty, le sien était courbé et la disposition des lettres n'était pas la même.

Le docteur nota la surprise du flic.

- Voici un bel exemple du non-sens de notre société. Il faut savoir que notre cerveau ne fonctionne jamais en ligne droite. Il prend des raccourcis qui peuvent le tromper, ce que nous appelons les illusions d'optique. En fait d'illusion, c'est notre cerveau qui interprète ce que nos yeux voient. A d'autres moments, il n'hésite pas à prendre les chemins de traverse, buissonniers. Parfois il s'égare, tourne en rond, explore des culs-de-sac. Mais jamais il ne file droit comme un i. Pourtant nous avons tout codifié de manière cartésienne. Par exemple, vous ne vous endormirez jamais au volant sur une route enchainant les virages, tandis qu'une autoroute rectiligne, sans le moindre repère visuel concret, est le meilleur des somnifères. Ce clavier révolutionnaire a été pensé par un autiste. Je suis persuadé que ceux que l'on qualifie d'handicapés peuvent nous apprendre beaucoup. Ils ne voient pas le monde de la même façon. C'est un inconvénient pour s'insérer dans la société mais un atout important pour comprendre le monde.

Les deux assistants avaient terminé leur préparation. Levavasseur appuya sur un interrupteur et le lit s'avança dans un petit ronflement.

Le docteur s'adressa à Lequélec d'une voix qui portait.

- Je vais vous demander de ne plus bouger à partir

de maintenant inspecteur.

Sur deux écrans le dessin du cerveau de Lequélec apparut. Levavasseur enclencha une sauvegarde.

- Ca, c'est le petit souvenir. Comme une vidéo de mariage. Je suis sûr que votre collègue appréciera de voir l'intérieur de son propre cerveau.

Tonio pensa que pour sa part il ne serait pas si friand de savoir ce que son cerveau pouvait contenir. On est forcément toujours déçu de voir ce que l'on ne peut appréhender, comme entendre sa propre voix par exemple.

Levavasseur commentait les images qui se succédaient, comme des tranches fines d'un jambon lorsqu'on tente de déceler une tumeur.

- Là, c'est juste pour vérifier que physiologiquement tout est parfait. Qu'il n'y a pas de séquelle physique. C'est toujours possible.

Le docteur parlait avec ce détachement propre au corps médical. Pour lui, le cerveau d'un patient n'était qu'une masse grasseuse truffée de neurones et irrigué par le sang. Rien de plus. Aucune émotion ne venait interférer le travail du spécialiste.

Pour autant cela ne voulait pas dire qu'il faisait preuve d'une indifférence absolue. Il savait parfaitement que ces images provenaient d'un cerveau et que celui-ci commandait un être humain. Le lien ne se renouerait qu'une fois l'examen terminé, lorsqu'il s'entretiendrait avec le patient. Pour l'instant il n'était question que d'une

observation clinique dénuée de tout sentiment.

Ce n'était pas l'état d'esprit de Tonio.

Au fil de ces quelques jours passés avec Lequélec, il avait appris à mieux le connaître. Peut-être était-ce le début d'une amitié qui allait surpasser les années, comme le lien indéfectible qui l'unissait à Raoul. Il eut une pensée pour son camarade sur son lit d'hôpital. Lors de sa dernière visite il avait bien vu que son collègue était réellement heureux de sa visite même s'il ne le montrait pas. Raoul avait cette pudeur des sentiments, un tact typiquement méditerranéen. Autant il pouvait être expansif en société, parfois à la limite des convenances, autant il préférait taire ses attachements. Un être possédant un tant soit peu de jugeote parvenait sans mal à détecter les signaux (et surtout les actes) de sympathie que Raoul envoyait. Il n'aurait jamais imaginé qu'un tel personnage aurait pu dire « je t'aime » à une femme. Mais il savait bien que son cœur était débordant d'amour pour sa femme, qui l'avait bien compris, elle.

Tonio songea d'un autre côté que ce début d'amitié avec Lequélec ne résisterait sûrement pas à un éloignement. Dès que cette enquête serait terminée, Raoul reprendrait sa place en binôme et tout redeviendrait comme avant. Lequélec ne manquerait pas de gravir les échelons. Tonio le sentait. Il avait de l'ambition, le jeunot. Pas celle d'un carriériste, d'un manipulateur pour parvenir à ses fins. Les promotions seraient les conséquences

et non le but d'une volonté de bien faire son boulot. Il ne savait pas exactement les profondes motivations qui animaient Lequélec. Il ne s'était finalement pas tant confié lors de la soirée organisée chez lui, mais Tonio avait bien remarqué cette propension à rendre les services dont il avait bénéficié une fois sur le continent. Un remerciement envers tous ceux qui considéraient qu'un homme est un homme, quoi qu'il soit et d'où qu'il vienne. Il partageait des valeurs universelles. Celles-là même que n'aurait pas renié Tonio quelques années auparavant. Avant le drame. Ensuite, ce fut autre chose, comme une survie. Les idéaux de sa jeunesse s'étaient dissipés dans le désabusement et les désillusions que la vie se charge généralement d'apporter.

Tonio fut distrait de ses réflexions par le docteur Levavasseur qui entamait maintenant un nouveau pan de l'examen. Il avait terminé le scannage du cerveau de Lequélec. Tout semblait normal à priori. Pas de lésion. Pas de trouble. Et par la même occasion, pas de début de tumeur.

Maintenant, le docteur allait poser différentes questions au flic, lui demander également de faire quelques mouvements simples dans l'optique de repérer les zones concernées dans son cerveau. Les appareils transcrivaient l'intensité électrique qui accompagne les zones activées. On pouvait ainsi localiser les lieux de pensée. Dans le cas de Lequélec, comme on connaissait précisément ces

lieux, il s'agissait de repérer les anomalies liées au conditionnement qu'il avait subi.

Le dessin du cerveau de son collègue amusait grandement Tonio. Des emplacements s'allumaient, se coloraient au fil des questions posées et des réponses que fournissait Lequélec, un peu comme sur une carte géographique qui indique les impacts de foudre lors des journées d'orage. Comment son cerveau à lui aurait-il réagit?

Il avait vaguement lu quelque chose sur la différence entre les cerveaux masculins et féminins. Une question d'hémisphère se souvenait-il. Le droit concernait la rationalité, le pragmatisme, le gauche plutôt la sensibilité et le langage. Cela pouvait expliquer les différences de comportement devant la même scène entre un homme et une femme. Mais l'expérience des hommes qu'avait emmagasiné Tonio tout au long de sa carrière lui soufflait qu'aucun cerveau n'est identique à un autre. Cela devait faire de la spécialité de Levavasseur un métier passionnant. En revanche, pas sûr que l'inspecteur eut la volonté et le courage de mener à bien une bonne dizaine d'années d'études pour avoir accès à une pratique qui recelait, comme tout métier, des points d'ombre, des journées ennuyeuses et quelques incontournables emmerdes.

Le docteur était concentré sur les images qui s'affichaient maintenant sur les trois écrans, comme trois angles différents d'un même objet : le cerveau

de Lequélec.

Désormais, il n'observait plus son cerveau, mais ses pensées. Après quelques minutes d'intense concentration, il sembla se souvenir que le collègue de son cobaye était là, debout à ses côtés. Il commenta les résultats au fur et à mesure du test.

- A tout mouvement du corps, à tout muscle sollicité correspond une zone bien précise dans le cerveau. Ces zones, nous les connaissons désormais assez bien. D'une manière générale, nous sommes assez fort lorsqu'il s'agit de rationalité. Là où ça se corse, c'est en ce qui concerne la conscience et, bien pire, l'inconscient et toutes les zones qui interagissent avec la mémoire du sujet, ses expériences passées, ses émotions, ses centres d'intérêt. Bref, tout ce qui fait que nous sommes, tous, uniques. Notre personnalité. En d'autres temps, on aurait parlé d'âme. Partant de là, nous réagissons tous d'une manière bien particulière face à des événements plus ou moins importants, auxquels on donne plus ou moins de force, d'impact. Dans le cas d'un conditionnement, ça se complique encore plus.

Levavasseur prit une grande inspiration, comme s'il s'apprêtait à partir en apnée lors d'un concours de plongée.

- Votre collègue a vécu d'importants traumatismes dans son enfance. J'ai lu attentivement son dossier. Je ne peux pas travailler sans en savoir un minimum, et pour être clair, je dirais que plus j'en

sais, meilleur sera le diagnostique. Tout est imbriqué, tout est en interaction à chaque instant.

Le docteur appuya sur quelques touches de son clavier. Les images se modifièrent. Une modélisation se mit en place sur l'écran le plus à gauche. Le cerveau de Lequélec ressemblait dorénavant à un plan du métro de Paris.

- Même si la rigueur scientifique n'est pas réellement présente, cette petite animation nous aide à y voir plus clair au centre du cerveau. La chance de votre collègue est d'avoir été en quelque sorte blindé par son passé, comme tous ceux qui ont grandement souffert. Maladie grave, guerre, harcèlement psychologique intense, conditions de survie, des situations extrêmes où le corps est sollicité, mis en avant, mais surtout où l'esprit doit apprendre à gérer, à se construire des garde-fou au sens premier du terme : afin de ne pas devenir aliéné. Je pense notamment aux rescapés des camps de concentration nazis. Eux possédaient une force de vie extraordinaire.

Le docteur pivota sur son siège et fit face à Tonio pour la première fois depuis le début des tests.

- J'ai beaucoup travaillé pour élaborer ma thèse sur les rescapés des camps de rééducation au Vietnam. Ce qu'on appelle des lavages de cerveaux en règle. Je peux vous dire que ceux qui provenaient de milieux aisés socialement et culturellement étaient moins bien armés que les paysans et les ouvriers malgré une éducation bien supérieure. A ce niveau

là, le cognitif, c'est-à-dire ce qu'on apprend à l'école, à l'université, notre instruction en un mot, ne joue pas en notre faveur face à un conditionnement profond qui flirte avec notre cerveau reptilien, héritage d'avant l'espèce humaine. Pour résumer, je pense que l'on va pouvoir réparer les lésions subies par le conditionnement qu'a enduré votre collègue. Vous m'avez parlé d'un livre, c'est bien ça?

Tonio commençait à en avoir marre de ce satané bouquin. Pas sûr qu'il se remette un jour à la lecture.

- Ouais. Une saloperie qui endort la conscience, non? Il suffit d'un mot pour activer les réactions les plus violentes.

- Hmm, je connais ça. Vous avez raison de parler d'endormissement de la conscience. C'est exactement ça. D'habitude on utilise la télévision, les images subliminales. La publicité s'en sert à tire-larigot. Mais la lecture, si elle prend plus de temps, est plus efficace car le sujet travaille lui-même. Il construit lui-même son propre conditionnement. Il est demandeur en quelque sorte. Comme un drogué qui ne peut plus s'en sortir, passé un stade.

Nous allons désintoxiquer votre collègue, inspecteur.

- Et comment vous allez vous y prendre?

Levavasseur eut un petit sourire.

- Ah, ça. Secret professionnel. Sans rire, nous

allons casser des associations, débloquent sa pensée qui a été formatée. Puisqu'il bénéficie d'une conscience qui en a vu d'autres, il devrait être plus réceptif à cette cure de nettoyage.

Tonio réfléchit un instant.

- Et pour le mot clé, comment fait-on? Il va forcément croiser n'importe qui qui lui dira bonjour à un moment donné.

- Bonjour?

- Oui, c'est le mot déclencheur.

Levavasseur émit un petit rire.

- Pas bête, pas bête. Imparable. Démoniaque même.

Reprenant son sérieux dans la seconde, il ajouta d'une voix qui se voulait rassurante :

- Ne vous inquiétez pas. Ca ne prendra qu'une demi heure. Nous allons mettre en quarantaine le processus cognitif d'associations de vocables.

- Comme un antivirus informatique?

- Tout juste.

## Vingt et un.

- Bonjour!

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Tonio lorsqu'il s'adressa à Lequélec.

Celui-ci lui répondit tout simplement.

- Bonjour.

Depuis deux semaines, l'inspecteur adjoint subissait une séance tous les deux jours dans le service du docteur Levavasseur. C'était assez amusant somme toute. On lui demandait de décrire des images, des peintures, en insistant sur les détails. On lui proposait des listes de mots sans queue ni tête et il devait trouver l'intrus ou ce qui les réunissait. Parfois, il avait l'impression qu'on lui apprenait à lire.

Il ne se souvenait pas de sa crise dans le bureau de Tonio, à l'image des treize prévenus contre lesquels rien n'avait été retenu en justice. Eux aussi faisaient l'objet des attentions du neurologue.

L'enquête était officiellement bouclée.

Peu après son entrevue avec le mystérieux homme à la cigarette, Tonio avait trouvé sur son bureau une lettre type qui le dessaisissait de l'affaire. Le commissaire en chef avait été, une fois de plus, assez évasif mais n'avait pas caché son agacement contre des ordres venus d'en haut. Nulle doute que tout cela respirait à plein nez l'affaire d'état, mêlant

la sûreté nationale et les services de protection du territoire. Contre lesquels on ne pouvait rien.

Dans les démocraties les plus avancées, il existait encore et sûrement pour un bon bout de temps une raison supérieure à la justice des hommes.

Tonio repensa à un documentaire sur les termites et les fourmis, vu à une époque où il ne pouvait fermer un œil d'une bonne partie de la nuit. Par ricochet, cela le fit songer à Nadia, sa femme, l'amour de sa vie, celui qu'on ne rencontre qu'une seule fois. Même si les années avaient effectué leur long travail de cicatrisation comme le vent et l'eau érodent lentement les plus hautes montagnes, arrondissant les pics les plus acérés, la blessure était bien là au bout de toutes ces années. Il devrait continuer à vivre avec elle comme nouvelle compagne pour le reste de ses jours. Bien sûr il y avait Monia. Mais ce n'était pas pareil. La disparition de sa mère l'avait rapproché d'un père qui, Tonio le reconnaissait volontiers, n'avait pas été très présent jusqu'alors. Comme la majorité des pères dont le boulot était prenant. Dans le cas de Monia, c'était ses deux parents qui étaient rarement à la maison aux heures indues. Elle avait appris à se débrouiller seule dès son plus jeune âge. Ca lui avait permis de mieux digérer la perte de sa mère, même si la blessure était profonde. Le père et la fille avaient fait deuil commun, en s'épaulant l'un l'autre, elle du haut de ses six ans, ne comprenant pas toute la portée du manque et lui, comme abattu

en plein vol. La complicité entre l'homme et l'enfant était toute naturelle. Ils évoquaient rarement le souvenir de Nadia, du moins pas avec des mots mais il était évident qu'elle chapeautait leur relation, telle un fantôme bienveillant.

Dans le documentaire sur ces insectes, il avait été ébahi de constater que ces espèces n'avaient plus évolué depuis plusieurs dizaines de millions d'années. Le premier australopithèque n'avait pas encore posé le pied sur terre que l'apparence d'une fourmi était déjà telle qu'on la connaissait aujourd'hui. Leur mode de vie exactement le même. Leur organisation social rigoureusement identique.

Ces insectes n'existaient pas en tant qu'individus. Ils étaient une part de la fourmilière tout comme nos cellules travaillent pour une entité qui les dépasse et qu'elles ne peuvent pas comprendre.

Une société stable est forcément calquée sur le même principe. Cela donne alors le vertige. La liberté, l'individualisme deviennent des éléments qui peuvent déstabiliser l'ensemble. Des tumeurs qu'il faut contrôler, orienter, conditionner, parfois étouffer ou carrément détruire.

Toute cette affaire visant à infiltrer les milieux islamistes n'était ni plus ni moins une sorte de chimiothérapie contre le cancer d'une société qui s'efforce de conserver son équilibre.

Les indications floues de la mystérieuse silhouette entrevue dans cette pièce sombre avait toutefois

permis de remonter la piste d'une organisation en lutte contre le terrorisme.

On avait arrêté une dizaine de personnes. Des barbouzes pour la plupart et deux responsables qui, eux, ne se salissaient pas les mains. Tonio était persuadé que toute la troupe travaillait pour le gouvernement, mais en quatre jours d'interrogatoires, de perquisitions et autres recoupements, il n'avait pas pu faire le lien. Evidemment. La seule preuve qu'il était sur le bon chemin fut cette circulaire qui retirait au service la totalité de l'enquête. Il en était convaincu après que celui qui se faisait appeler Roland Van Dyck (ses faux papiers étaient de petits bijoux de virtuosité comme Tonio en avait rarement vu) et qui semblait être la tête pensante du groupe, lui avait parlé d'un homme portant une chevalière en or massif qui était un fumeur invétéré.

Dans la pénombre de son entrevue avec le révélateur, Tonio se souvenait parfaitement de l'éclat brillant qui traversait l'obscurité à chaque mouvement de main pour porter la cigarette à ses lèvres.

Cet homme n'avait pas de nom. Il oeuvrait constamment dans l'ombre. Il manipulait. C'était sa fonction, son métier, sa raison de vivre. On le payait grassement pour ça, mais c'était avant tout un sacerdoce. Il avait ça dans le sang. Dès la maternelle, il avait dû intriguer, manigancer, comploter, conspirer.

Tonio comprit que toute cette bande n'avait été arrêtée que pour protéger les vrais commanditaires. Des boucs émissaires. Des fusibles.

Roland Van Dyck, ne voyant plus d'issue pour s'en sortir, avait joué son va-tout en glissant un bout de papier dans la main de Tonio.

Une adresse mail.

mephisto.kremlin@hotmail.ru

Tonio envoya un message laconique. En anglais puisque le serveur était situé en Russie et qu'il ne savait pas la langue. Déjà l'anglais, il ne maîtrisait pas tout.

Il reçut une réponse dans les deux minutes. Soit la personne était branchée constamment, soit et c'était plus probable, il avait à faire à un service quelconque où des agents (puisque il faut bien les nommer par leur nom) se relaient vingt quatre heures sur vingt quatre.

Le message était rédigé en français. On ne pouvait faire plus concis.

Terrasse du Flore, 16h30.

Tonio jeta un œil à sa montre. Il lui restait assez de temps pour aller saluer son ex collègue.

Il entra dans l'hôpital d'un pas décidé. Appela l'ascenseur d'où sortit un lit roulant avec une petite vieille à l'œil pétillant à qui il fit un sourire. La vieille tourna la tête dans sa direction lorsque l'aide soignant vira à gauche.

Troisième étage. Chambre 358.

- Alors vieille canaille lubrique, on reluque toujours

les inf...

Tonio stoppa net. Dans le lit de Raoul, une jeune femme était allongée, une perfusion dans le bras gauche, une assistance respiratoire dans les narines. Elle tourna lentement la tête vers l'intrus.

Et le flic rompu à toutes les aléas de l'existence reçu un coup de poignard dans le cœur.

Le visage était anémique, on l'avait certainement bourrée de calmants, d'antalgiques divers, de tranquillisants qui vous envoient dans une nébuleuse de coton. Ses cheveux, couleur de miel, se répandaient en mèches éparses sur un front lisse et frais et cachaient à moitié deux oreilles fines et bien dessinées. Ses lèvres manquaient de couleur, sûrement l'effet des médicaments ou bien de la maladie. Mais ce qui attirait irrémédiablement l'attention, c'était ses yeux. D'un vert de lac de montagne. Tonio pensa à un petit matin lointain. Un de ces matins de bonheur où il vous semble que la vie est si simple, que rien ne pourra ternir un bonheur évident. Il s'était réveillé au son des clarines d'un troupeau voisin. Avait ouvert les volets sur la chaîne du Mont Blanc avec ses glaciers qui dégouлинаient sur les pentes comme une chantilly débordant d'un panettone et qui se reflétaient dans les eaux limpides d'un petit lac d'altitude. Ses eaux étaient d'un vert translucide, presque irréel.

Nadia vint le rejoindre dans l'encadrement de la fenêtre. Elle passa ses deux bras fins autour de sa

taille et se colla à lui. Il sentait son souffle chaud sur sa nuque. Elle enfouit son petit nez dans la jungle de ses cheveux et il pensa, à cet instant précis : ce doit être ça qu'on appelle le bonheur.

Tonio revint à la réalité de cette chambre d'hôpital qu'avait occupé son Raoul adoré. Il ressentait la même chose qu'en ce petit matin au réveil, dans un chalet d'alpage. Un des plus beaux endroits du monde. Et cette morne chambre immaculée devenait, par le regard de cette inconnue, un lieu fantastique.

La présence d'un être aimé ou en devenir de l'être magnifiait les lieux.

Ils parlèrent en même temps. S'arrêtèrent au beau milieu de leurs phrases respectives.

- Vous cherchez quelqu...

- Excusez cette intrus...

Et partirent ensemble d'un fou rire qui redoubla lorsque l'infirmière entra avec l'étonnement peint sur le visage de ceux qui sont tenus à l'écart d'une plaisanterie.

Rien ne pouvait les arrêter. Tonio était plié en deux et dû s'asseoir sur un bord de chaise, les coudes sur les genoux et ses mains tenant son ventre secoué de spasmes douloureux.

Chez elle, l'hilarité impromptue semblait agir comme un médicament. Son visage reprenait des couleurs, les muscles abdominaux intensément sollicités la réchauffait, ses yeux pétillaient au milieu des larmes.

L'infirmière semblait impuissante face à ce raz-de-marée désopilant et burlesque. Le cocasse de la situation lui échappait totalement. Elle tournait autour du lit, contrôlant les données, vérifiant les perfusions, examinant le système d'aide respiratoire, ne sachant que faire face à ce corps secoué par le plus puissant antalgique qui soit au monde : le rire. Elle chercha à savoir son origine, posa des questions qui eurent pour seul effet de redoubler les éclats des deux inconnus qui ne l'étaient plus vraiment. Le rire est le meilleur moyen de rapprocher ceux qui s'ignorent. Un moment elle soupçonna qu'ils se moquaient d'elle. Ce qui était à moitié vrai. Son air incrédule lui donnait un aspect désopilant, comme un chien dans un jeu de quilles ou un éléphant dans un magasin de porcelaines.

Il tenta de s'expliquer. Les mots moururent dans un hoquet qui faillit bien lui arracher ses poumons.

Elle essaya de prononcer une phrase. Elle manqua de s'étouffer.

L'infirmière était dans tous ses états, ne parvenant pas à stopper ce fou rire dont elle était exclue. Elle s'affairait autour de la patiente, jetait des regards courroucés sur son visiteur qui était le seul responsable de cette bérézina à ses yeux. Lorsque ses mains avaient le malheur de toucher la peau de la malade, celle-ci s'esclaffait de plus belle, déclenchant d'autres salves chez Tonio qui ne se tenait plus sur sa chaise.

Alors il se passa quelque chose de formidable, d'inédit, de cocasse, de grotesque. Du comique au plus haut degré.

L'infirmière, impuissante et désarmée, fut conquise par le rire à son tour. Deux aides soignantes attirées par les gloussements de la scène, vinrent vérifier que tout allait bien. Et tout allait pour le mieux, si bien qu'elles furent, elles aussi, entraînées, emportées, contaminées par un vent hilarant qui se communiqua à l'ensemble de l'étage en quelques minutes. Un vrai feu de broussailles qui entraît dans toutes les chambres. Des patients se gondolaient sur leur lit de misère et, soudain, la vie hospitalière monotone et insipide leur paraissait supportable. On s'esclaffait dans tous les services. Mamadou, l'homme de ménage, toujours un balai à la main et le sourire aux lèvres, lâchait les vanes cette fois. Un grand rire de Congolais qui résonnait dans les couloirs, prenait des virages à 90 degrés, portait dans ses exclamations un souffle de liberté et de lâcher prise qui contaminait les derniers réfractaires à ce délire de rire. Bientôt plus personne ne pouvait garder ni son calme ni son sérieux dans tout l'étage. Il n'y a pas d'explication au rire.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et le professeur Philibert Bertrand fit son entrée, comme chaque jour sur le coup de quatorze heures. Il était suivi de deux internes et d'une infirmière aux mines plus sérieuses qu'une façade de panthéon.

Son autorité faisait loi dans tout l'hôpital. Chef de service, il chapotait pas moins de trois étages entiers. Une sommité. Qui ne riait jamais. Juste esquissait-il un léger sourire en coin lorsqu'il se permettait une plaisanterie ou un bon mot. Il ne souriait qu'à ses propres galégeades. Personne n'aurait imaginé oser la plus infime familiarité avec lui. On lui parlait avec distance et respect, en choisissant ses mots et gardant la tête basse.

Arrivé au milieu du couloir, il stoppa net. Son escorte l'imita, aux aguets. Il leva le nez. De toutes les chambres s'élevaient des volées de rires, parfois accompagnées de quintes de toux, de suffocations. Les locaux techniques étaient envahis de gloussements grossièrement étouffés. La salle des infirmières retentissait d'un tapage bon enfant. Bref, tout le service réagissait comme lors d'un spectacle de Coluche au théâtre des Champs-Élysées au moment de sa gloire. On n'en pouvait plus.

Normalement, la seule présence du professeur Bertrand aurait suffi à arrêter net toute décontraction. On appelle ça l'autorité. Seulement voilà, il est des cas peu ordinaires dans lesquels une autorité suprême ne peut rien. C'est comme ça que s'accomplissent les révolutions. Philippe Bertrand avait suffisamment d'aura pour réprimer un ou deux rires par son seul regard, sa seule présence. Il pouvait, d'un seul geste, paralyser un petit groupe d'effroi, encore assez de prestance pour dérider en

une seconde une salle entière. Mais, face à tout un étage qui riait à l'unisson, infirmières, personnel, patients, il ne pouvait rien. L'impuissance des géants face à ce qui les dépasse. Le Président de la République ou le pape n'auraient pas eu ce pouvoir. Au contraire, son air pantois redoubla les quintes de rire qui, maintenant, se déployaient par vagues avec d'épisodiques réminiscences qui parcouraient tout le service et revenaient, comme une houle, systématiquement à leur point de départ, renforçant encore sa puissance.

On le détailla des pieds à la tête, chose impensable en temps normal. Le rire agissait comme une drogue, un alcool fort, le meilleur déshinibant au monde. Les cerveaux étaient à présent engourdis d'endorphines comme après avoir couru un marathon tambour battant. Il était inconcevable de vouloir arrêter ce train en marche. Autant chercher à résorber un feu de forêt par fort mistral avec des gobelets d'eau chaude. Le professeur Philippe Bertrand le comprit. Mais au-delà de ces réflexions que quelques millions de neurones permettaient de concevoir, quelque chose d'infime naquit dans un recoin de son cerveau reptilien. Une étincelle. Une simple connexion. Un réflexe. Venu du fin fond des âges. Et contre laquelle on ne peut rien, même pour un cerveau encombré d'immenses responsabilités. Le ressort qui commande la faim et le sommeil et cet instinct de reproduction qui nous a permis d'être là aujourd'hui. Cette lueur se répandit

comme une trainée de poudre dans tout son cerveau de grand professeur respecté de tous, faisant loi dans un hôpital de milliers de personnes. Toutes les vannes cédèrent les unes après les autres. Quand ce vent fou atteignit le lobe frontal, il était trop tard.

Le professeur Philippe Bertrand, interne des hôpitaux à 22 ans, promu chef de service alors qu'il n'avait pas 30 ans, des centaines d'articles publiés dans les revues scientifiques les plus réputées au monde, reçu à l'Elysée et qui avait le privilège de posséder les numéros privés de quelques grands de ce monde; Philippe Bertrand, marié à Elisabeth depuis bientôt quarante ans, père de trois enfants qui faisaient la fierté de leur géniteur en réussissant à leur tour dans de belles et estimées carrières; Philippe Bertrand, dont l'autorité et l'influence n'étaient plus mises en doute depuis longtemps, dont la rigueur et le sérieux étaient une vocation, Philippe Bertrand esquissa un sourire. Comme une bonde qui débordait. Son cerveau de grand professeur, flatté uniquement par le devoir accompli, la réussite à force de travail et d'abnégation, parfois stimulé par un opéra de Puccini ou une exposition de peintres flamands au Quai d'Orsay, plus souvent par ces défis qu'offre la science moderne, ces difficultés de la médecine, ces obstacles biologiques à surmonter en mettant en œuvre une intelligence hors norme alliée à un labeur quotidien; son cerveau aguerri était dorénavant noyé par de simples molécules

secrétées par de vulgaires glandes.

On est bien peu de chose.

Le léger sourire fit place à un début de rire. Ses lèvres s'entrouvrirent, dévoilant deux rangées de dents.

Son escorte ne comprenait pas. Singeant au geste près le comportement de leur grand ponton, ils restaient comme ces officiers qui, pendant un conflit, attendent les ordres supérieurs. Que fallait-il faire? Ils notaient l'incongruité de la situation. Fallait-il condamner? Ou bien se laisser aller?

Le professeur Philippe Bertrand restait immobile, un léger gloussement lui titillait sa gorge. Mais ce fut une compression soudaine de son estomac qui déclencha l'apothéose. Il ne put contenir un gigantesque hoquet qui finit d'ouvrir les portes de l'hilarité inexplicable, radicale, fondamentale.

Cinq secondes plus tard, il était à l'unisson de tout le service, se tordant de rire, laissant échapper des onomatopées inédites, des bruits de tuyau qui se débouche soudainement, et des larmes coulèrent sur son visage redevenu, le temps d'un instant, humain.

Comme dans un incendie, c'est sur le lieu du départ du feu que se tarit soudain le brasier. Tonio retrouva ses esprits et pu contempler ce visage d'ange alité. Il voulu prononcer quelques mots d'excuses mais elle l'arrêta d'un petit geste de la main.

- Ne vous excusez pas. Vous m'avez fait passer les

dix plus belles minutes de ma vie depuis que je suis arrivée ici... et je pense que vous pouvez même vous enorgueillir d'avoir fait partager ce sentiment à tout un étage.

- Je n'étais pas seul. Vous m'y avez grandement aidé. Merci à vous.

Elle lui rendit son sourire et il sut qu'il y en aurait d'autres. Beaucoup d'autres. Plein d'autres. Une vraie garnison. Pour la première fois depuis la disparition de Nadia, il ressentit cet élan dans le cœur qui irradie tout le corps, à commencer par le long de la colonne vertébrale, rayonnant dans tous les membres, celui-là aussi.

- Je vous souhaite un prompt rétablissement.

Puis, il prit un air contrit et ajouta, un ton en dessous :

- J'espère que ce n'est pas trop grave.

Elle le regarda fixement et il comprit que les mots qu'elle prononça d'un air faussement enjoué étaient un mensonge, un baume, une politesse.

- Ce n'est rien. Juste quelques examens complémentaires. Je sors dans deux jours.

Il voulut lui demander son nom, son adresse, son numéro de portable... Quelque chose l'en empêcha.

Il reviendrait demain.

- Alors, au revoir.

- C'est ça, oui. Au revoir.

Il croisa une infirmière qui se remettait tout juste de la tempête de liesse qui envoyait encore quelques

gloussements ici ou là, comme des foyers pas encore éteints.

- Je cherche la chambre de monsieur Blanchot. Raoul Blanchot.

L'infirmière se dérida d'un seul coup.

- Vous êtes de sa famille?

- Oui, enfin, non pas vraiment. C'est mon collègue.

- Je vois.

Et elle prit un air revêche et acâriatre. Aussitôt, Tonio la reconnut. La séance de rire avait détendu ses traits de mère supérieure, mais voilà que le naturel reprenait le dessus.

Mamie ronchon.

- Mais je vous reconnais, vous.

Tonio n'attendit pas la suite, il prit ses jambes à son cou et disparut dans le premier ascenseur. La mère supérieure hurlait dans les couloirs de stopper cet individu, relançant du même coup quelques foyers de rire pas encore tout à fait éteints.

## Vingt deux.

Lequélec reprenait du poil de la bête.

Mélanie se tenait à ses côtés.

A les voir tous les deux, si proches, le souvenir de Nadia refit son apparition, lancinante.

L'inspecteur adjoint avait perdu de sa superbe. Il n'était plus le fringant flic débordant d'ambition et épris de justice et d'honnêteté. Quelque chose semblait le dévorer de l'intérieur. Une lumière qu'on aurait éteint par mégarde.

Mélanie lui jeta un regard noir, plein de reproches. Comme s'il était le seul et unique responsable de ce nouveau désastre dans la vie de son compagnon.

- Les médecins disent que ça prendra du temps, mais il devrait s'en remettre.

Son regard était de trois quarts, fixant un point invisible dans un coin de la pièce. Elle esquissa un faible sourire puis repris, la tête haute.

- Evidemment, il n'est plus question de reprendre du service. Il restera psychologiquement fragile.

Elle tourna la tête vers Tonio et le regarda droit dans les yeux. Un regard perçant.

- C'était toute sa vie, vous savez. Une sorte de revanche sur le destin. Oui, une revanche, pas une vengeance. L'idée que lui, l'immigré revenant de l'enfer puisse œuvrer au sein de la Grande Maison,

le remplissait d'une fierté mise à mal par toutes ses années d'errance, balloté de droite et de gauche.

Le regard devint plus doux, sa voix moins sentencieuse. Son naturel bienveillant reprenait le dessus sur une colère contenue.

- Vous désirez boire quelque chose?

Tonio prit la parole pour la première fois.

La vision de Lequélec réduit à ces patients assommés de médicaments que l'on peut croiser dans les institutions psychiatriques l'avait grandement secoué. Il n'avait su que dire. Il lui avait tendu la main. Lequélec l'avait serré par réflexe. Un sourire était venu éclairer un visage terne et abandonné. Tonio avait eu alors un élan d'affection. Il avait prolongé sa poignée de main et lui avait pris l'épaule dans un geste de camaraderie bon enfant. Finalement, il l'appréciait hautement ce jeune adjoint. Il aurait sûrement fait un très bon flic avec les années qui auraient donné une patine à une intransigeance trop verte. Son boulot, c'est l'humain au final. Comme un médecin, un enseignant, une aide-soignante. Débarrassé de ce côté mercantile et marchand qui gangrène les rapports humains dans une société vouée à l'argent, au donnant-donnant.

Lequélec n'avait pas réagi. Cependant Tonio avait cru voir briller une étincelle de remerciement dans son regard las. Non, rien n'était perdu. L'adjoint saurait sûrement rebondir, comme il l'avait toujours fait, menant sa vie comme on gouverne une barque

frêle sur une mer démontée. Tonio le voyait bien bosser dans le social. Aider les autres comme on l'avait aidé, lui, à plusieurs reprises.

Il n'y a pas que la police dans la vie.

En pensant cette phrase, il songea à sa propre vie. La retraite était encore loin. Quelquefois, il avait envie de changer de vie. Radicalement. Faire autre chose. Se rendre utile autrement. Mais il ne savait rien faire d'autre que le flic. Le sale flic.

Il pensa alors à Raoul.

En sortant de l'hôpital, il était passé machinalement à son adresse. Il avait sonné. Une voix pâteuse rendue encore plus inaudible par un interphone déglingué lui avait enjoint de monter. La porte avait émis un léger déclic. Tonio l'avait poussé comme on écarte des mauvaises herbes sur son chemin. Il avait appelé instinctivement l'ascenseur avant de se rendre compte que Raoul logeait au deuxième. Un peu d'exercice lui ferait du bien. Il ressentait encore des courbatures abdominales suite à la séance de rire collectif à l'hôpital.

La porte sur le palier était entrouverte, Raoul s'activait dans la cuisine.

- Entre, n'aie pas peur. Je ne malmène qu'une pièce de bœuf et une poignée de légumes.

Raoul, un tablier vert bouteille noué autour de sa taille, finissait de découper en bons morceaux carottes, patates, navets, rutabagas, poireaux et un cœur de choux. Dans une marmite en fonte d'un rouge passé virant à l'orange mijotait déjà un plat

de côtes qui embaumait l'espace de la petite cuisine.

D'un haussement du menton, Raoul indiqua le faitout.

- Je fais précuire un peu la pièce de bœuf dans quelques épices et une poignée herbes. Ça l'attendrit et puis je n'aime pas les légumes trop cuits. Il faut que ça croque un peu sous la dent.

Tonio considéra la scène avec une pointe de surprise. Jamais il n'aurait imaginé son collègue derrière les fourneaux. Il savait vaguement qu'il vivait seul, mais de là à se transformer en cordon bleu, en fée du logis, il y avait un sérieux pas de botte de sept lieues. Il s'aperçu qu'en fait il ne connaissait pas plus que ça le type avec lequel il partageait la moitié de son temps depuis dix ans. Une réflexion qui le fit réfléchir. Avant d'en arriver à la conclusion qui pourrait se résumer par un « à quoi bon? », Raoul avait déjà remarqué son absence.

- C'est ma tambouille qui te donne l'air d'être ailleurs ou bien tu as des soucis?

Tonio fut dégrisé d'un seul coup par la bourrade que son camarade ne manqua pas de lui asséner pour le faire revenir parmi le monde.

- Non, c'est juste que je pensais... en fait on ne se connaît pas vraiment.

Raoul marqua une légère surprise en haussant les sourcils. Un sourire vint instinctivement sur ses lèvres.

- T'as parfaitement raison, mon Tonio. D'ailleurs, je t'invite. Bon, c'est pas du trois étoiles, mais je me débrouille.

Il avait déjà entrepris d'ouvrir une bouteille de blanc.

- Oh tu sais, moi, le blanc...

- Hé, l'arsouille! C'est pas pour toi.

Il montra à nouveau la cocotte qui commençait à émettre quelques gloussements d'un signe de la tête.

- C'est pour lui. Ca relève un peu le bouillon. Le soir, j'en fais une soupe. Tu devrais goûter ça. Ca réveille après une rude journée.

En guise de rude journée, les deux compères durent affronter un apéro qui s'étira tout le temps de la cuisson du pot-au-feu, c'est-à-dire quasiment deux heures, puis la dégustation d'un repas de chef : une sorte de quiche froide aux épinards en entrée puis le roboratif pot-au-feu façon Raoul Blanchot qui leur demanda bien deux bouteilles d'un bon Bordeaux pour tout avaler ou presque. Raoul proposa un assortiment de fromages. Tonio fit non de la tête en se tenant l'estomac. Il croyait qu'il allait exploser d'un moment à l'autre.

- Tu ne sais pas ce que tu perds, fit Raoul en prélevant trois morceaux conséquents dans une tomme bien affinée, un bleu d'Auvergne qui embaumait de ses relents de sous-bois et la moitié d'un petit chèvre tendrement ridé.

- Je sais pas comment tu fais. Tu dois avoir

plusieurs estomacs, ma parole.

Raoul sourit de l'air de l'athlète qui vient de pulvériser un record du monde.

- Bah, juste un peu d'entraînement. Là, j'ai eu un peu de temps justement. A ce propos...

Il se leva, disparut dans la cuisine et revint avec une superbe île flottante qui nageait au centre d'une large coupe en verre.

- Putain!

- Tu vas voir, ça passe tout seul.

Il se retourna, attrapa une bouteille largement évasée.

- Pour faire descendre...

Le cognac était tout simplement divin.

Raoul s'attabla.

- A ce propos, je disais. Je pense que tu ne me reverras pas au commissariat.

Tonio ne put cacher sa surprise. Décidément, Raoul lui échappait totalement en ce moment.

- Normalement, j'ai encore deux ans à tirer avant la quille. Mais, bon. Je sens bien que je ne suis plus fait pour ça. Toutes ces conneries c'est bon pour les jeunes.

Il resservit une bonne rasade du nectar des Dieux avant de poursuivre.

- Bref, je me suis arrangé avec les hautes instances policières.

Il eut un petit rire moqueur.

- Bref, j'arrête. Je rends mon tablier. Plutôt, j'en change. Celui-ci me va pas si mal, non?

Il tira sur la petite corde pour dénouer son tablier de chef dans un geste ostentatoire.

Tonio n'en revenait pas.

La rude journée se poursuivit devant un épisode de Colombo, qui servit de prétexte à une bonne sieste. Même Tonio, peu porté sur cette pratique, sentit un moment ses paupières se fermer. Il se releva d'un bond. Raoul ronronnait tendrement dans son canapé comme un gros chat repus.

Il alla fumer une clope sur le balcon.

L'appartement de Raoul n'était pas assez haut pour dominer les toits de Paris. Le vis-à-vis était séparé par une artère bordée d'arbres. C'est donc devant la frondaison de platanes que Tonio réfléchit intensément.

Raoul n'avait-il pas raison après tout? Lui aussi avait surement dépassé l'âge de ces conneries : courir après des méchants qui s'en sortent toujours, d'une manière ou d'une autre. Faire régner la justice. Mais quelle justice? Celle des forts et des puissants. Lorsqu'on était du mauvais côté de la barrière, on y restait. Combien de petits délinquants et de malfrats en herbe coffrés pour un seul commanditaire? Pensées désenchantées.

Cette enquête l'avait, une fois de plus, mis sur les rotules. Lequélec dans un état approximatif alors qu'il commençait juste à l'apprécier; un imbroglio inextricable, des suspects insaisissables et la douloureuse impression d'être manipulé depuis le début, d'être un pantin entre les mains de gens bien

plus puissants que toute la police de France. A quoi cela servait-il, après tout? Avait-il la prétention, lui, petit inspecteur Parisien, d'aller contre la marche inévitable du temps? Des enjeux qui le dépassait, qui dépassait sa hiérarchie, qui dépassait peut-être même les responsables de l'état, étaient en marche. Il pensa à son rendez-vous le lendemain, au Flore, à 16h30 précises. Qui allait-il y rencontrer? Qu'aurait-il à lui confier? Quelles révélations? Peut-être simplement un pétard mouillé ou, à l'inverse, une gigantesque conspiration qui ne peut se démanteler que dans les polars produits par Hollywood.

Il jeta son mégot par habitude, avant de s'apercevoir de le non-citoyenneté de son geste. Tant pis. On ne change pas des habitudes en un quart d'heure.

Il rentra. Raoul enfilait un blouson.

- Tu sors?

- Ouais. Et toi aussi. C'est bien beau de se goinfrer la panse, mais faudrait p't'être penser à éliminer.

- Parle pour toi.

Mais Tonio avait suivi son compère pour une gentille promenade qui ne dépassait pas les deux kilomètres heure dans le parc tout proche.

Les deux collègues marchaient en silence, s'imprégnant de l'air du temps. Tonio redécouvrait la ville par un biais inédit. La ville, sa ville. Et il s'aperçut qu'il faisait décidément fausse route. Il y avait autre chose dans la vie que le boulot. Si on ne

pouvait pas déceimment vivre sans bosser, l'inverse était tout aussi vrai.

Les deux flics rentrèrent à la tombée du jour.

Raoul sortit une large boîte de sous une grande armoire.

- On va pas faire un Monopoly tout de même, gémit Tonio.

- Non, mieux que ça.

Et déjà Raoul déballait des pièces en carton, des pions de couleurs, des petits cubes, des cartes, un dé...

- Tu vas voir, c'est poilant.

Ils jouèrent pendant deux bonnes heures qui leur parurent à peine durer dix minutes.

- C'est un jeu à plusieurs, mais ça peut se jouer à deux. C'est même mieux.

Au bout de trois parties, Tonio fit remarquer :

- Mais comment tu fais quand t'as pas de compagnie.

- Ben, justement, je fais pas. Alors là, j'en profite, tu vois.

Il était neuf heures du soir quand Raoul versa le bouillon du pot-au-feu dans une profonde gamelle. Il arrosa le tout du reste de blanc et fit chauffer à petit feu.

- Le secret, c'est que ça ne cuise pas à gros feu. Il faut que ça tiédisse lentement pour que les arômes puissent se répandre.

- Ca te vient d'où, cette passion pour la bouffe?

Pour toute réponse, Raoul désigna une bouteille de

Whisky douze ans d'âge et indiqua le canapé.

- On a tout notre temps avant que la soupe ne soit prête. Je vais te raconter.

## Vingt trois.

Tonio regarda sa montre pour la quatrième fois en moins de deux minutes. Pourquoi était-il si anxieux tout à coup?

16h37

La café de Flore commençait à se remplir mais pas la moindre personne susceptible d'être son rendez-vous. Il commençait sérieusement à penser à un canular de mauvais goût quand un homme, la petite soixantaine, habillé avec élégance et affichant un air de conquérant fit son apparition. Il marchait en allongeant le pas, pas trop vite, comme s'il se promenait dans le parc d'un château. Une veste bleu nuit de la meilleure coupe, ouverte sur une chemise blanc cassé dont les manchettes dépassaient de la longueur réglementaire. Le pantalon, dans les mêmes tons, semblait de soie et tombait idéalement sur une paire de souliers forcément découpés sur mesure et dont le cuir marron foncé renvoyait de légers reflets mordorés. Son allure était celle de ceux qui ont l'habitude de donner des ordres, son port de tête par exemple, droit mais pas guindé. Le regard curieux et perçant mais nullement scrutateur ou voyeur. Sa tête nue laissait des cheveux châtains être caressés par le petit vent qui soufflait régulièrement dans les rues

de Paris. Le Robert Redford des années 80. Tonio songea à Out of Africa.

L'homme s'approcha doucement. Il l'avait sûrement repéré mais n'en donnait aucun signe. Tonio fouilla sa mémoire. Il n'avait jamais vu ce type, c'est certain.

Il stoppa naturellement à un mètre cinquante de la petite table où patientait l'inspecteur. Esquissa un sourire de bienvenue et tendit sa main.

Tonio la trouva presque chaude et la poignée était virile sans chercher à écraser les doigts. Il pensa que l'homme devait être un pro de la poignée de main, réussissant à établir un lien par le seul contact des épidermes. Une pression infime pour les dames, un peu plus poussée pour les artistes et les intellectuels, donnant plus de poids pour les officiels, suffisamment pour se faire respecter d'emblée par les subalternes et s'accordant à la force des supérieurs. Elle pouvait devenir franchement herculéenne avec les militaires ou le personnel technique. Il devait également parvenir à faire transparaître ses émotions, du moins orienter l'entrevue par le simple contact de sa poignée de main. C'était un as de la communication, formé dans les grandes écoles pour ce qui est de la théorie et des principes premiers, mais ayant acquis une somme inégalée d'expériences humaines au cours de sa carrière. Un homme de décisions qui n'hésitait pas à se mouiller sur le terrain. Ca devait même être une récréation pour lui. Il ne craignait ni

les antagonistes ni les grincheux, s'amusait des remontrances mal formulées qu'il anéantissait d'une formule accompagnée d'un sourire. Un homme redoutable et pourtant sans arme.

Il se présenta. Tonio fut persuadé qu'il lui donnait un faux nom. Il se trompait.

- Guillaume Lecas. Ma fonction n'a que peu d'intérêt dans ce qui nous concerne. D'ailleurs, depuis quarante huit heures, je n'occupe plus mon poste. Mais je ne viens pas dans un esprit de vengeance ou motivé par une revanche qui, je le sais trop bien, n'aboutirait pas. Pour ça, j'aurais préféré parler à un journaliste, bien que, là encore, mes propos se noieraient dans un océan de nouvelles que l'on veut plus sensationnelles les unes que les autres. Je viens simplement vous expliquer en quelques mots comment tourne le monde, ou plus exactement comment ce que nous allons appeler la classe dirigeante entend qu'il tourne.

Tonio observait l'homme pendant qu'il parlait d'une voix mesurée mais sûr de lui. Aucun doute, aucune hésitation dans le choix des mots. On aurait cru qu'il récitait par cœur sa leçon sans en donner l'air le moins du monde.

Guillaume Lecas, car tel était son vrai nom, prit une chaise et s'attabla. Un garçon passa à deux tables de là et il l'interpela d'un discret geste de la main gauche.

- Un perrier menthe et un jus de carottes, je vous

prie.

Tonio en fut surpris. Un homme qui, visiblement, occupait de hautes fonctions, pouvait-il boire un jus de carotte? Du moins, pouvait-il se permettre de l'annoncer en public? Cela le conforta dans son idée que lui, un minable petit inspecteur d'une brigade anonyme, ne représentait aucune importance pour les hautes sphères où se décidait les grandes lignes de ce que sera demain. Il se sentit d'un coup inutile, comme un vulgaire moucheron que l'on balaie d'une main distraite. Il crut bon de préciser :

- Je tiens à vous signaler que je ne suis plus en charge de l'enquête qui nous, qui vous intéresse. Le dossier a été clôturé.

Lecas le regarda soudainement comme un chef d'entreprise évalue un simple balayeur qui se serait permis d'argumenter sur un point précis de la politique commerciale du département exportation de la firme.

- Je sais. Cela n'a aucune espèce d'importance.

Il marqua une pause, détailla l'inspecteur de son regard perçant, sans le mettre toutefois mal à l'aise. Il reprit. Sa voix était posée. Il allait commencer un cours. Entièrement dédié à Tonio.

- Depuis l'aube des temps, l'homme a fonctionné sur le modèle de la meute. Nous ne sommes pas si différents que ça du gorille ou du loup. Un mâle dominant et une tribu d'une dizaine d'individus qui

suivent. Le patriarche, le leader, le chef a quasiment tous les droits : il peut copuler avec n'importe quelle femelle, il dirige la vie du clan, indique les moments de chasse, le lieu des déplacements, donne des ordres. Tout le monde suit car tous savent qu'il les protège. Mais surtout personne ne se rebelle car, au fond d'eux-mêmes, ils savent bien qu'ils seraient incapables d'occuper sa position de dominant. Monsieur Marchand, il faut bien se mettre dans la tête que l'humain, dans sa grande majorité, est un animal peureux qui ne fait rarement preuve de courage, ni de la moindre volonté, de la plus petite prise de risques, fuyant les responsabilités. Il préfère léguer ça à d'autres, plus hardis, plus audacieux, plus entreprenants. Bien qu'il s'en défende, il préférera toujours son petit confort à sa liberté de choix.

Tonio regardait Lecas dans les yeux. Nul doute que lui devait se ranger dans l'infime catégorie des meneurs.

- Une équipe de chercheurs a imaginé un petit test avec des souris. Ils ont mis trois souris dans une minuscule pièce sans nourriture, celle-ci se trouvant en abondance sur une plateforme séparée d'eux par une petite piscine. Savez-vous ce qu'il s'est passé?

Tonio fit non de la tête. Il n'en avait aucune idée. Les souris savaient-elles nager? Les rats, oui, forcément, mais les souris. N'était-ce pas ça justement qui différenciait les deux espèces?

- Très vite, il apparut qu'une souris obligeait une autre à se jeter à l'eau - les souris n'aiment pas trop l'eau - pour aller lui chercher de la nourriture. Elle se gointra et laissa quelques miettes à son esclave.

- Et la troisième?

Tonio était désormais passionné par cette histoire de souris. Il en avait complètement oublié ce qui l'amenait ici. L'enquête, le pouvoir des mots, l'homme à la chevalière et puis aussi Lequélec en quasi légume et Raoul en cordon bleu. Impressionnant. Ce type devait être un as pour raconter les histoires.

- Hé bien, c'est simple, la troisième partit de son côté ramener sa propre pitance.

Lecas marqua un temps. Autour d'eux les clients allaient et venaient, la circulation parisienne diffusait un doux bruit de fond se mêlant aux rires qui fusaient parfois de conversations noyées dans un brouhaha ambiant, de petites cuillères qui tintaient sur le bord de tasses de café, de commandes répétées par les garçons au bar et des bribes de conversations téléphoniques prises au hasard dans la foule.

- Le plus remarquable dans toute cette histoire, c'est que les chercheurs ont cherché à savoir ce qu'il se passerait si on mettait ensemble trois souris dominantes, celles qui forçaient une autre à se mouiller à leur place.

C'était visiblement une question. Tonio fronça les sourcils. Il ne savait pas trop. Normalement aucune

des trois n'allaient céder et on assisterait à une bagarre jusqu'à la mort.

- Elles s'entretuent...

- Pas vraiment. Dans un premier temps, bien sûr, toutes les trois vont vouloir avoir le dessus. Mais après seulement quelques griffures, elles reproduisent le schéma observé plus tôt. Une dominante, une esclave et une autonome. Encore mieux : si on regroupe trois souris autonomes ou même trois souris esclaves, elles mettent très vite en place le même canevas. Etonnant, non?

Tonio hocha la tête. Comment était-ce possible?

- Grosso modo, nous réagissons de la même manière. Il y a une infime partie de dominants, quelques indépendants et une large majorité de suiveurs.

L'homme laissa un nouveau silence s'installer. Tonio regardait la foule s'activer sur les trottoirs. Où allaient tous ces gens? Surement regagnaient-ils leurs logis, peut-être allaient-ils faire quelques courses ou rejoindre des amis pour partager un verre ou deux en terrasse de café, comme il le faisait en ce moment même. Certains se rendaient peut-être à un rendez-vous amoureux, d'autres allaient surement récupérer leurs enfants à la sortie de l'école, il y en avait qui opteraient pour une détente après une dure journée de labeur. Il faisait si bon. L'air était doux, une petite brise rafraichissait juste assez l'atmosphère pour ne pas donner l'impression de chaleur, de moiteur. Il allait

faire jour encore pendant quelques heures. Et c'était bien.

Il fixa à nouveau l'homme assis en face de lui. Il semblait perdu dans ses pensées ou plutôt les organisait-il afin de présenter un exposé le plus clair possible. Il prit une ample inspiration et poursuivit.

- Ca ne vous dérange pas que l'on fasse quelques pas? J'aime bien marcher dans les rues peu fréquentées, les parcs, les allées, les quais...

Tonio n'avait rien contre. Depuis quelques jours, il redécouvrait les plaisirs de la flânerie. Seulement, en fin d'après midi, il ne serait pas facile de trouver des artères vides.

Les deux hommes se levèrent de concert et, après avoir laissé un billet de vingt euros sur la table, l'homme traversa la rue Saint Benoit et longea les Deux Magots. Tonio remarqua que la clientèle était sensiblement différente de celle du Flore. Plus branchée, plus artiste. Ils contournèrent l'église de Saint Germain par la rue de l'Abbaye puis prirent à droite le passage de la Petite Boucherie. Après avoir humé l'air des rues, Lecas poursuivit son exposé.

- L'homme est un animal social. Il ne peut pas vivre en solitaire, à part quelques exceptions. Dès lors se pose le problème du dominant. Comment prendre le pouvoir et, surtout, le garder. Aux temps des cavernes, il était clair que le plus fort physiquement était le meneur. On respectait ses muscles et sa

volonté. Mais l'homme n'est ni un loup ni un fauve. Très vite, le leader a su, a dû s'entourer d'une garde rapprochée et de sages qui le conseilleraient.

Ils venaient d'atteindre le boulevard Saint Germain et il leur fallut quelques minutes pour le traverser. Tonio songeait que le discours du personnage n'était pas si différent des propos de l'homme à la cigarette. Toujours cette éternelle question de pouvoir.

L'homme entreprit de le remonter vers leur point de départ. Tonio pensa que la balade avait été bien courte, mais ils s'engagèrent dans une petite artère, la rue des Ciseaux, qui débutait à gauche de la statue de Diderot.

- Lorsque l'homme devint sédentaire avec le développement de l'agriculture et de l'élevage, la tribu augmenta soudainement. On créa des villages, des villes, des ports. Ce furent les débuts du commerce. De nouveaux échanges. Il n'était alors plus possible pour un seul homme de gouverner tout seul toute la population. Ainsi naquit la politique. L'art de gérer la cité et les hommes qui y vivent.

Ils traversèrent la rue Dufour et filèrent rue des Canettes en face, légèrement à droite. S'enchainaient pizzerias, crêperies, brasseries. On ne devait pas mourir de faim dans le coin.

- Parallèlement, le culte des morts engendra des croyances ésotériques. La vénération et la croyance

en des Dieux multiples se substitua à l'animisme des peuples premiers. Les religions étaient nées et avec elles un nouveau pouvoir, celui, non pas des Dieux, mais des hommes qui étaient ses représentants sur terre. Les hommes d'église bénéficièrent alors de la même influence que les chamans et les sorciers dans les cultures primaires. Le pouvoir politique ne pouvait l'ignorer, souvent il était étroitement lié à la religion. C'était un moyen idéal pour maintenir la population dans son état : qu'elle ne se pose pas trop de questions et les rares qu'elle pose devaient trouver une réponse simple et adaptée. Pendant des siècles, on appliqua à la lettre cette pratique. Une élite, une oligarchie, l'aristocratie, la noblesse, se partageait un pouvoir sans égal et la plèbe suivait comme un troupeau, aiguillée par une toute puissante religion. Ce modèle traversa les âges. On le retrouve encore aujourd'hui, que ce soit en Corée du Nord avec un pouvoir central fort ou au moyen-orient avec le regain de l'islam.

Tonio écoutait l'exposé avec intérêt. Mais où voulait en venir l'homme élégant? Qu'y avait-il au bout du bâton? Il posa une question, histoire de montrer qu'il s'intéressait aux propos.

- Et cet islam vous pose des problèmes...

L'homme stoppa. Se tourna vers lui et le considéra comme s'il le voyait pour la première fois. Il arborait un air amusé, légèrement taquin.

- Oui, votre enquête et ce... dérapage incontrôlé.

Je trouve ça regrettable, croyez-moi. On ne peut jamais maîtriser tout à fait le facteur humain. Mais vous avez raison. Ceux qui m'emploient ont un projet de société incompatible avec ces relents passéistes. Car, contrairement à ce que quelques fous de Dieux continuent à penser, la religion est un concept du passé. Elle n'a, à moyen terme, aucun avenir. Du moins pas dans la société qui se dessine un peu plus chaque jour. Mais n'anticipons pas. Pour bien comprendre demain, il faut que je termine de vous résumer le passé.

Ils débouchèrent place Saint Sulpice où la fontaine jouait une belle partition face à l'église. Ils préférèrent prendre la contre-allée de la rue Bonaparte pour traverser la rue Vaugirard. Tonio avait compris. Ils allaient flâner dans l'immense jardin du Luxembourg.

- En 1492, Christophe Colomb mit le pied sur le continent Américain. Et cela bouleversa le monde entier. Dès lors, le commerce prit de l'ampleur. On vit de nouvelles activités se développer. Les banques, la spéculation. Toute une classe émergeait, entrant rapidement en concurrence avec l'aristocratie qui s'endormait sur ses lauriers. A la Renaissance, le monde changea. Le siècle des Lumières vit un profond bouleversement s'opérer. La bourgeoisie, portée par deux moteurs essentiels, le commerce et l'argent, entendit bien y ajouter un troisième : le pouvoir. Pour cela, elle se servit du peuple pour renverser la noblesse en place. Et cela

fonctionna très bien, avec quelques accrocs ici et là. On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Le XIXème siècle entérina ce nouveau pouvoir. Désormais, ce n'était plus les liens du sang qui prédominaient, mais bien l'argent. Ce nouveau pouvoir était radical. Il allait avoir raison à la fois de la noblesse et de la religion puis, au XXème siècle, des états et des nations. Nous vivons dans un monde globalisé. Et rien n'empêchera ce système de perdurer infiniment... A part...

L'homme s'était interrompu pendant qu'ils déambulaient lentement dans les allées verdoyantes du Luxembourg. Tonio remarquait les gens autour d'eux. Chacun avait son propre pas. Il y avait les pressés, souvent télécommandés par un téléphone mobile vissé à leur oreille et hochant la tête en rythme. D'autres étaient plongés dans leurs pensées, ralentissant le pas. Il y avaient des flâneurs, la plupart retraités qui prenaient un peu d'air et de chlorophylle. De jeunes mères poussaient nonchalamment un landau, s'arrêtant parfois sans raison apparente. Tonio n'avait jamais remarqué que chaque personne a sa démarche propre, comme le timbre de sa voix ou ses empreintes digitales. C'était encore plus flagrant chez les joggeurs. Les pieds en dedans, les bras pendant le long du corps. La foulée allongée et les poings fermés en cadence. La tête haute et l'enjambée réduite à un piétinement disgracieux. Le haut du corps penché en avant, les genoux

remontant plus haut que de coutume. Certains avaient la souplesse féline du tigre, d'autres restaient raides comme un piquet autoritaire. Les marcheurs eux-mêmes véhiculaient leurs tics de mouvements. Une gestuelle en marche qui trahissait un comportement, un caractère, un tempérament, une personnalité pour celui ou celle qui savait le décrypter. Tonio ne possédait pas cette formation. Il se contentait d'imaginer des conjectures diverses. Un tel, l'air hautain un brin méprisant, le regard au loin et les bras tendus le long du corps devait être un vieux garçon traînant son lot de maniaqueries diverses. Cette femme, rondelette qui dandinait à chaque pas, semblant repousser les limites de son point d'équilibre, maltraitant son centre de gravité, un léger sourire illuminant un visage de pomme bien mûre, était sûrement un cordon bleu hors pair, répandant le bonheur autour d'elle sans s'en rendre compte. Lorsqu'on lui faisait remarquer au détour d'un mince compliment sur sa tarte aux mirabelles ou une louange sur une béchamel réussie, elle haussait les épaules ou, mieux, pouffait en mettant sa main potelée devant ses lèvres charnues : vous exagérez, répondait-elle en riant de plus belle, persuadée être victime d'une plaisanterie bon enfant ou d'une flatterie sans fondement. Ces deux adolescents, bombant le torse en arborant des vêtements sportswear de marque, des baskets griffées complétant une trop visible volonté de se rassurer,

parlant trop fort d'un vocabulaire délibérément argotique et méprisant, roulant des mécaniques mal huilées, ces deux jeunots étaient forcément puceaux, pétris de trouille à l'idée de parler franchement aux filles ou à n'importe qui d'ailleurs, c'est pour ça qu'ils insultaient à tour de bras. Ils cachaient leur timidité maladive et leur mal être dans un corps qui avait évolué, changé trop vite, cherchant sans la trouver vraiment leur place dans un monde filant à cent à l'heure; ils cachaient cette anxiété dans l'arrogance la plus ostensible. Tonio fut tiré de ses réflexions par la voix posée et pédagogique de l'homme qui poursuivait après cette longue pause.

- Le monde dans lequel nous vivons découle de deux cents ans de libéralisme, la libre entreprise. C'est Harry Truman, dans son discours Du 20 Janvier 1949 sur la pauvreté dans le monde qui a entériné ce choix de société. Une croissance à tout prix. Et pour cela, il fallait une machine à produire, cela on l'avait depuis la révolution industrielle du XVIIIème siècle et un monde de consommateurs. Qui ne se posent pas trop de questions.

L'homme élégant parlait comme un prof d'université.

- En sciences sociales, on distingue quatre catégories de population face au changement. On trouve d'abord deux minorités. Les passionnés qui sont les premiers à changer, ils sont parfois les instigateurs. Visionnaires, faiseurs de la mode,

précurseurs, utopistes, ce sont eux qui réalisent les découvertes, qui allument les mèches. Ensuite, à l'opposé, nous avons les objecteurs. Conformistes, réactionnaires, ils ont peur du changement et traînent les pas, font preuve d'une inertie absolue. Et puis nous avons deux groupes qui se partagent le reste : les pragmatiques du changement, opportunistes. S'adaptant aux nouvelles situations, ils sont souples, engagés et efficaces. Ce sont eux qui sont la base des rouages du système. Ceux-là sont encouragés. Et puis il y a la grande majorité, les pragmatiques de la continuité. Le gros du troupeau. Attentistes, ils sont en revanche de formidables gestionnaires, normalisateurs. Eux font tourner la machine.

L'homme laissa un silence s'installer, troublé par le ronronnement incessant de la circulation urbaine, mélange de bruits d'échappements, de klaxons actionnés impatientement, de sirènes de police ou d'ambulance résonnant en écho dans le lointain.

- La démocratie est un système qui va comme un gant au libéralisme et au capitalisme. On fait croire au peuple qu'il détient le pouvoir. Et ça marche! La preuve, depuis 200 ans, c'est le seul système qui ne s'est pas effondré. Seulement, il y a un léger souci : c'est que le peuple a vraiment le pouvoir.

Tonio réfléchissait à ce que venait de lui dire son compagnon. L'homme à la chevalière en argent lui avait tenu le même raisonnement. Les élus avaient les mains et poings liés par l'économie. Les

multinationales et leur cortège d'actionnaires tout puissants qui régissent le monde moderne, le milliardaire propriétaire d'aciéries allemandes, le magnat du gaz russe, le cheik arabe et ses champs de pétrole, le patron de Google, Facebook ou Amazon, toute cette classe possédait l'argent. Pas le pouvoir. Ils l'avaient, par procuration, parce que le système maintenait les quelques centaines de millions qui, en consommant, détenaient mieux qu'un bulletin de vote, le réel pouvoir de choisir. Les actionnaires tiennent les ficelles, retraités qui se la coulent douce en Floride tandis que leur donneur d'ordre en bourse, un trader payé à la commission, oriente l'économie mondiale en spéculant judicieusement sur un marché saturé, sans plus d'état d'âme pour les employés des entreprises qui ne sont pour lui qu'un paquet d'actions qui fluctuent au gré de la bonne ou mauvaise santé des marchés. Monsieur et madame tout-le-monde ne peuvent que constater la mainmise de la haute finance sur leur quotidien en se lamentant en pure perte. C'est ce qu'ils croient. Ce qu'on voulait leur faire croire.

A la Closerie des Lilas, ils franchirent le boulevard du Montparnasse et remontèrent la rue Boissonade pour aboutir au cimetière Montparnasse qu'ils traversèrent en diagonale.

- Dans une société basée sur la consommation, et c'est bien le cas de tout l'occident, Europe et Etats-Unis plus quelques pays qu'on dit émergents,

celui qui détient le vrai pouvoir c'est le consommateur. C'est lui qui, au final, décide de ce qu'il va ou pas acheter. Et c'est si vrai qu'il faut voir les prouesses déployées par les grandes marques pour lui faire avaler leurs produits à grands coups de publicité, à grand renfort de marketing. Nous sommes conditionnés dès notre naissance. Nous ne produisons plus, nous consommons. Il est curieux du reste de constater que les pays qui produisent ne consomment pas, ou peu et que les pays qui consomment ne produisent plus mais se contentent de décider. Les multinationales déploient des trésors de persuasion pour nous faire acheter ce qu'elles font produire à bas prix dans des conditions humaines à la limite de l'esclavage. Si le consommateur commençait à penser par lui-même, ce serait la fin d'un système bien fragile somme toute. Et nous voilà au cœur du problème. C'est ici que des gens comme moi interviennent. Les individualités sont difficiles à commander. L'uniforme et les cheveux quasiment rasés de l'armée permettent de gommer les personnalités. Ce ne sont plus des individualités mais bien des objets, plus faciles à orienter, à régenter, à administrer. Savez-vous que le cerveau ne réagit jamais pareil d'une personne à l'autre. Grâce à la résonance électromagnétique entre autre, on a pu mettre en évidence que, face à une situation simple, une phrase prononcée ou un geste effectué, les zones utilisées dans nos deux

hémisphères ne sont pas tout à fait les mêmes selon l'individu. Un peu comme nos empreintes digitales. Il n'y a pas deux cerveaux pareils et qui réagissent de la même manière.

Une nouvelle pause. Tonio se demandait bien où l'homme voulait en venir. Quel était le but de ce cours si particulier? Qu'allait-il lui révéler? Y aurait-il une chute digne des meilleurs romans policiers ou bien tout cela ne serait-il qu'un pétard mouillé, histoire de rouler un peu plus l'inspecteur principal dans la farine. Il fallait s'attendre à tout.

- Mon job, c'est de m'assurer que les gens ne viennent pas à penser par eux-mêmes. Ca peut vous paraître cynique, mais ça ne l'est pas tant que ça.

Une foule est toujours plus manipulable qu'un individu qui raisonne. Mais, elle peut devenir très facilement incontrôlable. Il suffit de constater les mouvements de foule, les débordements de supporter, les excès de manifestations, jusqu'aux révolutions. Mes prédécesseurs ont dû trembler en Mai 1968. Plus rien n'était sous contrôle. Il a fallu le sang froid et l'autorité d'un chef, un vrai, pour que tout rentre dans l'ordre. Et pour cela, on a dû lâcher du lest. Etes-vous un amateur de pêche à la ligne, inspecteur?

Tonio se tourna vers son interlocuteur. Pourquoi soudain cette question hors de propos?

- Pas spécialement. Le poisson, je préfère le taquiner dans mon assiette.

L'homme émit un petit rire de politesse.

- Eh bien, il s'établit un dialogue entre la proie et le prédateur. Elle, si méfiante et lui, si retors. Rien ne sert de lui courir après ni de lancer son hameçon devant sa gueule. Il faut l'amadouer, devenir son complice, alors là, la bestiole se laisse engourdir et, tac! Elle mord.

L'homme avait serré précipitamment le poing d'un geste vif, comme si il avait attrapé une mouche en plein vol.

- Les masses, il faut leur laisser croire qu'elles ont le pouvoir, qu'elles dirigent leur vie. Le suffrage universel est une idée de génie, à ce propos. Le peuple pense qu'il choisi librement, entre des pantins, des marionnettes qui sont obligés de suivre le mouvement global. Pendant ce temps, il en oublie son réel pouvoir de consommateur. Alors qu'en réalité, c'est nous qui tirons les fils.

Tonio profita d'une nouvelle pause pour demander

- C'est *qui*, nous?

L'homme s'arrêta et le considéra avec intérêt.

- Ah, ah, ça vous intéresse soudainement, hein? Je vois bien que mon exposé vous barbe depuis le début, mais je devais en passer par ces considérations avant d'aborder le cœur du sujet. Nous, c'est, comment dire, la société avec tous ses paradoxes, ses contradictions, ses éléments uniques, ses dominants et ses dominés. Bref, toute une foule bigarrée qui doit vivre en bonne harmonie. Sinon c'est le chaos. Comme en 1789, en 1917 en Russie, en Mai 1968. Ces

bouleversements sont la base de l'évolution des espèces. Seulement nous ne voulons pas, nous ne voulons plus évoluer. Nous avons trouvé un certain équilibre qu'il faut affiner. C'est ce que l'on nomme le progrès. Rien à voir avec l'Evolution comme l'entendait Darwin. Nous ne voulons rien remettre en cause de fondamental. La libre entreprise, les hommes égaux en droits, les nationalités et les communautés réduites à un pur folklore afin de ne pas tout détruire. Pour cela nous avons plusieurs armes dans notre arsenal. Ces armes, vous les connaissez très bien. George Orwell en a même fait un roman. 1984. Vous avez lu?

Tonio tenta de se remémorer ses lectures adolescentes. 1984. Big Brother. Oui, ça lui disait vaguement quelque chose. Une société policée où l'individu n'avait pas de choix, justement.

- C'est exact. La multitude n'a pas le choix. Elle croit simplement qu'elle l'a. Mais tout est mis en œuvre pour qu'elle se comporte comme on veut qu'elle se comporte. On l'amène là où l'on veut qu'elle aille.

Le cynisme de l'homme n'avait pas de limites.

Après avoir traversé l'avenue du Maine et pris la rue Vercingétorix, ils aboutirent place de Catalogne et enchainèrent boulevard Pasteur, traversèrent le jardin atlantique et débouchèrent face à la gare Montparnasse.

- Avez-vous remarqué comment et combien le monde se dépersonnalise depuis 40 ou 50 ans? Des

petits commerces et des boutiques de centre ville, on est passé aux mastodontes de grandes surfaces à la périphérie des villes. Pourquoi tout cela? Bien sûr pour diminuer le prix de revient, écouler d'énormes quantités de produits fabriqués loin de chez nous à moindre prix, mais avant tout pour faciliter la concentration : une seule enseigne à la place de 40 boutiques distinctes. Et surtout pour que les gens ne se parlent plus, n'échangent plus, qu'ils deviennent des robots. A Londres, des grandes enseignes, des multinationales sont en train d'acheter des lieux publics, places, squares, rues fréquentées. Dans quel but? Faire de l'espace public un lieu privé où l'on pourra, où l'on devra consommer.

Ils traversèrent le boulevard de Vaugirard pour emprunter la rue Armand Moissant.

- Mais cela va encore plus loin. Tout ce que je viens de vous révéler est d'ors et déjà en route. La suite? Jouer sur l'information qui s'est peu à peu substitué à l'éducation, du moins à l'enseignement. Vous connaissez Wikipedia, n'est-ce pas?

Tonio hocha la tête.

- Certains prétendent que ses sources ne sont pas fiables. C'est ce qui arrive lorsque Monsieur Tout le Monde peut mettre son grain de sel. Même nos sacro saints journaux télévisés regorgent d'erreurs. A force de courir le scoop, on ne vérifie pas suffisamment les informations, on ne fait plus de recoupements, ce qui doit être le vrai travail de

l'enquêteur. Et nous laissons faire. Mieux qu'une censure, des informations prétendues vraies qui ne le sont pas tout à fait. Et cela dans quel but?

Tonio ne savait vraiment pas où voulait l'emmener l'homme élégant. Ils déambulaient dans un Paris débarrassé de ses foules quotidiennes. Mais c'est son discours qui déconcertait le flic.

- Avez-vous déjà entendu parler de l'effet Mandela?  
Tonio fit une moue avec ses lèvres. Jamais entendu parler.

- Quand et où est mort Nelson Mandela?

Décidément on passait du coq à l'âne.

- J'avoue que je n'en sais rien. Ca doit faire cinq ou six ans. En Afrique du Sud.

- Exactement. Mandela est mort le 5 Décembre 2013 d'une infection pulmonaire, paisiblement chez lui. Il avait 95 ans. Hé bien, bon nombre d'américains pensent que Mandela est mort en prison.

Tonio n'en revenait pas! Comment aurait-il pu devenir le premier président noir d'Afrique du Sud s'il était mort en captivité?

- C'est comme ça. Il y a bon nombres d'autres exemples, concernant par exemple le nombre de personnes présentes dans la Cadillac où Kennedy fut assassiné. Il n'y avait pas quatre mais six personnes. Bref, cette altération de la réalité est connue dorénavant sous le nom d'effet Mandela. Certains poussent même le syndrome à son paroxysme en parlant non plus d'effet Mandela

mais d'effet Mendele. Le chat qui se mord la queue en quelque sorte. Ne vous gaussez pas. Même si cela affecte en priorité les américains qui ont depuis la fin de la guerre un style de vie assez proche de ce que propose le libéralisme, c'est notre lot à tous.

Tonio réfléchit deux secondes et se souvint d'une anecdote sans conséquence. Il avait vu le film de De Funès, le grand restaurant, au moins une bonne dizaine de fois. Il était capable d'en réciter des pans entiers de dialogues par cœur. Or, lors de sa dernière rediffusion un Dimanche soir, il avait été troublé. Dans la recette du soufflé de pommes de terres que confie De Funès à des clients allemands importants, il donne les proportions pour quatre personnes au "klein appétit" et une seule personne au "gross appétit". Tonio était persuadé que c'était quatre personnes, "gross appétit" et six personnes, "klein appétit".

- Nous parlons de détails qui tiennent plus du folklore que d'autre chose. Pour l'instant. Cette tendance qu'a notre cerveau à remodeler le passé sans cesse, nous tentons de l'orienter. Celui qui détient le passé a le pouvoir sur l'avenir. Regardez : l'Histoire n'est racontée que par les vainqueurs. Toute la société est basée sur quelques mensonges historiques, peut-être. La multiplication des sources d'information agit de la même façon. Et comme il est impossible de tout vérifier, il suffit de brouiller davantage les pistes. Bientôt, il sera difficile de

dénicher la vraie information dans un flot continu d'approximations. Depuis trente ans, nous assistons à une vaste vague de numérisation des archives. Or, ce qui est écrit sur du papier, enregistré sur des bandes magnétiques ou des films est difficilement modifiable. En revanche, rien de différencie un octet d'un autre octet. Il sera, il est plus facile de travestir, de transformer le passé. Tout cela ajoute à la déshumanisation, programmée.

Tonio avait la tête qui tournait. L'homme élégant décrivait-il le monde d'aujourd'hui ou un hypothétique futur imaginé par Huxley dans le meilleur des mondes? Il se prit à douter lui-même. Ce n'était pas 1984 qu'il avait lu, mais bien le bouquin d'anticipation d'Huxley. Il mélangeait ses souvenirs, lui aussi. Il en frissonna. Mais ce n'était pas tout. L'homme poursuivait sa démonstration.

- Connaissez-vous le projet Blue Brain?

Ce n'était pas une question, juste une virgule pour enfoncer le clou.

- Une équipe américaine travaille dessus depuis quelques années. Il s'agit tout bonnement de synthétiser notre cerveau, de le télécharger sur un support informatique. Nous n'aurions, à terme, plus de corps, juste notre conscience. Quasi immortelle. C'est déjà en marche. Après avoir inventé de nouvelles espèces de fruits et légumes, après avoir sélectionné génétiquement les animaux d'élevage dans un souci d'efficacité, l'étape suivante est de faire un homme surnaturel. A grand coup de

nanotechnologies. En Afrique du Sud, on travaille actuellement à conserver et recréer des espèces en voie d'extinction ou déjà disparues. Ce ne sera pas un zoo virtuel, mais bien composé de clones d'animaux. Un musée vivant. On joue aussi sur la matière en manipulant les atomes. L'un des départements les plus importants des grandes universités s'occupe de produire de la matière.

Tonio se força à regarder autour de lui. Dieu merci les gens étaient encore normaux. Ils s'affairaient par les rues. Mais s'ils avaient l'apparence d'humains, l'étaient-ils encore? Il compta mentalement les gens croisés qui pianotaient sur leur smartphone, ceux qui causaient dans un portable par le biais d'une oreillette. Au moins sept sur dix. La société que décrivait l'homme élégant était déjà en marche, à un stade surement plus avancé qu'on ne le pensait. Et ce n'était que la première étape. Cela donnait le vertige.

- L'embrigadement de l'individu dû au morcellement de la famille (de la tribu auparavant) et remplacé dans un premier temps par l'état aidé de l'Eglise, puis par la société de consommation dont les avancées post mai 68 ont permis davantage d'individualisme, est désormais possible sans que le sujet ne s'en rende compte. C'est la force du modèle libéral : faire croire à chacun qu'il est libre, maître de sa vie, alors qu'il ne voit pas les ficelles qui le manipulent. On ne peut rien réellement imposer par la force. Il faut parvenir à convaincre

l'individu qu'il choisit par lui-même. Il faut que chacun soit le gardien de sa propre cellule. L'armée vous attribuait un numéro de matricule à votre incorporation, comme les prisonniers. Dans un seul but : avoir à faire à un chiffre, pas un homme. Nos numéros de sécurité sociale, nos numéros de portable et nos plaques minéralogiques participent de ce même mouvement. Lorsque vous prenez rendez-vous pour la vidange de votre véhicule, on ne vous demande plus votre nom mais l'immatriculation de votre voiture.

Ils remontèrent la rue Vaugirard à gauche sur une centaine de mètres et continuèrent Impasse de l'Enfant Jésus, longèrent la façade de l'hôpital Necker pour atteindre la rue de Sèvres. Un peu à gauche, débutait l'avenue de Breteuil qui bordait une enfilade de verdure, uniquement trouée par l'esplanade Chaban Delmas.

- Si une foule est facile à conditionner par n'importe quel moyen, religion, armée, état, elle peut aussi être propice à un retournement : manifestations, protestations, révolution. En revanche, l'individualisme, l'indifférence actuelle permet à chacun de se croire plus libre en ayant le pouvoir de décider, alors que tout est mis en place pour limiter le choix, l'orienter. La perte des liens sociaux (moins d'employés dans les services, tout est devenu automatique, le remplacement des mots par des chiffres, des abrégés, des sigles, le langage SMS) empêche les regroupements, la solidarité

active. On se soucie moins de son prochain, on devient insensible. Puissance et force des modèles, des héros. Aujourd'hui on conditionne par des moyens plus subtils. Tout un département de recherche travaille sur les possibilités illimités du Gps afin de tracer une carte générale des déplacements, pouvoir contrôler en temps réel la vitesse des véhicules par exemple. Nous avons déjà plusieurs armes pour maintenir et surveiller : carte bleue, cartes de fidélité, téléphone mobile, logiciel de recherche informatique en utilisant les mots-clés. Nous connaissons la vie de chacun sans qu'il s'en rende compte le moins du monde.

Ils remontèrent jusqu'à la place Vauban. Ils étaient devant le musée de l'Armée qu'ils contournèrent par de jolis jardins avant d'avoir les Invalides devant eux. Tonio sentait un étourdissement gagner peu à peu son cerveau. Le pire étant que l'homme élégant était on ne peut plus sérieux. Il était même sincère.

- Dorénavant les guerres sont dépassées, d'un autre âge, les conflits économiques ont même changé d'aspect. C'est plus une guerre d'influence à laquelle nous assistons. Et que nous mettons en place. La diversité nuit à l'économie qui s'accommode mieux de l'uniformité. Le message est paradoxal : on fait croire à chacun qu'il est unique, alors que nous n'avons jamais été aussi semblables dans nos choix, nos modes de vie.

Ils franchirent le Quai d'Orsay puis le pont

Alexandre III pour bifurquer à droite devant le Grand Palais.

- Pour que l'homme devienne un objet, il faut détruire le lien humain. Remplacer les noms par des chiffres, les identités par des codes barres.

La disparition de l'autorité naturelle (père, armée, professeur, état) est désormais remplacée par l'atomisation humaine de la société - l'indifférence de la multitude permet de ne plus considérer l'autre comme soi-même.

Laissant la place de la Concorde à droite, ils se perdirent dans le jardin des Champs Elysées. Ils contournèrent l'ambassade des Etats-Unis avant de prendre la rue du Faubourg Saint Honoré puis tourner à gauche place Vendôme. Ils firent alors demi tour comme si l'homme avait oublié quelque chose et, par la rue d'Alger, durent traverser la rue de Rivoli pour entrer dans le jardin des Tuileries qu'ils poursuivirent par le Louvre et le quai François Mitterrand.

- Un groupe de chercheurs a mis en évidence dès les années 60 cette expérience de conditionnement : au bout d'un certain temps, on n'a plus besoin d'électrifier une clôture pour garder le troupeau. Au final la clôture elle-même n'est plus nécessaire. L'impuissance apprise. On envoie des chocs électriques à des chiens bloqués dans une pièce accompagné du son d'une cloche. Les chiens ne peuvent s'échapper. Lorsqu'on active la cloche alors qu'ils peuvent s'échapper, ils ne le font pas,

persuadés qu'ils doivent supporter la punition comme dans la première partie de l'expérience. Résignation.

Ils tournèrent à droite sur le pont Neuf pour entrer dans la Cité. Quai des Orfèvres, Notre Dame, puis le Pont Saint Louis pour visiter la deuxième île.

- Trop d'informations à traiter par le cerveau l'empêche de fonctionner à son meilleur niveau, réduit ses compétences, comme un ordinateur en surchauffe. Il doit se focaliser sur quelque chose de précis pour être optimal. Faire le ménage sur le superflu. La société joue sur ça. Plus besoin de censure. L'abondance nous rend stupide. Sans parler de l'effet des grands nombres. Vous parviendrez toujours à lire la douzaine de bouquins qu'on met à votre disposition, mais lequel choisir dans une bibliothèque de plusieurs dizaines de milliers de volumes? Sur une carte de restaurant, on passe cinq fois moins de temps à choisir entre trois menus préétablis que devoir peser le pour et le contre entre quinze ou vingt plats proposés. Vous êtes en compagnie d'une demi douzaine d'inconnus. Normalement, au bout d'une heure, vous aurez tous liés connaissance. Impossible au milieu d'une foule impersonnelle.

Le pont de Sully leur permit de rejoindre la rive gauche et l'institut du monde arabe, puis l'université Pierre et Marie Curie et le jardin des plantes. Ils étaient à nouveau dans le quartier étudiant. Cette vision de la société donnait froid

dans le dos de Tonio car il savait au fond de lui qu'elle était déjà en marche. Tout ce que prétendait l'homme élégant était en train de se produire. On en n'était qu'au commencement. Ca promettait.

L'homme stoppa. Ils étaient devant le Flore. Tonio comprit que l'entrevue était terminée.

- Qu'attendez-vous de moi?

L'homme élégant parut surpris et un brin déçu.

- Vous ne m'avez pas bien compris, inspecteur. Je suis venu vous expliquer le monde dans lequel nous vivons qui n'est que l'ébauche de celui qui nous tend les bras. Des bras protecteurs, n'ayez crainte. Nous ne voulons de mal à personne. Juste que tout se déroule comme nous le voulons.

- Le meilleur des mondes, fit Tonio en soupirant.

- Parfaitement. Qu'y a-t-il de si choquant? Nous ne voulons pas la misère, ni les guerres, ni les injustices. La pauvreté ne consomme pas. Sans aller jusqu'à chacun selon ses besoins, un monde tempéré nous convient très bien.

Un couple d'amoureux s'installa à une table libre en terrasse. Une vieille mamie parlait à son caniche blanc. Des automobiles passaient au ralenti dans l'artère bondée. Une volée de pigeons décolla pour atteindre la cime d'un tilleul (ou bien était-ce un platane - Tonio n'y connaissait rien en matière d'arbres). Une jeune blonde au chignon parfait sermonnait un enfant qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Un groupe d'adolescents faisait un cercle parfait au feu rouge. Ils ne se parlaient

pas, chacun pianotant sur son smartphone. Cette dernière image cassa l'ambiance et Tonio se mit à réfléchir à cette société voulue idéale mais qui devait comporter tout de même des zones d'ombre.

- Comment empêcher tout cela?

L'homme émit un petit rire.

- Je viens justement de vous expliquer que vous n'y pouvez absolument rien. Tout est déjà en marche depuis la fin du dernier conflit mondial. Même moi, je ne pourrais aller contre cette inexorable évolution. Au-delà, aucune volonté politique ne serait assez forte pour faire machine arrière et si les vingt dirigeants les plus influents le voulaient, ils ne pourraient plus désormais stopper ce train lancé à toute vitesse sur les rails de la modernité. Nous l'avons voulu, nous l'avons eu. Il ne reste plus qu'à ajuster quelques paramètres.

L'homme tendit sa main à Tonio.

- Sans rancune, inspecteur. Vous n'étiez pas de taille. Personne n'est de taille.

Tonio regarda l'homme s'éloigner d'une démarche tranquille. Cela ne lui donnait visiblement aucun état d'âme. C'était la marche du temps. Et on ne peut rien contre. Simplement, ajuster quelques paramètres. A l'angle de la rue, une berline noire aux vitres fumées stoppa. Une porte s'ouvrit automatiquement et l'homme s'y engouffra sans aucun regard en arrière. Il n'était pas de ces hommes qui se retournent sur leur passé, leurs décisions.

Ajuster quelques paramètres. Cela resta en travers  
de la gorge de Tonio.

## Vingt quatre.

Raoul prenant sa retraite, Lequélec réformé, toutes ces révélations soulignant l'impuissance devant un monde en marche, Tonio n'avait plus goût à son travail. De nouveau, il se retrouva dans le bureau du commissaire Lafleur. Quel était le motif de cette nouvelle convocation?

Tonio poussa la porte après avoir cogné deux petits coups secs du revers des phalanges de l'index et du majeur.

- Entrez, inspecteur Marchand, entrez.

Le commissaire Lafleur accompagnait son invitation d'un petit geste de la main gauche. Le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, il prenait quelques notes d'une main énergique. Après avoir égrené quelques hum, deux ou trois oui marmonnés et un hochement de tête qui n'avait sûrement pas dû parvenir à son correspondant, il raccrocha, la mine sombre. Sûrement de mauvaises nouvelles. En relevant la tête, il retrouva le sourire.

- Mais asseyez-vous, Marchand.

D'après sa physionomie, il ne devait pas y avoir de remontrances dans l'air se dit Tonio. Peut-être enfin une bonne nouvelle. On allait le mettre sur une enquête plus classique, moins casse-gueule, où ses méthodes d'un autre âge pourraient faire des merveilles.

Lafleur prit soudain une mine attristée.

- J'ai appris pour l'inspecteur adjoint Lequélec. C'est moche. Vous avez de ses nouvelles?

Tonio se racla la gorge. Il mit au courant le commissaire des faibles avancées de son ex collègue sur la voie d'un rétablissement qu'on espérait le meilleur possible. Mais, bien entendu, plus question de reprendre son service.

- Je sais, je sais. C'est dommage. C'était un bon élément. J'ai le pif pour détecter ceux qui ont du potentiel, et ce gars-là m'avait fait très bonne impression. C'est un peu pour ça que je vous l'avais mis dans les pattes.

Tonio se souvint de leur première entrevue.

- Je me rappelle que vous m'aviez présenté ça comme une punition, non?

Lafleur eut un rictus d'étonnement. Ses sourcils se rejoignirent, les commissures de ses lèvres se haussèrent et ses yeux ne furent un instant que deux boules de billard bien rondes. Son visage donnait l'impression de se hisser d'un ou deux centimètres.

- Vous êtes sûr?

- Certain.

Le commissaire laissa passer trois secondes, puis reprit, les traits de son visage ayant repris leur place accoutumée.

- Vous reconnaîtrez que votre cavalcade avec l'inspecteur Blanchot m'était restée en travers de la gorge, Marchand.

Et avant que Tonio ait pu prononcer le moindre

mot, il enchaina :

- En revanche, votre collaboration avec le jeune Lequélec était en tout points une réussite.

- C'est pour ça qu'on m'a dessaisi de l'affaire sans doute.

Lafleur prit un air ombragé.

- Que ce soit bien clair, inspecteur Marchand, cette affaire a été classée. Vous n'avez pas été mis sur la touche, vous personnellement. On ne m'a pas donné de plus amples explications. Je suis d'ailleurs sûr que vous en savez plus que moi. Nous avons mis les pieds dans une fourmilière.

- Une fourmilière proche de la rue Saint Honorée?

Lafleur le regarda d'un air excédé. Visiblement, ses supérieurs l'avaient sûrement agacé avec les concepts de raison d'état.

- Je vous passe vos sarcasmes, Marchand, parce que je vous aime bien. Mais, croyez-moi, il est des affaires qui ne sentent pas bon. Ni pour vous, ni pour moi.

Le commissaire prit une ample respiration. Comme s'il voulait se régénérer.

- Bref, ceci est du passé. Parlons de l'avenir si vous le voulez bien.

Lafleur se leva, contourna son bureau et vint se placer devant Tonio qui s'était lui aussi mis debout. Il le prit par l'épaule.

- J'imagine que ces dernières semaines ont dû vous affecter, inspecteur.

Il fit quelques pas. Tonio l'accompagnait lentement.

Il s'arrêta soudain et se tourna face à lui.

- Dites-moi, depuis combien de temps n'avez-vous pas pris de vacances, Marchand?

Tonio sonda sa mémoire.

- Sais pas. Deux ans, peut-être. Ah, si! J'ai pris une semaine pour aller voir les ours polaires avec ma fille.

Le commissaire se tendit comme un arc. Voilà ce qu'il avait oublié pour mettre en confiance un de ses meilleurs éléments. Lui parler de sa fille. Il savait bien qu'après son boulot, c'était son seul intérêt dans la vie.

- Manon? Comment va-t-elle? Toujours brillante à l'école?

- Monia, commissaire.

- Oui, c'est cela, Monia.

Nouvelle pause. Il semblait chercher dans sa mémoire comme on tente de mettre la main sur la cravate idéale pour accompagner une tenue de soirée.

- Vous n'envisageriez pas d'aller à la rencontre des manchots, cette fois?

Tonio fut ébahi. Comment pouvait-il savoir? Non, sûrement une pure coïncidence. Quand on se passionne pour l'ours polaire, on a forcément un penchant pour les otaries, les phoques et les manchots.

- Les pingouins, monsieur le commissaire. Les manchots c'est au Sud...

- Ah? Ce n'est pas la même chose. Comme un porc

et un cochon?

Tonio sourit.

- De surcroît, les pingouins peuvent voler. Pas les manchots.

Lafleur regarda Tonio comme s'il se demandait si c'était du lard ou du cochon.

- Bref, que diriez-vous de quelques semaines loin de la brigade? Ca vous ferait du bien. Manon serait ravie. Et puis, vous pourriez faire le point. De toute manière, il n'y a pas d'enquête valable en ce moment.

- Monia, marmonna Tonio, un peu irrité. Il ne supportait pas les personnes qui ne retenaient pas le prénom de sa fille.

Voilà comment Tonio se retrouva en vacances. Ca tombait mal puisque Monia avait ses cours jusqu'à la fin du mois. Mais il serait alors toujours possible de partir à l'aventure comme ils l'avaient fait l'an passé sur la banquise. Dans son for intérieur, Tonio se doutait que ça allait être de grandes vacances.

## Vingt cinq.

Lequélec ouvrit lui-même la porte de l'appartement. Mélanie était à son boulot.

- Salut, lui fit Tonio en lui tendant une main franche.

- Tu peux me dire simplement bonjour.

Tonio fut heureux de ces deux bonnes nouvelles. D'abord la thérapie fonctionnait très bien et puis Lequélec s'était définitivement mis au tutoiement.

L'ex inspecteur adjoint lui proposa un fond de bourbon.

- C'est tout ce qu'il me reste, se confondit-il.

Tonio balaya les excuses d'un geste.

- Tu sais ce que dit un proverbe chinois?

Lequélec fit une moue d'impuissance.

- Ce n'est pas ce qu'il y a dans le verre qui compte, c'est la personne avec laquelle on trinque.

L'adjoint fixa intensément Tonio.

- Les chinois disent vraiment ça?

Tonio émit un petit sourire.

- Chinois ou pas, fait péter ton fond de machin qu'on en finisse une bonne fois pour toutes.

La conversation roula sur différents sujets. Les deux flics sur la touche évitèrent de parler de la Grande Maison. Il y avait overdose. Pourtant c'est Lequélec qui osa.

- Alors, tu es en vacances?

Tonio prit un temps avant de répondre.

- Lafleur me l'a gentiment proposé. Au départ, j'avais pensé partir en vadrouille avec Monia. Mais ses cours ne finissent que dans six semaines. C'est long pour un gars qui a bourlingué toute sa vie.

Il fit tourner le liquide à la robe Bordeaux dans son verre. Ils avaient réussi à dénicher une vieille liqueur de framboise.

- Et puis m'est venu une idée.

Lequélec prit la balle au bond.

- Ca devait finir par arriver, fit-il, le regard moqueur.

Tonio jaugea son ex collègue, la mine froncée. Puis il esquissa un sourire. Non seulement Lequélec reprenait du poil de la bête mais il devenait carrément fréquentable. Cela fit plaisir à Tonio. Il se redressa et, les coudes posés sur ses genoux, il continua.

- Comme de toute manière, on n'arrivera à rien avec cette enquête bouclée, j'ai décidé de raconter tout ça de l'intérieur. Bref, d'en faire un livre.

Lequélec parut surpris. Il enjoignit son ex collègue à poursuivre.

- J'ai six semaines pour accumuler un maximum d'informations sur les dérives sécuritaires et le flicage de la société. Ensuite, je pars faire un tour du monde avec ma fille. J'espère pouvoir trouver assez de temps pour concocter un petit récit.

- Si je comprends bien, tu veux réécrire 1984?

- Dans un sens. Mais je ne suis pas écrivain. Si ça

se trouve, je laisserai tout tomber avant même d'avoir commencé. Je ne sais pas encore quel tournure cela va prendre. Essai, fiction, enquête. Peut-être tout simplement partir de notre enquête inaboutie pour finir en poussant ce raisonnement jusqu'au bout, afin que les gens comprennent bien que l'on est sur la mauvaise voie, même si on n'en voit pas encore les aboutissants.

Il reposa son verre sur la petite table et, en se laissant tomber dans l'ample canapé, ajouta :

- Et puis Monia va être ravie. Des paysages nouveaux et des animaux exotiques dans leur milieu naturel.

- Elle veut faire quoi plus tard?

- Monia? Oh, tu sais, elle est à un âge où on se pose beaucoup de questions et où l'on n'a pas beaucoup de réponses.

- On en est tous un peu là, non?

Puis, dans la foulée, il ajouta :

- Elle te fait penser à sa mère quelquefois?

Tonio ne parut pas plus surpris que ça. Ca venait logiquement dans la conversation.

- Tout le temps. Pourtant Monia est très différente de Nadia. Si elle a le même regard, la même façon de s'investir dans tout ce qu'elle fait, elle ne se pose pas en justicière.

Lequélec s'enhardit. C'était le moment idéal pour poser la question qui lui trottait dans la tête depuis sa visite aux archives.

- Comment est-elle morte?

- Qui ça? Qui est mort?

- Nadia. Je veux dire, tu n'en parles jamais.

Tonio regarda fixement Lequélec avant de répondre. A ce point, il y avait deux solutions : soit le flic bourru reprenait le dessus et il tournerait les talons en claquant la porte. Pas sûr que l'ex inspecteur adjoint le revoie un jour. Ou bien, l'ami laissait le flic au vestiaire et s'épanchait.

Ce fut l'ami qui répondit.

- J'imagine que tu as dû te renseigner.

Tonio avait son regard inquisiteur.

- Je suis allé faire un tour aux archives, répondit Lequélec d'un air penaud.

- Ah? Tu connais au moins la version officielle.

- Parce qu'il y a deux versions?

Lequélec en était convaincu depuis qu'il avait lu la première page du dossier, mais il jouait les ingénus.

- Allez, ne me dis pas que ce qu'il doit y avoir dans ces rapports te convient. Tu ne m'aurais pas posé la question, sinon.

Lequélec fit un geste de la main. Tonio avait vu juste. Les rapports consultés ne convenaient pas. Il manquait quelque chose. Il allait poser une question plus précise mais Tonio s'étant redressé, coudes aux genoux et mains jointes, commençait son exposé.

- On traquait cet enfoiré d'El Rajaoui. Et avec un tel gugusse, impossible de respecter les règles du jeu. Nadia bossait dans une brigade du XIIème. Jamais on n'aurait pensé faire équipe tous les deux. En fait, on ne se voyait que pour un briefing tous les deux

jours. On était vraiment impliqué dans notre job.

Tonio changea de position. Son dos était droit.

- Tu sais, les huit derniers mois, on ne s'est pas vu beaucoup. Les sbires d'El Rajaoui n'auraient pas manqué de faire le lien entre elle et moi. Elle avait infiltré le réseau.

- C'est ça que je ne comprends pas bien. Il me semble que les djihadistes n'acceptent pas de femmes.

- Là, tu te trompes. C'était une lubie d'El Rajaoui. Il voulait créer un nouveau front, en mettant les femmes en avant. C'était un visionnaire quelque part. Sûr qu'après les évènements, ils ne sont pas prêts de recommencer. Bref, Nadia avait pour mission de créer un mouvement, une brigade de femmes pour mener la Guerre Sainte sur d'autres fronts. Moins frontaux, plus en souplesse.

En prononçant cette phrase, Tonio pensa aux révélations de l'homme élégant : il avait raison. Le projet dans lequel était impliqué Nadia partait du même principe : ne pas jouer sur la confrontation directe, mais tenter de manipuler les foules, les medias.

Après une courte pause, il continua son récit.

- Et ça marchait! El Rajaoui ne jurait que par ce nouveau projet. Ca nous a permis d'infiltrer au mieux toute l'organisation. Seulement, on a dû faire une erreur. Nadia devait être suivie plus près qu'elle ne le pensait. El Rajaoui a dû avoir vent des liens qui nous unissait.

- Et tout a fini dans un bain de sang.

- Comme tu le dis.

- Mais, les tortures infligées à El Rajaoui. C'est un peu limite, non? T'as dû péter les plombs.

- Ecoute moi bien, inspecteur Lequélec. Ce que je vais te raconter, je ne le dirai jamais à un tiers, que ce soit bien clair. Si je parle c'est que j'ai confiance en toi. Voilà. Ce jour-là, on devait coincer ce salaud. Et pour ça, il fallait un flag, un flagrant délit. Avec son immunité diplomatique, il était autrement intouchable. On a monté tout un pataquès. Seulement, on ignorait que lui savait tout et qu'il avait décidé de supprimer Nadia. Elle s'est retrouvée prise au piège. Ils se sont vengés sur elle. Pendant douze heures, ses sbires se sont relayés sur son corps. Lorsque j'ai investi les lieux, j'ai bien compris que quelque chose clochait. Dès lors, j'en avais plus rien à foutre de l'opération. Je voulais sauver Nadia coûte que coûte. J'ai réussi, seul, à pénétrer dans le local où elle avait été violée pendant douze heures. Douze heures, tu imagines? Je l'ai libérée et on devait simplement foutre le camp de ce merdier. Mais elle ne l'a pas entendu de cette oreille. Elle était galvanisée. Toute la rancœur contre ces hommes, sa haine d'El Rajaoui qui, à ses yeux, insultait le Coran autant qu'il terrorisait le monde occidental.

Tonio se recroquevilla et sa voix n'était plus qu'un murmure.

- Ca a été un carnage. J'avais emmené une petit

fusil mitrailleur. Sans rien me demander, elle l'avait empoigné et elle arrosait tous ces mecs qui s'étaient servi d'elle. Et puis elle a mis la main sur El Rajaoui. Ce que tu as lu sur le rapport, c'est elle qui l'a commis. Pour sa mémoire, j'ai dit que c'était moi. Seul Gandois était au courant de ce qui s'était réellement passé. Il m'a couvert. Et je crois bien que ça lui a valu sa place, plus tard. Bref, il nous restait à nous sortir de ce nid de guêpes. Ça canardait dans tous les coins. Nos collègues ne tarderaient pas à intervenir, mais il fallait qu'on se mette à l'abri. Il y avait des échafaudages. On jouait les filles de l'air, Nadia et moi. De vrais funambules. Mais les dernières heures l'avaient plus éprouvée que moi. Elle glissa. Déséquilibrée, elle tomba et je n'ai pas pu attraper la main qu'elle me tendait. Depuis ce jour, je suis sujet au vertige, pas un simple problème de verticalité, mais un vrai souci physiologique.

Tonio marqua une pause. Il revivait toute la scène.

- Je la vis traverser une verrière puis s'écraser dans une rue, vingt cinq mètres plus bas. Lorsque je suis allé reconnaître le corps à la morgue, ce n'était que coupures et estafilades sur tout le corps. Exactement ce qu'avait prévu El Rajaoui pour elle.

L'ironie de la vie, tu vois.

## Vingt Six.

La plage était quasiment déserte. Une brise venant du large permettait de supporter la canicule qui s'abattait sur toute l'île depuis deux jours. Les vaguelettes venaient mourir sur un sable blanc. A l'ombre d'un pin, Tonio griffonnait ses notes d'un geste las.

Il leva la tête : c'est à ce moment précis que Monia sortit de l'eau. Elle s'avança vers le pin comme Ursula Andress dans un vieux James Bond, roulant des hanches.

Tonio était fier de sa fille.

Elle vint s'allonger à ses côtés. Elle ne dit rien, elle sourit simplement. Un sourire de complicité.

Tonio reprit ses notes. Elles représentaient un joli paquet de feuilles déjà toutes froissées d'avoir été remaniées à maintes reprises.

Ils avaient commencé leur périple par la banquise du Groenland où Monia avait pu approcher les pingouins et pu apercevoir au loin l'ours blanc. Ils étaient ensuite descendu le long du continent américain, traversant toute la chaîne des Rocheuses, riche en émotion.

Ils s'étaient attardés au Mexique, reçus comme des princes par quelques familles modestes. Tonio s'était aperçu que plus les gens étaient pauvres, plus

ils avaient à donner. Cela le rassurait. Car ses notes n'étaient pas très optimistes. Partout dans le monde occidental, on s'orientait vers l'atomisation de la communauté et le règne de l'argent. Les choses n'avaient plus de valeur, juste un prix.

Ils avaient parcouru le Brésil, décevant. Le pays émergeant suivait les traces de nos sociétés dites évoluées. Entre nouveaux riches ostentatoires et bidons-villes, le juste équilibre n'existait pas.

L'Afrique leur montra deux visages. Une société rurale encore bien tissée de liens où ils avaient retrouvé la chaleur humaine rencontrée au Mexique, mais aussi des villes surpeuplées, des conflits inter raciaux, et le sida qui faisait des ravages.

Les pays arabes furent une oasis. Même si l'on y sentait la force d'un islam fort, la bienveillance des hommes et des femmes et les beautés culturelles et naturelles rendaient leur voyage paradisiaque.

Ils visitèrent l'Indonésie, Bali, Sumatra et poussèrent jusqu'au Japon qui leur fit un choc. Là, la société du troisième millénaire était bien en marche. L'homme n'y était plus qu'un rouage.

Ils ne s'attardèrent pas en Birmanie, en Inde et en Iran. Depuis les années d'après Mai 68, ces pays considéraient l'homme blanc comme une vache à lait ou comme fuyant sa propre vie à la recherche de paradis perdus. Ils étaient soit vus comme des milliardaires dont il fallait profiter du moindre cent ou comme des êtres perdus qui n'engendraient plus

la moindre pitié.

La Turquie les ravit. Tant de couleurs, de senteurs, d'émotions. Le lien entre l'Europe et l'Orient. La croisée des chemins. Le monde s'y rencontrait.

En Bulgarie, en Grèce, en Croatie et surtout en Slovénie, pour peu qu'on évitait les zones trop touristiques où les rapports humains étaient, plus qu'ailleurs, truqués par ce fameux rapport à l'argent, on pouvait vivre de belles choses.

Pendant cette année sabbatique, ils avaient privilégiés les transports à taille humaine. Bateaux pour franchir les mers et océans, trains, vélomoteurs, marchant aussi beaucoup. Un tour du monde au ralenti, pour reprendre ses marques. Nul doute que cela avait changé Monia, la confortant dans une approche plus humaine, plus douce des lieux, des choses et des gens.

Le manuscrit de Tonio prenait lentement forme. Il avait emporté avec lui ses feuillets qui accusaient maintenant un profil de bourlingueur, véritables cartes au trésor. Maintenant il en était sûr : il irait au bout de son roman et tant pis si personne ne le lisait jamais.



